42e Année. N° 9.

MAY 12 1935
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1ER MAI 1935

		Pages
André Maurois	*Le Roi George V*	5
Ed. Giscard d'Estaing	*L'Inquiétude monétaire*	16
Robert Dreyfus	*Houston Stewart Chamberlain*	33
Alexandra David-Neel. Le Lama Yongden	*Le Lama aux Cinq Sagesses.* — II.	54
Daniel Halévy	*L'Attentat de Fieschi*	91
R. de Roussy de Sales	*Réformateurs américains*	119
René Laporte	*Le Divorce de Madame Soulié*	139
Benjamin Crémieux	*Le Chevalier Marin*	159
Pierre Bost	*Le Cirque et ses Amis*	169
René Lauret	*La Saison théâtrale à Berlin*	185
Paul Alfassa	*Expositions*	206
Henry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	219
Wladimir d'Ormesson	*Le Conclave de Stresa*	229

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la livraison du mois de mai 1835 nous trouvons un compte rendu de la première représentation, au Théâtre-Français, d'*Angelo* de Victor Hugo par Granier de Cassagnac. Bien que ce drame ne puisse être considéré comme le meilleur de Victor Hugo (il s'en faut même de beaucoup) il provoque chez le chroniqueur un vif enthousiasme. Voici quelques extraits de son article qui donnent une idée de l'attitude de la salle et du jeu des acteurs :

Peu de pièces ont produit sur le public une sensation plus profonde et plus soutenue. Or émouvoir un public de première représentation, c'est presque aussi surprenant que ce que la fable raconte d'Amphion et d'Orphée. On ne sait pas en général ce que c'est que ce public, à pareil jour. Les journalistes avaient cinquante stalles d'orchestre sur quatre-vingts, et quarante-deux loges sur soixante-dix. Nous l'avons vérifié. *Saupoudrez ensuite l'assemblée d'à peu près cinq cent cinquante dramaturges ou vaudevillistes, dramatisant ou vaudevillisant sur le pavé de Paris, lesquels ont leurs entrées de droit; rappelez-vous la sympathie profonde que ces messieurs, journalistes, vaudevillistes et dramaturges, manifestent depuis quinze ans pour M. Victor Hugo, et vous aurez une idée des dispositions bienveillantes de l'assemblée.*

Cependant l'assemblée est restée calme, à cela près de quelques toux littéraires, d'abord opiniâtres, mais qui ont pris à la fin le drame comme un sirop. Nous ne disons pas ceci pour chanter victoire au nom de M. Victor Hugo, parce que là où les haines remplacent les doctrines, les choses ne se passent plus logiquement; mais voyez pourtant comme le public change, et comme l'opinion se modifie. De Hernani *à* Angelo, *quel pas immense! Il y a, il est vrai, une partie du public qui change moins vite, et qui en est encore à ses vieux errements; ce sont ces quelques jeunes gens, à habitudes étranges, bruyantes, fanfaronnes, copistes des roués de la Régence, mais copistes inexacts et ridicules, qui ont bien les vices des seigneurs musqués de Louis XV, mais qui n'en ont ni l'esprit, ni les manières, ni les beaux noms. Ce seraient des juges parfaits pour un poète, si un drame se menait comme un cheval; mais par malheur pour eux, et un peu aussi pour nous, on achète à la porte d'un théâtre juste la place qu'il faut pour s'asseoir, sans l'intelligence qu'il faut pour comprendre, et l'expérience qu'il faut pour juger. Cette jeunesse s'était trompée mardi dernier; elle avait pris le théâtre, où elle brille peu, pour le Bois, où elle brille beaucoup.*

Un attrait particulier de ce drame, c'était de réunir deux actrices ayant chacune de vives sympathies dans le public; que l'opinion fait rivales et que la chronique fait ennemies, comme si les grandes jalousies pouvaient germer à côté des grands talents...

... Mademoiselle Mars a eu les honneurs du premier acte. C'est, dans le poète, du détail aisé, piquant, divers; dans l'actrice, de l'esprit, de la finesse, une infinie gracieuseté en toutes choses, dans la voix, dans l'œil, dans le geste. Au second acte, il nous semble qu'elle a faibli. Elle n'est pas assez furieuse, assez terrible. Ce n'est pas la femme qui annonçait au premier acte qu'elle tuerait sa rivale, si elle en avait une. Cependant, dès qu'elle retrouve le crucifix de sa mère, elle nous a paru reprendre sa hauteur habituelle; on n'est pas plus noble, plus généreuse, plus attendrissante. Au troisième acte, elle est encore bien belle et bien touchante, quand elle lit la lettre de Rodolfo. Au quatrième, il lui manque d'être secondée. Dans une scène à deux, on n'est pas superbe à soi tout seul. Dès qu'elle est frappée, elle redevient mademoiselle Mars; aux derniers mots qu'elle prononce, c'est d'une douleur à fendre l'âme.

Madame Dorval n'entre qu'au second acte. Sa scène d'amour avec Rodolfo est exquise, pleine de choses naïves, folles, charmantes. Au moment où Tisbé vient la surprendre, le drame, qui devrait éclater, s'abaisse, s'efface, disparaît presque. Ce devrait être le plus beau, c'est le plus faible. Cette scène est encore à comprendre, à créer, à jouer. A qui la faute des deux actrices? Car il y a évidemment faute, parce que c'est là le point capital du drame; nous n'en savons rien. Au troisième acte, madame Dorval est sublime. Il y a dans sa colère et dans son mépris pour Angelo et pour Catarina, toute la vivacité d'une femme et toute la dignité d'une dogaresse. Les habitués de la Comédie-Française lui reprochaient l'an dernier, de n'être pas noble; ils n'ont jamais vu certainement une noblesse de meilleur aloi que celle-là.

Beauvalet nous semble un des meilleurs acteurs du Théâtre-Français, et peut-être celui de tous qui est le plus capable de devenir excellent.

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1935

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1935

General
Harr. Paris

LE ROI GEORGE V

ET LA

MONARCHIE BRITANNIQUE

L'Empire britannique célèbre, ce mois-ci, le jubilé du roi George V. Celui-ci est en effet monté sur le trône, succédant à son père Édouard VII, le 6 mai 1910. Sa grand'mère la reine Victoria était elle-même devenue souveraine du Royaume-Uni en 1837. Grand'mère, père et fils auront donc régné ensemble à peu près un siècle.

Or, ce siècle qui a vu disparaître la plupart des trônes de la terre, qui a vu la république remplacer la monarchie en France, en Espagne et en Portugal, et la dictature remplacer l'empire en Allemagne et en Russie, qui a vu enfin se séparer les pays que si longtemps avait réunis sous son sceptre l'antique dynastie des Habsbourg, est aussi celui qui a vu s'affermir la monarchie britannique. Celle-ci apparaît à l'historien beaucoup plus forte en 1935 qu'elle ne l'était en 1835, et même en 1875, moment où beaucoup d'Anglais, parmi lesquels Joseph Chamberlain, se disaient ouvertement républicains. On a pu se demander très sérieusement au XIXe siècle si le fils de la reine Victoria régnerait; il serait assez surprenant aujourd'hui qu'un Anglais se demandât si les enfants du roi George régneront.

Le sentiment monarchique, en Angleterre, ne dépend point des liens de parti. Un travailliste l'éprouve comme un conservateur. Au moment où le roi George, en 1928, était si gravement malade, M. Ramsay MacDonald se trouvait à Paris et

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

1er Mai 1935.

devait faire à la Cour de Cassation, à un certain nombre de députés français, pour la plupart socialistes, une conférence sur la politique du Labour Party. En se levant pour prendre la parole, il dit : « Messieurs, avant d'aborder notre sujet, je pense que vous serez tous d'accord pour que, pendant un instant de silence, nous nous adressions à Dieu et lui demandions la guérison de notre roi, qui lutte en ce moment contre la mort. » Beaucoup, parmi les assistants, furent surpris. Ils ne l'auraient pas été s'ils avaient connu l'Angleterre. Peut-être même l'affection pour la famille royale y est-elle plus vive encore parmi les masses populaires que parmi les élites. Bernard Shaw a imaginé, dans une de ses anticipations dramatiques, que l'Angleterre étant devenue communiste, le Roi y resterait l'homme le plus populaire. Ce n'est pas une hypothèse invraisemblable.

Il est intéressant de se demander par quelles qualités permanentes et par quelles circonstances particulières la monarchie britannique a été préservée. Comment fonctionne-t-elle? Quels services rend-elle? Avant d'examiner le règne personnel du roi George, nous devons nous poser ces questions.

I

Comme la plupart des grandes institutions humaines, la monarchie constitutionnelle n'est pas le produit de raisonnements conscients des hommes. Parce que George Ier, souverain venu du Hanovre, ne savait pas l'anglais, le Roi a cessé dès le XVIIIe siècle de présider le Conseil des Ministres et ainsi s'est fait, sans conflit, un premier partage du pouvoir exécutif. Parce que la reine Victoria était une femme, le dévouement à la Couronne est devenu un sentiment chevaleresque. Parce qu'elle avait épousé le prince Albert de Saxe-Cobourg, qui possédait toutes les vertus familiales, la famille royale est devenue, pour un peuple religieux, un objet d'affection et d'attendrissement. Parce que trois souverains successifs, Victoria, Édouard VII et George V, se sont trouvés raisonnables, modérés et capables de jouer sans passion leur rôle d'arbitre, l'utilité de la monarchie est apparue à tous. Un souverain qui, au XIXe siècle, eût essayé de régner en monar-

que absolu, eût vite fait de l'Angleterre une république. Mais la famille des Cobourg, en Angleterre comme en Belgique, comprit à merveille le mécanisme délicat de la monarchie constitutionnelle.

Quel est ce mécanisme? Le ressort essentiel est que le Roi, pour demeurer l'arbitre indiscuté, ne doit jamais être responsable d'un acte de gouvernement. La souveraineté appartient à la majorité de la Chambre des Communes, représentée elle-même par le Cabinet. Le Roi doit accepter les avis du Premier Ministre. « Il devrait, dit Bagehot, signer son propre arrêt de mort si celui-ci lui était apporté après un vote des deux Chambres. » « La Couronne, écrivait M. Asquith dans un mémorandum célèbre, doit agir suivant l'avis des ministres qui, à un moment donné, possèdent la confiance de la Chambre des Communes, que cet avis soit ou ne soit pas conforme au jugement personnel du souverain. Les ministres écouteront toujours avec le plus profond respect toutes critiques ou objections du monarque et les examineront avec la plus sérieuse attention, mais la décision finale appartient au Cabinet, car c'est lui et non la Couronne qui est responsable devant le Parlement. Ce n'est qu'en s'en tenant scrupuleusement à cette doctrine qu'il est possible de maintenir la Couronne hors des batailles politiques[1]. »

En revanche, c'est une faute impardonnable, pour un ministre, que de compromettre le souverain; non seulement il doit s'abstenir de citer publiquement les paroles du Roi, non seulement il ne doit en aucun cas chercher à enrôler celui-ci dans un parti, mais le devoir du Premier Ministre est de revendiquer la responsabilité totale de ses actes et de ne jamais chercher abri derrière la volonté du souverain.

En quoi consiste donc l'action de celui-ci? Il garde, dit Bagehot, trois droits : celui d'être consulté, celui d'encourager, celui d'avertir, et un roi de bon sens n'en souhaitera jamais d'autres. Rien ne doit être fait dans le royaume sans que le Roi en soit averti et les souverains anglais exigent avec raison que cette prérogative demeure intacte. Grâce aux informations reçues de ses ministres et qu'il peut, dans des circonstances graves, compléter en écoutant (mais non en consultant) les

1. Spender et Asquith, *Life of lord Oxford*, p. 306.

leaders de l'opposition, le Roi est toujours mis à même de juger en observateur impartial. Il ne peut rien empêcher. « Faites attention, dit-il au Premier Ministre, vous vous engagez dans une voie dangereuse; je me souviens de tel ou tel précédent fâcheux; naturellement c'est vous qui êtes responsable, et si vous l'exigez, je signerai. Mais, je vous en avertis, vous faites erreur. »

De tels avis sont reçus avec un grand respect, d'abord parce que le prestige du souverain est immense, ensuite parce que, premier fonctionnaire permanent de sa Couronne, le Roi acquiert bientôt une expérience plus longue que celle de la plupart de ses ministres. Sir Maurice Amos emploie, pour faire comprendre ce rôle du Roi, une comparaison excellente : « Supposons, dit-il, que la nation soit une société anonyme. Elle est administrée par un Conseil d'Administration, qui est le Parlement. Le Roi est l'ancien propriétaire de l'affaire, qui est resté Président du Conseil d'Administration. Ayant cédé presque toutes ses actions, il n'a plus le droit de voter, mais il demeure le conseiller le plus respecté. Tout se fait en son nom. » Et quel avantage, dira-t-on, y a-t-il à conserver ainsi l'ancien propriétaire? Ces avantages sont nombreux.

L'incontestable succès de la monarchie constitutionnelle, telle qu'elle existe en Angleterre et en Belgique, vient :

a) De ce qu'elle est un gouvernement intelligible. Les masses ont une tendance naturelle, invincible, à mettre leur espoir en un homme. Une assemblée ou un parti font appel à des idées trop abstraites. Même dans les démocraties, l'opinion publique s'attache à un individu. Pour l'Américain moyen, le New Deal, c'est Roosevelt; pour le monde entier, le fascisme, c'est Mussolini. Cela est plus vrai encore quand il s'agit de populations primitives. J'ai vu pendant la guerre les chefs cafres, qui étaient venus d'Afrique, avec quelques milliers d'indigènes, servir sur le front britannique, refuser de renouveler leur contrat si ce n'était en présence du Roi; l'on profita du passage de celui-ci à Abbeville pour amener ces chefs devant le souverain.

b) De ce que la vie de la famille royale, suivie avec intérêt par le peuple, ramène la souveraineté au niveau de la vie privée de chacun. Un mariage royal est un grand événement national parce que, pour la plupart des hommes et des femmes, un

mariage est plus intéressant qu'un décret. Si ce mariage est romanesque, si la fiancée est d'une grande beauté, comme ce fut le cas de la reine Alexandra, de la duchesse d'York et de la princesse Marina, un délire sentimental, inoffensif et sain, s'empare des foules. Vieilles filles et hommes sans prestige vivent alors, par procuration, le plus beau des romans. C'est de la même manière que la plupart des grandes religions ont été construites autour de familles saintes.

c) De ce que la famille royale, étant consacrée par le temps et défendue par des règles de succession précises, se trouve pendant de longues périodes à l'abri des plus basses passions de jalousie ou de méchanceté. La légitimité est source de sérénité chez le souverain et de respect chez la nation.

d) Enfin une famille royale, si elle sait jouer son rôle, peut former pour la société de son pays un centre social et moral. Elle maintient les usages et modère l'évolution des mœurs. Les souverains anglais s'y efforcent.

II

Tel est le rôle d'un Roi constitutionnel. En Angleterre il doit en outre, en certaines circonstances bien définies, jouer un rôle plus précis.

a) En principe le Roi choisit le Premier Ministre. En fait, quand la majorité de la Chambre des Communes est formée par un seul parti, le leader du parti devient automatiquement le Premier Ministre et le Roi ne pourrait l'écarter. La reine Victoria, qui n'aimait pas M. Gladstone, tenta en vain de lui substituer des hommes pris parmi ses lieutenants. Elle se heurta naturellement à des refus. Mais dans certains cas le doute est possible. Quand un grand parti vient de se diviser, quand le leader officiel n'est plus celui que souhaite réellement la majorité du parti, le Roi peut, non pas imposer sa propre volonté, mais guider des volontés hésitantes. Ce fut ce qui arriva quand M. Bonar Law, en 1923, fut contraint par la maladie à quitter le pouvoir. Lord Curzon était convaincu que lui seul pouvait devenir Premier Ministre, mais M. Balfour et d'autres chefs conservateurs indiquèrent au Roi que le caractère de lord Curzon ne leur paraissait pas compatible avec

ce poste et ce fut M. Baldwin, et non le chef apparent, qui fut appelé à Buckingham Palace. Le Roi avait tranché.

b) En théorie, le Roi a seul le droit de dissoudre le Parlement. En fait, il ne peut le faire que sur l'avis du Premier Ministre, mais là aussi on peut concevoir des cas où le problème est plus complexe. Si, au lieu de deux partis, le pays en compte trois, le Premier Ministre peut être le chef d'un parti en minorité; il serait possible qu'il demandât une dissolution alors que les deux autres partis seraient prêts à s'unir et à assurer le gouvernement du Roi. En un tel cas, la décision finale appartiendrait au Roi.

c) Le Roi a seul le droit de créer des pairs. Cela lui donne un pouvoir (d'ailleurs très limité) de proposer ou de refuser certains noms, au moment où est établie, chaque année, la liste des Honneurs. Mais surtout cela contraignit le gouvernement à recourir à lui au temps où la Chambre des Lords s'opposait aux décisions d'une Chambre des Communes libérale. Le gouvernement dut, pour forcer les Lords à voter le budget, les menacer de créer une fournée de trois cents pairs, ce qui eût changé la majorité dans la Chambre Haute. Il fallait, pour faire cette menace, que le Premier Ministre obtînt la promesse du Roi. C'était une difficile situation pour un souverain, qui d'une part se considérait comme le chef naturel de sa noblesse, et qui d'autre part voulait rester strictement constitutionnel. Nous verrons tout à l'heure que le roi George s'en tira avec honneur.

d) Enfin le Roi tient au besoin l'emploi, très peu connu parce qu'il demeure presque toujours secret, mais souvent efficace, de médiateur entre les partis lorsque les conflits de ceux-ci sont assez graves pour mettre le pays lui-même en danger. Le roi Édouard, quand commença le conflit entre les Lords et les Communes, n'hésita pas à faire venir au château de Balmoral d'une part le Premier Ministre, M. Asquith, et d'autre part les chefs de l'opposition, M. Balfour et lord Lansdowne, et il apaisa un peu les passions.

On voit que les fonctions du souverain demeurent importantes et complexes. Il n'a pas l'autorité d'un Président de la République des États-Unis, qui est à la fois le chef de l'État et du pouvoir exécutif, mais il est plutôt plus puissant que le

Président de la République française, qui n'a le droit de dissolution qu'avec avis conforme du Sénat et qui ne peut créer des sénateurs. Ajoutez à cela l'immense prestige qui lui permet d'intervenir dans certaines questions de politique étrangère et dans les questions qui concernent l'armée, dont il est le chef, et l'on verra que les qualités du souverain jouent un rôle très grand dans le gouvernement de l'Angleterre.

Il nous faut maintenant étudier le jeu de ces institutions pendant les vingt-cinq années du règne de George V.

III

George V était le second fils du roi Édouard VII et ne devint l'héritier du trône que par la mort de son frère, le duc de Clarence. Il avait été élevé en marin, avait vécu loin de la Cour et commandé en personne d'abord un torpilleur, puis un croiseur. Très simple, mais d'une grande dignité naturelle, il fit en 1910, au moment de son avènement, la meilleure impression sur son Premier Ministre; M. Asquith revint de cette entrevue « profondément ému par la modestie et le bon sens » du nouveau souverain.

Celui-ci héritait d'une situation difficile. A l'extérieur, c'était le temps de la rivalité navale anglo-allemande. Le roi George n'était pas, comme l'avait été son père, l'adversaire personnel du kaiser et l'on put un moment espérer que les relations « de famille » allaient devenir meilleures. Espoir vite déçu. A l'intérieur, c'était le conflit aigu entre les Lords et les Communes. Les libéraux, qui étaient au pouvoir depuis 1906, avaient poursuivi un double objet : faire voter le budget de Lloyd George et modifier la Constitution pour supprimer le droit de veto des Lords. Ceux-ci avaient cédé sur le premier point, après une élection générale. Le seul moyen de les faire céder sur le second était de les menacer d'une fournée de pairs et le roi Édouard VII avait promis à M. Asquith qu'il y consentirait au besoin après une nouvelle élection.

La mort d'Édouard VII plaçait M. Asquith en présence d'un grave problème de tact et d'opportunité. Le Premier Ministre jugeait inconvenant de demander à un nouveau Roi de prendre des décisions pénibles dès le début de son règne et

pendant une période de deuil. C'est là un exemple excellent de l'influence modératrice de la Couronne et du processus par lequel elle « humanise » les luttes politiques. L'opposition étant dans les mêmes sentiments loyalistes, on essaya de réunir une conférence des chefs des deux partis pour arriver à un accord. Mais cette conférence, après de longs débats, échoua.

Il devenait maintenant nécessaire de savoir si le roi George accepterait, comme l'avait fait son père, de promettre au Premier Ministre, au cas où les élections faites sur ce thème seraient favorables aux libéraux, l'appui de la Couronne pour créer des pairs. Pouvait-on concevoir une autre solution? Si le Roi refusait, le Cabinet démissionnerait. Si le Roi appelait M. Balfour, la Chambre des Communes renverserait celui-ci. A la rigueur le Roi aurait alors pu accorder une dissolution aux conservateurs, mais c'eût été compromettre la Couronne dans la lutte électorale, et détruire les principes mêmes de la monarchie. C'était ce que M. Asquith voulait avant tout éviter. Or s'il allait aux élections avec une garantie secrète du Roi, la position de celui-ci semblait sans danger. « Si je suis battu, disait M. Asquith, les garanties ne joueront pas; si nous avons une majorité, les Lords céderont, de sorte que dans tous les cas le nom du Roi ne sera pas prononcé. »

Le roi George lui-même eut la sagesse de comprendre, malgré sa répugnance pour cette méthode, qu'il n'en existait aucune autre. Il fut convenu que la promesse du Roi demeurerait secrète et que les plus grands efforts seraient faits par les ministres pour que le nom du souverain ne fût pas prononcé pendant la campagne électorale. Celle-ci achevée et les libéraux étant restés au pouvoir, le Roi souhaita que sa promesse fût rendue publique. Il craignait d'être placé dans une position fausse s'il cachait plus longtemps aux chefs de l'opposition les garanties données par lui au Premier Ministre.

La révélation fut donc faite par une lettre de M. Asquith à M. Balfour et à lord Lansdowne. L'opposition fut indignée, mais comprit son impuissance. La création de trois cents pairs eût jeté un discrédit durable sur les institutions britanniques et anéanti le prestige de la pairie. Mieux valait céder tout de suite, et les pairs votèrent eux-mêmes la loi qui les privait de leur droit de veto. Le Roi sortait de ce redou-

table conflit avec un prestige non seulement intact, mais accru, car il n'avait jamais dévié d'une ligne de son rôle d'arbitre. Il avait été pour le gouvernement un conseiller, un modérateur, mais non un obstacle, pour l'opposition un ami, mais non un allié.

Il était écrit que ce règne serait difficile. La question des Lords était à peine réglée que surgit la question d'Irlande. M. Asquith, pour obtenir sa majorité aux Communes, avait dû s'allier aux nationalistes irlandais et leur promettre le Home Rule, ou indépendance de l'Irlande. Les comtés protestants de l'Ulster juraient qu'ils n'accepteraient en aucun cas d'être gouvernés par Dublin. Ils demandaient à être laissés en dehors de l'État irlandais. Les nationalistes de leur côté tremblaient à l'idée de perdre la partie la plus riche de l'Irlande, celle qui devait nourrir leurs budgets, et ils déclaraient les propositions de l'Ulster absurdes et impraticables.

M. Balfour suggéra que le Roi pourrait intervenir et proclamer qu'un tel démembrement de l'Empire était un sujet sur lequel le pays devait être consulté sans ambiguïté. En d'autres termes, M. Balfour demandait que le Roi exigeât de M. Asquith une nouvelle dissolution. Lord Rosebery au contraire pensait que refuser à une loi votée par le Parlement l'assentiment du souverain, serait un coup d'État contraire aux principes et aux traditions. Pendant tout l'hiver de 1913-1914, on discuta là-dessus âprement. Des conseillers irresponsables rédigeaient des proclamations que le Roi aurait dû, disaient-ils, adresser à son peuple pour éviter une guerre civile. Les uns lui conseillaient de demander un referendum, les autres de refuser la signature royale, d'autres encore de renvoyer le Cabinet.

Le roi George eut la sagesse de n'écouter personne. Il resta calme, mais il rappela obstinément à ses ministres que la chose était plus grave pour lui qui, de toutes manières, devait rester à la tête du pays que pour eux qui, si l'opinion publique évoluait, laisseraient tout simplement la place à d'autres. « Mois après mois, il persista dans ses efforts pour amener les irréconciliables à la raison, leur demandant à tour de rôle de modérer leur langage et de se représenter les difficultés de l'adversaire. » Invitant à Balmoral les chefs des partis opposés, il fit jouer au golf lord Crewe, libéral, avec M. Bonar Law, le

nouveau leader conservateur. Sur ce terrain neutre et gazonné, M. Bonar Law devint plus traitable. Sur la demande du Roi, Asquith et Bonar Law eux-mêmes se rencontrèrent, mais en grand secret, car leurs partisans les eussent blâmés, et se trouvèrent l'un l'autre plus raisonnables qu'aucun des deux ne l'avait imaginé.

En mars 1914, les volontaires de l'Ulster menacèrent de régler la question par la force et beaucoup d'officiers de l'armée régulière firent entendre qu'ils ne combattraient pas des Anglais loyalistes pour soutenir des nationalistes irlandais. Sir Arthur Paget, commandant en chef en Irlande, au lieu d'admettre comme évident que ses officiers obéiraient à tout ordre reçu de leurs supérieurs, autorisa ceux d'entre eux qui étaient de l'Ulster à prendre un congé, pour leur éviter un conflit moral. La discipline était dangereusement menacée; on parlait de la démission des chefs de l'armée. La situation était périlleuse, la guerre civile toute proche. Le roi George, une fois de plus, intervint et convoqua à Buckingham Palace, sous le toit royal, une conférence des partis en conflit. Il ouvrit lui-même cette conférence par un discours émouvant. Mais les esprits étaient trop excités et la conférence échoua, le 24 juillet. Déjà le meurtre de Sarajevo avait aiguillé les destinées de l'Europe et de l'Angleterre vers d'autres luttes, non moins tragiques. La guerre européenne arrêta la guerre civile.

IV

Le 1er août 1914, le roi d'Angleterre adressa un appel au Tzar pour lui demander d'arrêter la mobilisation russe. Cet appel avait été rédigé par Asquith, avec des fonctionnaires du Foreign Office : « Quand nous eûmes terminé, dit Asquith, j'appelai un taxi et, avec Tyrrell, à une heure et demie du matin, me fis conduire à Buckingham Palace. On fit sortir le Roi de son lit et c'est un de mes plus étranges souvenirs que de m'être ainsi trouvé en face du Roi, en robe de chambre, auquel je lisais le message. »

Le Roi voulut que le régime de la famille royale fût, pendant la guerre, celui du peuple anglais. Dès qu'il fallut rationner la population, Buckingham Palace ne toucha que les rations

communes; le vin et même la bière furent bannis de la table du Roi. Plusieurs fois il se rendit en France pour visiter les troupes et pour voir son fils, le prince de Galles, qui servait comme officier. Asquith, à la fin de la guerre, rendit hommage au Roi : « Au milieu de ces chutes de trônes, les uns bâtis sur l'injustice, les autres étayés par un fragile cadre des conventions, le trône de ce pays reste inébranlé, largement appuyé sur la volonté de ses peuples. »

Depuis la guerre, de nouvelles difficultés ont surgi. La grève générale, les élections travaillistes ont exigé que le souverain montrât ses qualités d'arbitre impartial. Il s'est acquitté si bien de toutes ces tâches que lorsqu'en 1928 il a été gravement malade, les foules anxieuses qui veillaient aux grilles de son palais ont dépassé en affectueuse sollicitude celles qui avaient été assemblées par les maladies de ses ancêtres et prédécesseurs.

George V fut et demeure le plus respecté des arbitres. Les Français qui l'ont vu présider la Conférence de Londres ont été frappés par sa dignité simple et par son autorité : « Quelques mots seulement, me disait l'un d'eux, mais ce fut fait avec une grâce et une majesté inimitables. » Pour la fête de Noël 1934, c'est un message du Roi transmis par la radio qui a uni en un commun sentiment tous les peuples de l'Empire. Hier encore, le chef de l'aile la plus avancée du parti travailliste, sir Stafford Cripps, déclarait que la monarchie constitutionnelle demeure, pour de longues années encore, la meilleure méthode pour donner un chef à l'État. Le jubilé de 1935 sera célébré par un peuple unanime.

ANDRÉ MAUROIS

L'INQUIÉTUDE MONÉTAIRE

L'OR
ET
LES CONSTELLATIONS MONÉTAIRES

Depuis le début de mars, la situation monétaire a été profondément troublée, d'abord par une chute nouvelle de la livre, ensuite par la dévaluation du franc belge. Ainsi a été rompue l'accalmie qui régnait depuis que les grandes monnaies, qu'elles fussent ou non rattachées à l'or, avaient conservé entre elles des rapports pratiquement constants.

A vrai dire, on a exagéré la gravité des événements qui, il y a un mois, ont conduit la livre au-dessous de 71 francs. Indépendamment des troubles immédiats qu'entraîna cet abandon de deux francs en peu de jours, on y vit surtout l'indice d'une volonté anglaise de dévaluation qui risquait de raviver la course à la baisse entre le dollar et la livre. Il n'en fut rien, et les cours antérieurs furent rapidement et à peu près intégralement reconquis.

Les esprits n'étaient pas encore remis de cette émotion, lorsqu'une crise politique éclata en Belgique au sujet de la stabilité monétaire. Une velléité de défense du franc belge conduisit au contrôle des changes, mais bien vite le Gouvernement passa la main, et le 30 mars 1935 le belga était en une nuit dévalorisé de 28 p. 100. Une pareille fissure dans ce qu'on appelle, injustement d'ailleurs, le bloc-or, raviva les

pires inquiétudes sur toutes les monnaies. Le florin hollandais fut très vivement attaqué et pendant vingt-quatre heures on annonça sa chute. Le franc suisse fut ébranlé. La question des monnaies était ainsi violemment remise à l'ordre du jour et passait du domaine théorique à celui des applications immédiates.

La politique monétaire française a été de nouveau mise en cause. Au milieu de tant d'expériences diverses, de tant de projets et de tant de bouleversements, on éprouve vraiment le besoin de « repenser » le problème du franc qui est trop fréquemment débattu. Le chaos monétaire est tel et le problème est si grave, qu'on ne l'aborde pas sans un véritable scrupule. Si la marche du monde démontrait que nous faisons fausse route, il n'y aurait aucune honte à le reconnaître et nous ferions bon marché d'une thèse à laquelle on ne tiendrait que par paresse d'esprit. Mais d'autre part ce n'est pas parce que la situation est difficile qu'il faut s'en remettre à l'aventure du soin de la dénouer. Les quelques pages qui suivent tendent à résumer les conditions dans lesquelles se pose le problème des relations entre les grandes monnaies errantes, l'or et le franc.

***

Jusqu'en 1932, nous avons eu l'habitude de confondre les prix-or avec les prix-dollars ou livres sterling. La chute successive de diverses monnaies européennes, mark, couronne, franc français, ou franc belge, nous avait contraints d'user pour les engagements de longue durée, et les prix, de signes indépendants de ces expressions variables que constituaient les devises nationales. Pour traduire un rapport durable, on le libellait en or, ou dans les monnaies rattachées à l'or, la livre et le dollar. C'est ainsi que la France emprunta à l'étranger en dollars américains. — Le premier emprunt extérieur allemand fut libellé en livres sterling; tandis que le second le fut en or. — La France émit même, en 1925, un emprunt intérieur à change garanti, qu'on appela communément « emprunt-or », bien qu'il fût rattaché à la livre. Pendant toute cette période, les faits prouvèrent avec une très

grande rigidité que les prix mondiaux étaient exprimés indifféremment en or, en livres, ou en dollars. Toute chute d'une monnaie nationale se traduisait par une hausse des prix locaux plus ou moins rapide (lente lorsque le monde manquait encore de l'éducation nécessaire, et quasi instantanée quand il a vu se répéter les défaillances) de façon à rattraper la parité-or que nous continuions à baptiser à bon droit « prix mondial ».

Lorsque la livre fut brusquement décrochée de sa parité-or et glissa de 125 jusqu'à 75 francs environ, on s'attendit communément à une hausse des prix exprimés en livres sterling, comme on avait vu jadis une hausse des prix en francs français ou en lires italiennes. On commença à l'annoncer avec sérénité, on l'espéra avec impatience, puis, le temps passant, on dut reconnaître avec une sorte de dépit que, dans son ensemble, le mouvement prévu ne s'était pas produit. On s'est alors rendu compte que le prix dit mondial n'était pas nécessairement un prix-or, et qu'il dépendait, pour chaque marchandise, du signe monétaire utilisé pour les transactions auxquelles elle donne lieu. Il s'est trouvé, contre tout raisonnement, que la livre peut valoir 1/10 ou 1/11e d'un certain lingot d'or, sans que cela veuille dire que son pouvoir d'achat exprimé en poids de laine ou en onces d'étain doit varier automatiquement dans la même proportion. Cette constatation est d'une importance capitale, et il faut avouer que nous l'avons partiellement méconnue.

Les Anglais ont pris l'habitude d'annoncer, lorsque la livre baisse, que c'est l'or qui monte à Londres. Cela est vrai dès l'instant qu'on traite l'or comme une marchandise, et la livre comme une monnaie. Mais cela est faux si l'on prétend en conclure que la livre représente intrinsèquement un élément de mesure plus stable par rapport aux marchandises que l'or lui-même.

La vraie signification de ces phénomènes, c'est la puissance du réseau commercial et bancaire que la Grande-Bretagne a tissé autour du monde. Le système monétaire « livre sterling » représente, grâce à ses divers satellites européens ou extra-européens, l'ensemble financier le plus complet qui existe. Il s'est trouvé à même de répondre à des besoins tellement nombreux, et il s'est tellement suffi à

lui-même, qu'il donne une idée de ce qui se passerait s'il pouvait exister dans le monde un système monétaire unique, non rattaché à l'or. Dans cette hypothèse, l'indice général des prix ne serait alors nullement influencé par le prix de l'or, pas plus qu'il ne l'est, à l'heure actuelle, par le cours du platine ou du nickel. Il dépendrait exclusivement du plus ou moins de sagacité de l'Institut d'émission qui prétendrait diriger le crédit par sa seule sagesse, et avec un arbitraire complet. C'est dire que les pires catastrophes attendraient le monde. Pour l'instant, nous n'en sommes pas là, mais seulement à savoir si nous voulons remettre aveuglément nos destins monétaires à un système entièrement artificiel, sans aucun régulateur matériel, et dont le mécanisme soit entre les mains de la seule Angleterre.

Chose curieuse, la Grande-Bretagne, peut-être inconsciemment, voudrait imposer au monde une expérience qu'elle a déjà essayée, et qui a échoué, quand elle a généralisé le gold exchange standard. A cette époque, la livre étant une monnaie-or, les États croyaient naïvement qu'ils avaient des monnaies saines lorsqu'ils constituaient leur encaisse en devises étrangères assimilées à l'or. En fait, ils étaient dès ce moment-là sous le régime de la livre sterling et non sous le régime de l'or. La première crise de crédit éclata lorsqu'on dissipa cette apparence, en remplaçant le gold exchange standard, qui n'était qu'une expansion mondiale de la livre sterling, par le gold bullion standard, qui était vraiment un retour à une monnaie objective, c'est-à-dire indépendante de la volonté de la Cité. La Grande-Bretagne reprend sous une autre forme mais sans dissimulation, sa tentative d'hégémonie monétaire, en proposant cette fois la livre sterling telle quelle comme étalon des valeurs. Et chaque pays se demande s'il n'est pas obligé d'en passer par la volonté britannique, depuis qu'il a constaté l'erreur trop longtemps commise en confondant le prix-or et le prix mondial.

Le fait qu'il n'y a pas de prix mondial, mais qu'il existe un prix anglais qui, exprimé en livres, n'a pas suivi la baisse de la livre exprimée en or, a paru susceptible, *a priori*, d'entraîner les conséquences les plus graves sur le commerce international. On a pu se demander si les pays du bloc-or n'étaient pas

placés devant le dilemme suivant : alors qu'un produit français vendu à l'étranger 125 francs en 1930 rencontrait un produit anglais vendu une livre sterling, ne fallait-il pas aujourd'hui, pour concurrencer le produit anglais vendu toujours une livre sterling, c'est-à-dire 72 francs ou bien abaisser le prix exprimé en francs français dans la proportion de 125 à 72 par une compression farouche des prix de revient, ou bien dévaluer le franc dans la même proportion pour que les expressions monétaires restent comparables aujourd'hui, comme elles l'étaient hier? Cette question est certes redoutable dans sa simplicité. Elle part d'un fait qui est un résultat d'expérience : si la République de Lilliput se livre à des fantaisies monétaires, la force d'inertie mondiale oblige l'économie lilliputienne à se mettre au niveau général du monde resté sain; si c'est la Grande-Bretagne qui se livre à la même fantaisie monétaire, la force d'inertie britannique n'oblige-t-elle pas la République de Lilliput à entrer dans la voie, même désastreuse qui vient d'être ouverte?

La France aurait peut-être pu empêcher la question de se présenter sous cette forme schématique et angoissante, au moins en apparence, d'une espèce de renversement de la gravitation universelle : si la terre cesse de tourner autour du soleil, le soleil va-t-il être assez bienveillant pour accepter de tourner autour de la terre, et dans ce cas que deviendra la trajectoire de la lune? Quant à celle de Mars, on pense avec effroi à la forme singulière qu'elle devrait revêtir. Si le sujet n'était aussi austère, on aimerait à imaginer ce singulier tableau : Désordre dans le Ciel...

L'occasion offerte à la France fut l'heure où le craquement de la livre, puis celui du dollar donnèrent une impulsion nouvelle à la tendance que manifestait le monde à constituer en francs français une portion croissante de ses disponibilités monétaires. L'or continua à affluer chez nous pour y devenir la contre-partie de dépôts constitués en francs français, ou de billets émis par la Banque de France. Il eût peut-être été possible de profiter de ces circonstances magnifiques pour conduire le monde à modifier ses habitudes commerciales et bancaires à l'image de ce qu'il faisait pour ses habitudes monétaires, et à libeller ses contrats de vente, d'assurance

ou de fret en francs, puisqu'il naturalisait en francs ses disponibilités ou ses réserves. Que la faute en ait été à un défaut d'audace de nos banques, ou à des difficultés extérieures insurmontables, le fait est que l'effort fut à peine tenté et, en tout cas, qu'il n'a pas abouti. Le monde continua à traiter ses opérations commerciales en les libellant en livres sterling ou en dollars, alors même qu'il abritait ses réserves monétaires sous la forme du franc français et nous ne sommes pas devenus les banquiers du commerce international au moment où le fait de devenir la Caisse d'Épargne du monde nous en aurait peut-être fourni la possibilité.

Cette histoire d'un récent passé précise encore, s'il est nécessaire, le problème posé par l'instabilité de la livre et du dollar, et la position de la France vis-à-vis de ces deux devises. Il convient en effet de ne pas confondre le roman et la réalité.

Le roman, c'est l'histoire des monnaies plus ou moins surévaluées l'une par rapport à l'autre. Il paraîtrait, selon l'opinion la plus en faveur, que le dollar serait trop bas en comparaison de la livre, tandis que le franc serait trop haut. De telles discussions sont de purs exercices intellectuels.

La question réellement importante est de savoir si le monde élit l'or, ou une certaine monnaie nationale, comme commun dénominateur des diverses monnaies qui régissent l'économie mondiale. Ce choix n'a rien à faire avec une politique générale des prix, car personne ne peut plus soutenir que la prétendue raréfaction de l'or, qui n'a jamais existé, ait pu avoir une influence quelconque sur la dépression économique du monde. La France a choisi l'or, et si elle refuse de l'abandonner, ce doit être en parfaite connaissance de cause. Les diverses dévaluations monétaires effectuées récemment auraient pu ébranler sa conviction. Nous verrons au contraire qu'elles doivent singulièrement la renforcer.

***

On éprouve la plus grande hésitation à se servir des statistiques, tellement la passion sait s'en emparer pour leur faire dire ce que l'on veut. Les chiffres, avec leur apparente neutra-

lité, sont les plus fourbes des témoins, car ils revêtent d'expressions identiques des situations radicalement différentes.

Les théoriciens sont penchés sur les mouvements du commerce international, et la reprise des affaires. Mais les indices qu'ils en donnent sont-ils probants?

L'accroissement des exportations d'un pays ne correspond plus aujourd'hui à la conquête nette de nouveaux marchés, comme c'était le cas. Dans l'inimaginable désordre actuel, l'heureuse issue d'un accord local de compensation se traduit bien par une exportation de marchandises, mais oblige à une importation correspondante qui peut être désastreuse pour le pays. Pour vendre à l'extérieur, on est conduit à consentir des crédits si longs, et ayant si peu de chance d'être remboursés, que l'exportation fait figure de don gracieux; les exportations vers l'Allemagne, qui ont été payées avec des marks gelés, ou celles à destination de la Grande-Bretagne qui a payé ultérieurement en monnaie dépréciée, ont constitué une perte sèche pour le pays qui a livré ses marchandises et n'a reçu en échange que de vaines promesses; le progrès des exportations est alors aussi trompeur que l'a été celui de l'expansion américaine tant qu'il reposait sur un avenir qui devait se dérober, car il ne suffit pas de vendre, il faut être payé.

L'indice de l'activité industrielle devrait normalement refléter la température économique d'un pays. Or supposez (et ce n'est pas une hypothèse vaine) qu'un État développe brusquement la fabrication de canons ou de gaz asphyxiants. On ne saurait dire que sa situation devienne pour cela prospère et assurée. Cependant l'indice de l'activité économique en est immédiatement et favorablement influencé. Il n'existe pas de critérium net indiquant qu'un ouvrier est en chômage ou non; les législations plus ou moins généreuses donnent des allocations dans des cas très différents; et d'autre part, entre une foule de chômeurs et une armée de miliciens réguliers. On ne voit guère la différence du point de vue de la charge économique en résultant.

Les chiffres très résumés auxquels on peut se référer, n'ont donc pas à nos yeux de valeur probante. Mais il faut les citer pour montrer que ceux qu'on leur oppose n'en ont certainement pas davantage.

On rend généralement le maintien de la monnaie-or responsable de l'effondrement du commerce extérieur des pays qui s'obstinent à le garder. Cependant, la valeur globale du commerce des pays du bloc-or entre eux et avec les autres pays s'est élevée aux chiffres suivants exprimés en millions de francs suisses :

1928	58 641,	soit 16,7	p. 100	du commerce mondial.
1930	51 229,	— 17,9	—	—
1932	26 646,	— 19,2	—	—
1933	24 868,	— 20	—	—

De nombreuses raisons concourent actuellement à la paralysie des échanges internationaux. Mais on constate que, dans ce système économique au ralenti, la part proportionnelle des pays ayant conservé une monnaie saine s'est accrue de façon assez notable. Il ne semble donc pas que l'on puisse rendre la bonne monnaie responsable des difficultés croissantes rencontrées par les échanges internationaux.

Tous les chiffres du commerce international baissant en même temps que les prix, et en même temps que le volume auquel ces prix s'appliquent, on ne peut leur accorder qu'une valeur relative de comparaison. Si l'on considère la France, le solde passif de sa balance commerciale s'est élevé, en 1933, à 9 959 millions de francs. En 1934, ses exportations ont légèrement baissé, mais ses importations ont baissé plus encore, ce qui a ramené son solde passif à 5 239 millions. Le mouvement ne paraît pas arrêté puisque, en février 1935, le solde mensuel a été de 422 millions contre 551 pendant le mois correspondant de l'année 1934. Nul ne songe à se louer d'une réduction d'importations qui marque une régression générale d'activité. Mais on voit que, vis-à-vis de l'étranger et contrairement à ce qu'on pense généralement, notre situation s'améliore au lieu d'empirer.

On peut faire la même constatation pour la Suisse, dont le solde passif de la balance commerciale, pour les neuf premiers mois de 1934, s'est élevé à 496 millions de francs suisses, contre 633 pour la période correspondante de l'année précédente. Les Pays-Bas ont modifié dans les mêmes conditions leurs échanges, puisque le solde passif des dix premiers mois de 1934 n'est

plus que de 282 millions de florins au lieu de 384. Enfin, la Pologne a tiré un meilleur parti encore de la situation puisque, pour les neuf premiers mois de 1934, elle a disposé d'un solde actif de sa balance commerciale de 112 millions de zlotys contre 89 pour l'année précédente. On connaît les violentes campagnes qui ont eu lieu pour rendre la stabilité de la piastre indochinoise responsable de l'engorgement du marché du riz dans notre Colonie placée, dit-on, au milieu de pays à monnaies fluctuantes. Or, les exportations indochinoises de riz vers l'étranger, pour les trois premiers mois de 1935, sont déjà de 489 000 tonnes au lieu de 156 000 tonnes pour la période correspondante de l'année précédente, et cela avec des prix de 30 p. 100 supérieurs.

Il est absolument inexact de prétendre que, dans l'état actuel du monde, une dévalorisation monétaire a pour effet de stimuler les échanges extérieurs. Nous sommes certains, au contraire, que, dans l'ensemble, les dévaluations monétaires sont responsables du rétrécissement des échanges. Et s'il est possible que, dans un cas particulier, un pays profite momentanément de la prime que lui donne sa dégradation monétaire, c'est pour des raisons très particulières et dans des conditions très limitées, car elles dépendent exclusivement de sa structure bancaire et économique.

Les dévaluations monétaires sont alternativement présentées comme entraînant deux avantages : faciliter l'exportation des produits nationaux en diminuant leur prix de revient extérieur, ce qui suppose le maintien rigoureux des prix intérieurs exprimés en monnaie dépréciée, — et d'autre part alléger des dettes devenues insupportables en valeur vraie, ce qui suppose que les prix montent en valeur nominale puisque c'est précisément cette hausse générale qui rend supportables des dettes dont le montant chiffré n'a pas changé. Il est évident que ces buts sont contradictoires. Il est certain d'ailleurs que chaque pays a recherché l'un de préférence à l'autre.

La chute de la livre a été considérée comme réussie dans la mesure où les prix intérieurs britanniques n'ont pas changé. Son intérêt principal fut de mettre l'industrie britannique en meilleure posture vis-à-vis de la concurrence étrangère. L'étranger accepte-t-il ce dumping ou ne l'accepte-t-il pas,

cela dépend de sa capacité de résistance vis-à-vis des exigences britanniques. On contingente les marchandises d'un pays faible, on hésite devant les représailles possibles d'un pays fort. Au total, la Grande-Bretagne a mis à profit le fait que sa puissance commerciale enchaîne les prix à sa propre monnaie, et elle a mis à profit sa puissance tout court, pour essayer d'obtenir des autres pays du monde qu'ils acceptent sans protester les marchandises anglaises.

Les États-Unis ont eu un but tout différent, qui a été d'alléger des dettes excessives en rendant une solvabilité suffisante aux débiteurs. Le grand effort américain a été de hausser les prix, et il y a réussi. La dévaluation ne fut d'ailleurs qu'une pièce du mécanisme mis en jeu. Le budget américain est systématiquement en déficit. L'accroissement de la dette publique est vertigineux. On emprunte et on dépense sans compter. Le déficit budgétaire dépasse 45 milliards de francs; on se prépare à consacrer 75 milliards à des travaux publics; et on recommence à promettre le bonus des anciens combattants. Une politique ainsi orientée délibérément vers la ruine de la monnaie finit toujours par se traduire, un jour ou l'autre, par une hausse brutale des prix. Mais on ne voit pas comment ce point de vue pourrait se concilier avec celui d'un coup de fouet à l'exportation. Souvent, d'ailleurs, les prix intérieurs américains ont monté plus que le dollar n'a baissé, c'est-à-dire qu'exprimé en francs ou en or, le produit américain est devenu plus cher que ceux qu'il pouvait concurrencer sur les marchés extérieurs.

La dévaluation tchèque se présenta comme une opération mixte, puisqu'elle devait être l'achèvement d'une déflation des prix considérée comme poussée à l'extrême. La couronne a été dévaluée de 16,6 p. 100 et a recouvré immédiatement une nouvelle parité-or. Les prix ont aussitôt monté. Les exportations se sont heurtées, sauf vis-à-vis de l'Allemagne, à des barrières nouvelles et dans l'ensemble la situation actuelle de la Tchécoslovaquie est très analogue à sa situation antérieure, sauf que les créanciers ont perdu ce que les débiteurs ont gagné.

Le cas de la Belgique nous intéresse plus encore. On a le droit de constater que la dévaluation du franc belge a été voulue,

en dépit de toute déclaration contraire, et elle s'est produite dans des conditions qui achèvent de lever tous les doutes que nous aurions pu avoir sur l'opportunité finale de telles manipulations.

Le franc belge a baissé sans qu'aucun effort ait été fait pour le soutenir. Étant donné la masse de monnaies bancaires existant dans un pays, il est certain que la couverture métallique de la monnaie fiduciaire peut être considérable, et même excédentaire, sans que l'on ait pour cela l'assurance que des retraits de dépôts occasionnés par une panique, et se traduisant par leur transfert dans un autre système monétaire, puissent être satisfaits. Dans une telle hypothèse, et s'il s'agit d'une poussée spéculative accidentelle, il est naturel que les pays vers lesquels s'enfuient les dépôts retirés fournisse au pays d'où ils sortent un crédit de réescompte d'un montant égal. Telle est la solidarité des pays ayant une monnaie commune, l'or. Et dans la proportion où les sorties de fonds correspondent non à un accident mais à un déséquilibre de la balance des comptes, le relèvement du taux de l'escompte doit jouer aussitôt.

L'attaque menée sur le florin au moment où le franc belge lâchait a été caractéristique. La Hollande n'a cesser de jouer correctement le jeu : elle a livré de l'or, et les mesures justifiées qu'elle a prises en remettant des pièces au lieu de lingots, et en exigeant un préavis de quarante-huit heures, n'ont constitué aucune entorse au fonctionnement de l'étalon-or, quoi qu'on en ait dit. En même temps, elle relevait le taux de l'escompte, qui a passé de 2 1/2 à 3 1/2 et 4 1/2. La spéculation a été arrêtée net. Mais le système bancaire hollandais a, il est vrai, une remarquable liquidité.

La Belgique n'a pas touché au taux de l'escompte qui est resté à 2 1/2. Paris a offert à Bruxelles un crédit de réescompte de deux milliards; l'offre a été déclinée; il faut reconnaître qu'elle était inutile, car la défense du franc belge était aisée; mais il aurait fallu la vouloir. Or, le système bancaire belge était en déplorable situation.

Si en effet on a voulu dévaluer le franc belge, c'est essentiellement pour sauver les banques qui étaient très largement gelées, c'est-à-dire qui n'avaient que des créances de négo-

ciation difficile et surtout de valeur finale incertaine. Les retraits de dépôts ne furent pas le fait de la foule, mais furent opérés par grosses masses, se traduisant d'ailleurs non par des demandes de billets, mais par des transferts sur l'étranger, en l'espèce la France. Dans la semaine qui précéda la dévaluation du franc belge, 1 200 millions de francs furent envoyés en or sur la France. Dans la semaine qui suivit, le même poids d'or revint; mais ce qui avait été acheté 100 francs quinze jours avant a été vendu 139 francs. Un tel bénéfice n'a pas été perdu pour tout le monde et on comprend que le Gouvernement belge ait ouvert une enquête pour en rechercher les bénéficiaires. L'État est d'ailleurs mal placé pour se plaindre, car si l'or sorti de Belgique a rapporté à des joueurs trop avertis quelques centaines de millions, l'or resté en Belgique dans les caisses de la Banque Nationale a rapporté d'un trait de plume 3 250 millions que le Trésor s'est approprié dans la nuit du 30 mars.

Nous ignorons encore si les prix exprimés en francs belges monteront ou si le Gouvernement, par des procédés de force, les maintiendra au niveau actuel. Mais l'accord commercial qui vient d'être passé avec la France suffit à montrer la précarité de l'opération monétaire : le Gouvernement belge a pris l'engagement d'obliger ses exportateurs à vendre en France aux mêmes prix qu'avant, exprimés en francs français. Pour éviter la concurrence sur notre marché, nous prions donc les Belges de faire un bénéfice obligatoire, et l'État belge contraindra, sous sanctions sévères, l'exportateur à ne pas vendre plus, mais à gagner davantage. On imagine difficilement de telles incohérences et les systèmes qui y conduisent doivent être condamnés au nom du bon sens, si même ils ne l'étaient pas au nom de la moralité.

***

Les raisons de la politique monétaire française apparaissent à la lumière des événements avec une clarté et une solidité supérieures même à celles que l'on pouvait imaginer.

La dévaluation en cascades, c'est-à-dire la fixation d'une nouvelle parité-or inférieure à la parité antérieure, n'apporte

aucune espèce de solution durable aux problèmes qui se posent. Au surplus, le rythme accéléré suivant lequel les mêmes pays procèdent successivement à de nouvelles dévaluations, montre que l'abaissement de la teneur or d'une monnaie, n'est qu'un artifice permettant peut-être d'éliminer une difficulté présente et locale, mais sans aucun effet sur l'assainissement durable de la situation.

L'Allemagne a supprimé en 1924 tous les anciens engagements monétaires qu'elle avait contractés sous le régime de l'ancien mark. Moins de dix ans après, et à la suite de la politique de crédit insensée qu'elle a suivie, elle était obligée de supprimer le mark comme monnaie libre et d'interdire toute négociation de sa devise. Si l'on considère la dévaluation comme un procédé normal d'alléger des dettes trop lourdes, on voit qu'il suffirait de dix ans d'optimisme pour détruire radicalement une monnaie.

Le franc belge avait déjà perdu, par rapport à sa parité de 1914, les 7/8es de sa valeur. Dix ans après, on l'ampute à nouveau du 1/4 de sa valeur résiduaire. Personne ne peut penser qu'il faille des dévaluations aussi rapides pour rendre supportables les dettes que les dévaluations antérieures n'auraient pas suffi à effacer ou qui sont nées dans le court intervalle de temps qui sépare deux manipulations monétaires.

La seule question qui se pose donc est de savoir si le monde conservera l'or comme monnaie ou s'il adoptera la livre sterling; ce qui signifie, on peut en être assuré, s'il veut garder une monnaie, ou s'il renonce définitivement à en avoir une dans le sens précis que des siècles ont donné à ce mot et à cet instrument.

Il est vain d'espérer qu'une adoption généralisée de la livre sterling ranimerait le commerce international dont tout le monde est d'accord pour souhaiter la renaissance. Les barrières douanières sont tellement élevées, les contingentements ou les prohibitions sont tellement généralisés, et les représailles si instantanées, que la variation des prix de revient est impuissante à détruire les cloisons entre lesquelles s'enferment les nations. Les destructions monétaires sont, au contraire, tellement nuisibles aux échanges de pays à pays, qu'on s'est efforcé d'y remédier par la création artificielle de

Caisses de compensation qui ne font que rendre plus immédiatement tangibles les absurdités d'une économie mondiale que l'on s'efforce de diriger jusque dans ses détails.

La Grande-Bretagne en se refusant à stabiliser la livre par rapport à l'or, assume la plus lourde responsabilité dans la prolongation du marasme économique mondial. Cette lenteur à se décider appartient malheureusement à la politique anglaise dans tous les domaines. Son refus de s'engager, qui était considéré comme une suprême habileté en 1914, nous a valu quatre ans de guerre parce qu'il s'est prolongé quelques heures de trop. Où il faudrait une résolution nette et incisive, on ne trouve que promesses, atermoiements, et désirs d'information. Nous nous refusons à participer à cette aboulie, suivant laquelle le monde ne peut que tourner en rond.

Finalement, ce qu'on nous propose de détruire en adoptant la livre, tant que celle-ci n'est pas rattachée à l'or, et par conséquent même si elle ne doit pas s'y rattacher, c'est tout le système cohérent et automatique des prix, contre lequel notre impatience ne cesse d'ailleurs d'être aiguisée comme s'il était responsable de nos erreurs.

Il est déplorable que l'on s'obstine à ne voir dans l'or que le côté gênant des disciplines qu'il représente. L'abandon de l'or équivaut à réduire la monnaie à n'être qu'un instrument d'échange, puisqu'il conduit à déterminer les prix suivant un système arbitraire, dépendant exclusivement de la volonté de tels ou tels hommes, et en l'absence de tout procédé automatique. Or nous considérons comme impossible de reconstituer pièce par pièce un mécanisme aussi complexe que celui qui s'édifie spontanément par le jeu des millions de transactions qui déterminent elles-mêmes les prix. Regardez l'ombre projetée par le profil le plus sinueux sur le volume le plus accidenté. Elle est d'une netteté ne laissant place à aucune incertitude. Essayez par contre de déterminer cette même projection par le calcul, ou par le dessin d'une épure, et vous ne sauriez y arriver. La nature aboutit, par l'extraordinaire synthèse d'un seul rayon de soleil, au résultat vers lequel s'épuise en vain tout le savoir humain.

Il en est de même de l'équilibre des prix ou des échanges internationaux. Avec des monnaies-or, les balances des comp-

tes de tous les pays du monde sont équilibrées à chaque instant donné. Il n'est au contraire que de constater les résultats obtenus par les Caisses de compensation bilatérales, pour voir la vanité de ces organismes; la République de Lilliput est contrainte de chercher d'impossibles équilibres pour les 50 ou 100 balances de ses échanges avec chacun des autres pays; le maximum de son ingéniosité est de remplacer les accords bilatéraux par des échanges triangulaires. Or, ce n'est pas trois mais cent balances qu'il conviendrait d'accorder! Il serait vraiment plus simple de réinventer la monnaie, et nous croyons sincèrement que ce jour-là le monde s'étonnera de l'extraordinaire progrès qu'il aura fait, tout simplement en redécouvrant le passé.

Sans doute, un système automatique des prix, et la discipline de l'or, sont-ils des obstacles à la politique de facilité dont le monde n'aime pas qu'on le détourne. Il est commode pour un débiteur de faire faillite. Mais si, après avoir laissé s'effriter les sentiments de l'honneur commercial, on érige en nouveau dogme l'élasticité des engagements, on détruit avec certitude les bases mêmes de notre civilisation.

La Belgique, l'Allemagne, ont opté entre leur système bancaire et leur monnaie. Les États-Unis ont opté entre le maintien des prix ou le maintien de la monnaie. Le problème français est différent; il se pose entre la trésorerie publique et la monnaie.

Le maintien du franc, et plus généralement le maintien de l'or dans le monde, nous oblige à opter entre une vue réaliste de l'économie ou une vue utopique. La vue utopique consiste pour nous à penser que l'État peut indéfiniment s'endetter. Nous avons certes fait des progrès considérables dans la voie de la sagesse, mais nous restons encore enclins à reporter inconsidérément sur l'avenir les difficultés que nous n'osons ou ne voulons résoudre. Le budget français se rapproche de l'équilibre, mais ne l'a pas encore atteint. Le Trésor a des besoins dépassant ceux du budget. Cela signifie que l'État prend aujourd'hui même des engagements qui satisfont sans doute ceux qui les reçoivent, mais qu'il ne sera en mesure de tenir que s'il intervient une expansion nouvelle et considérable de la prospérité générale. Le problème du franc n'est

donc pas chez nous un problème bancaire. Il n'est même pas un problème monétaire; il est un problème de politique budgétaire. Et c'est peut-être ce qui donne à la stabilité du franc une valeur exemplaire, plus considérable que nulle part ailleurs. Voulons-nous continuer aveuglément à prendre des engagements dont nous ne pourrons sortir demain qu'en détruisant l'instrument qui a servi à les définir[1]? Ou voulons-nous enfin mesurer notre possibilité de dépense à notre capacité de recette? De même qu'il n'y a pas deux honnêtetés, l'une à l'usage des particuliers, l'autre à l'usage de l'État, il n'y a pas deux sagesses. Un homme ou un État qui dépense 100 quand il gagne 60, est sûr de se ruiner. Nul sophisme ne l'en empêchera et si, pour masquer sa ruine, il détruit la monnaie, il a changé la forme de son désastre, mais sans en modifier le fond.

La France n'est pas seulement fidèle à l'or. Elle est plus profondément encore fidèle à « la monnaie ». Dans un monde grisé d'illusions, elle maintient le plus solide rempart, et peut-être le dernier, de la bonne foi et du réalisme. Mais il ne suffit pas d'affirmations, même solennelles, pour inspirer confiance. La parole d'un État est plus démonétisée que la plus vile des monnaies de papier. Les peuples n'ont plus aucune foi dans les signatures, dans les lois, dans les accords. Tant qu'un stock d'or sera à la disposition du pouvoir et qu'il suffira d'un acte de volonté pour ruiner une nation, mais enrichir le Trésor, l'inquiétude monétaire subsistera. La mise en circulation effective de l'or nous apparaît ainsi comme la seule preuve palpable qui dissipera l'inquiétude monétaire, parce qu'elle

1. L'indice le plus grave à nos yeux est l'accroissement de la dette viagère, car il mesure le développement des « rentiers sociaux » que doit alimenter l'activité nationale. Voici la charge annuelle des retraites et pensions, en implacable et mortelle augmentation :

(en millions de francs)

1913	326
1926	6 072
1930	9 332
1932	10 982
1933	11 629
1934	12 222

La stabilité du franc n'est certainement pas la cause de cette élévation. Mais elle peut en être la victime.

enlèvera aux gouvernements jusqu'à la possibilité de faire de nouvelles manipulations monétaires, puisqu'il ne suffit plus de leur en enlever la tentation. Un peuple a le droit d'être gouverné honnêtement, d'avoir une police et d'avoir des juges. Il a le droit aussi d'avoir une monnaie.

Le Gouvernement français vient de décider la frappe de l'or. Voilà une mesure opportune, sage, et qui doit être complétée le plus prochainement possible par la circulation matérielle de l'or. Elle fera plus que mille déclarations pour restaurer cette confiance sans laquelle les hommes s'isolent, et attendent. Le désordre a été trop grand, la folie trop collective, il faut un remède sûr, précis, inaltérable. S'astreindre à la cure métallique est le signe que l'on veut revenir à la santé, physique et morale. Sans volonté et sans courage on ne fait rien.

La France continuera à faire figure de pays qui respecte les données fondamentales d'une économie saine. Nous sommes las de ruser indéfiniment avec les difficultés, d'être conviés à les prendre de biais. On ne les résout pas avec des mots, pas plus qu'on n'empêche la guerre en déclarant la paix au monde. Au milieu du mouvant dans lequel on s'enlise, au milieu de l'incertain, nous éprouvons le besoin, plus impérieux que jamais, de constituer des îlots de résistance, de reconquérir des certitudes.

Sachons apprécier l'honneur de faire partie d'une nation qui, par sa politique monétaire, donne un tel exemple de probité intellectuelle.

ED. GISCARD D'ESTAING

HOUSTON STEWART CHAMBERLAIN

OU

LE CONFIGURATEUR DE LA RACE

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

En juillet 1870, un jeune Anglais maladif et observateur prenait les eaux d'Ems, en même temps que le roi de Prusse; il contemplait le roi à la Source, à la promenade, où Guillaume Ier s'asseyait volontiers sur un banc, auprès d'une charmante comtesse polonaise. Un matin, on voit arriver un Monsieur qui marche très vite et dont l'étrange accoutrement (frac, cravate blanche, chapeau haut de forme) offense les usages britanniques : il n'y a qu'un Français pour s'habiller ainsi en chien savant, le matin, dans un parc! Notre petit Anglais un peu *snob* décide que cela doit être ce fameux prestidigitateur qu'on attend de Paris; il est très choqué de voir cet homme se planter tout droit devant le roi, puis se courber si bas que le bord de son chapeau rase le sol. Quelle indiscrétion! quelle incongruité! Son cœur anxieux cesse de battre. L'instant d'après, sa surprise redouble : le roi tend la main au prestidigitateur.

La jolie comtesse polonaise n'est pas venue ce matin. Une dizaine de personnages chamarrés s'écartent pour aller faire cercle à distance. Le roi paraît de bonne humeur; il appelle l'un d'eux, se fait remettre un journal et le montre au Monsieur en frac, qui, très ému ou très myope, se penche pour lire au point que son nez frôle l'intéressant papier. On a su depuis

quel était ce journal : la *Gazette de Cologne* annonçait, ce matin-là, le retrait de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne.

Le roi et l'inconnu échangent encore quelques propos, mais personne ne peut les entendre. Soudain le roi change de visage et se fige en statue de bronze; il ne tend plus la main au Monsieur en frac, quand celui-ci se courbe encore jusqu'à terre pour prendre congé, puis se redresse, salue en passant les personnages de la suite, et s'éloigne de son pas rapide.

Agé de quinze ans à peine, le jeune Houston Stewart Chamberlain venait d'assister à la dramatique entrevue d'Ems, entre Guillaume Ier et le comte Benedetti, ambassadeur de France, entrevue dont le récit *truqué* par Bismarck déclencha la déclaration de guerre de Napoléon III à la Prusse. Plus tard, il jurait que s'il vivait cent ans, jamais il n'oublierait la grave et noble contenance du monarque; il ajoutait même qu'il eût joyeusement sacrifié un bras à l'honneur d'être né Allemand.

***

H. S. Chamberlain ne se consolait guère d'être né à Portsmouth, en 1855, dans une famille de petite noblesse écossaise. Heureusement, il se connaissait une arrière-grand'mère née Boeckmann, fille d'un bourgeois de Lubeck, et, grâce à cette aïeule, il était fier de sentir couler dans ses veines un peu de sang allemand. Son père fut amiral britannique. Son oncle, sir Neville Bowles Chamberlain, un des grands chefs de l'armée, écrivit des lettres au *Manchester Guardian* et au *Daily Chronicle* pour accuser lord Kitchener d'atrocités contre les Boers. A la mort de ce général frondeur, son vieil ami lord Roberts s'abstint de suivre son cercueil, et une seule couronne, envoyée par Guillaume II, fut déposée sur sa tombe.

L'écolier d'Ems reçut une remarquable éducation cosmopolite; il avait déjà beaucoup voyagé et maniait couramment plusieurs langues. Le lac Léman, l'Engadine, la Côte d'Azur étant les climats favorables à ses nerfs malades, il poursuit un peu partout ses études sur le continent. A Genève, sa famille lui donne un précepteur allemand. La botanique, les

mathématiques, la philologie comparée, la métaphysique kantienne et la musique de Wagner forment ses nourritures exaltantes. L'Allemagne le fascine. A vingt ans, il écrit de Séville à un jeune ami hollandais : « Ma croyance, que tout l'avenir de l'Europe, c'est-à-dire de la civilisation, dépend de l'Allemagne, est devenue une certitude. » L'Allemand surpasse, à ses yeux, tous les autres hommes : il connaît le doute, et pourtant seul il sait croire; c'est « l'homme de la paix par excellence, et le meilleur soldat ». Mais le peuple allemand sait-il qu'un jour il lui faudra se dresser comme un seul être, face à l'inimitié de l'Europe? La nation allemande doit se réformer de fond en comble, comprendre que « la Pureté est la plus grande force d'un peuple », élever devant le monde « l'arme suprême de sa moralité ». Sinon, elle sera « la proie des Barbares ». Le soir, avant de fermer sa lettre, le jeune germanophile anglais trace ce *post-scriptum* : « Ah! toi, chère nation allemande, ne découvriras-tu donc jamais la grandeur de ta tâche? ne verras-tu pas que tes voies ne sont point celles des autres peuples? »

H. S. Chamberlain se marie jeune et, naturellement, il épouse une Allemande, Anna Horst, fille d'un *Justizrat* de Breslau; il s'installe à Genève, puis à Dresde, puis à Vienne, où, constamment malade, il subit des crises tragiques de dépression nerveuse, mais développe sans relâche son érudition encyclopédique, ses recherches de laboratoire sur la physiologie des plantes, ses méditations sur la dramaturgie de Wagner. Polyglotte, il collabore simultanément aux *Bayreuther Blaetter* et à la *Revue des Deux Mondes*. La guerre de 1914 le trouve fixé à Bayreuth; il a épousé en secondes noces Eva Wagner, la plus jeune fille de Richard Wagner, son dieu, et il est devenu le plus brillant protagoniste du pangermanisme « aryen ».

Peut-être ne se souvient-il plus très bien lui-même qu'il est né sujet britannique; il ne se fait naturaliser qu'en 1916, mais, devant la guerre, il a réagi comme tout bon Allemand, maudissant l'Angleterre et s'apitoyant sur la France, victime de l'ogre russe et de la perfide Albion. Lorsqu'on lui demande s'il est apparenté au ministre anglais Chamberlain, il répond avec humour : « Je me sens bien plutôt parent de Yajnavalkya! »

Ce sage Hindou incarne pour lui l' « Aryen » idéal; aussi l'a-t-il choisi pour ancêtre. C'est ainsi que le comte Arthur de Gobineau, rejeton d'honnêtes bourgeois du Bordelais, prétendait descendre du farouche Ottar Jarl, pirate norvégien. H. S. Chamberlain a sur Gobineau l'avantage du pur type scandinave. Une admiratrice livonienne, ayant vu sa photographie, s'écria enthousiasmée : « Il n'a pas du tout l'air d'un Anglais!... »

Devenu sexagénaire, H. S. Chamberlain voit s'effondrer ses chers Hohenzollern, mais ne désespère point des miracles de la foi allemande. En 1923, il reçoit à Bayreuth la visite de *l'homme nouveau*, l'agitateur Adolf Hitler, et il l'encourage : « Vous n'êtes pas un fanatique. Les fanatiques échauffent les esprits, vous enflammez les cœurs... » Or, ce sont bien les esprits qu'il a échauffés, avant que les cœurs ne fussent embrasés par Hitler. Guillaume II se déclara son adepte, et le public allemand a acheté en masse son célèbre livre de 1899, *Die Grundlagen des XIX^en^ Jahrhunderts*.

Avant même d'être traduit dans notre langue, ce livre important n'avait pas échappé à la critique française. Le baron Ernest Seillière, puis Paul Souday, M. Henry Rollin, M. Maurice Muret et M. René de Planhol lui ont notamment consacré des études substantielles. En ce moment surtout, il convient de renouer avec cette œuvre touffue et agissante, qui ouvre l'accès des voies suivies par le Führer.

DÉCHETS ET SURVIVANCES

Comment aborder un pareil ouvrage? L'édition française[1] compte plus de quinze cents pages fort compactes, et H. S. Chamberlain sait à quoi s'en tenir sur les fatigues guettant l'amateur de son livre : « A qui souhaiterait en tirer quelque profit, je ne saurais malheureusement épargner la peine de le lire d'un bout à l'autre. » Il dit vrai, c'est une rude tâche.

Peut-être le lecteur nordique éprouve-t-il une joie exta-

1. *La Genèse du XIXe siècle*, édition française, par Robert Godet (Payot). — Ce titre, choisi d'accord entre l'auteur et le traducteur, paraît moins exact que le titre adopté par M. Ernest Seillière dans ses études de 1902, *Les Assises du XIXe siècle*.

tique, incommunicable, à se baigner dans cet océan de brumes, qui scintille sous un ciel opaque, parfois strié d'éclairs; à se laisser porter par des courants insolites vers les stimulantes aventures; à fournir sans cesse une sorte d'effort sportif pour échapper à la noyade et s'accrocher à quelque rocher romantique, avant de replonger éperdument dans les profondeurs bouillonnantes. Mais le lecteur élevé dans le goût du « bon sens » cartésien, sensible à l'enchaînement sévère et linéaire des idées, celui-là aura vite fait d'abandonner la course et de soupirer : « Quel fatras! » Oui, c'est un fatras horrible, un foisonnement de pensées confuses et d'affirmations arbitraires. L'auteur est doué d'une extraordinaire facilité discursive et d'une incontinence verbale si frappante qu'on est tenté de se demander s'il n'a pas improvisé, dicté tout d'une haleine, les quinze cents pages de son ahurissant chef-d'œuvre.

Mais non! sa documentation phénoménale suffit à dissiper cette conjecture; il lui a bien fallu reprendre à l'occasion son souffle, ne fût-ce que pour puiser au hasard dans l'amas de ses matériaux. H. S. Chamberlain sait tout. L'arbre de la Science n'a produit aucun fruit qu'il n'ait caressé avec gourmandise. Cette universalité de connaissances lui confère un grand prestige. En Allemagne, de prudents chercheurs se sont reconnus bien petits devant ce génie étonnant. Loin de se rebeller contre son infatuation, ils ont accueilli avec docilité les divinations de sa science fulgurale. Peut-être les a-t-il désarmés par sa coquetterie à se présenter devant eux, non pas en pédant d'école, en rival, mais en *dilettante*, en artiste, ou, comme il se plaît encore à dire, en « Configurateur » du savoir acquis par la collectivité. Il y a en lui du mage inspiré, de l'astrologue, du prestidigitateur, et, pour mieux varier ses tours, il sait aussi varier ses accents. Tantôt, il se prélasse sur l'Olympe du mysticisme lyrique, tantôt il se délasse et daigne prendre alors le ton familier et cinglant du petit journalisme boulevardier : il écrira que Cicéron « ne voyait pas beaucoup plus loin que son nez » et que Confucius « est une manière de Jules Simon chinois ». Il a du mouvement, une verve un peu pesante de polémiste drapé dans la docte robe du prédicant; il réussit ce tour de force d'être presque toujours « assom-

mant », et rarement tout à fait ennuyeux. On serait injuste de lui refuser le bénéfice de cette excitante anomalie, mais aveugle aussi de disconvenir que la somme de tant de rares mérites et d'intolérables défauts se traduit par le plus captieux exercice de fantasmagorie littéraire.

Comment guider nos pas dans cet irritant labyrinthe?

***

Au seuil de l'édifice, H. S. Chamberlain annonce son dessein d'explorer les origines du XIXe siècle, mais seulement pour isoler les germes épargnés par l'usure du temps : « Bien loin de prétendre donner une histoire du passé, je ne retiens que ce qui en survit aujourd'hui. » Ce tri préalable du déchet et des survivances doit lui permettre de « confronter ce moment de l'histoire dans son devenir et son être », d'en dégager par là la « signification approximative », d' « obtenir ainsi une sorte de prévision de l'avenir ». Nous voilà prévenus. H. S. Chamberlain ne se donne point pour un chimérique amant du passé : il est l'homme du présent, surtout du futur : « Qui se veut le maître d'Aujourd'hui doit posséder Hier, afin d'ajuster aux desseins du présent la trame du passé où ce présent s'ébaucha. » Ici, tous les mots portent : « ajuster aux desseins du présent », c'est juste le contraire de l'effort d'impartialité historique.

Cette méthode est hardie; elle invite à renverser la marche habituelle d'une enquête de ce genre, à remonter le cours du temps au lieu de le descendre. Libre à l'historien routinier, naïf, de jeter sa sonde au hasard, de ramener tout ce qu'elle harponne. Pour H. S. Chamberlain, l'héritage positif des ancêtres garde seul du prix; il commencera donc par faire inventaire, et ne consentira à fouiller dans les vieilles archives que pour mieux consolider les valeurs fructueuses de la succession.

Certes, cette méthode n'augmente point les garanties de sécurité d'un essai d'histoire générale de l'humanité; elle expose dangereusement son auteur à subir l'attrait déformant de ses propres penchants, dans l'opération du tri préalable entre le déchet et les survivances. Mais, sur le terrain plus

spécial de l'histoire des idées, son emploi ne deviendrait-il pas irréprochable, si on l'appliquait, par exemple, au livre de H. S. Chamberlain lui-même? Nous sommes en présence d'une pensée qui a profondément agi sur la génération des nouveaux dirigeants du Reich; elle alimente le puissant courant d'énergie qu'ils ont à peine eu besoin de transformer pour les commodités de l'action pratique; enfin, elle se manifeste dans un livre contenant, lui aussi, des parties mortes et des forces vives. Remontons à ce livre massif, dynamique. Attachons-nous de préférence à « ce qui a survécu » du labeur informe d'un écrivain illuminé et infatigable. Essayons d'y mettre un peu d'ordre. Nous pourrons ensuite « confronter » la mystique hitlérienne « dans son devenir et son être ». Qui sait? peut-être entreverrons-nous ainsi quelque préfiguration du futur...

ANTICIPATIONS

A vingt ans, dans sa lettre de Séville, H. S. Chamberlain semble avoir déjà pressenti sa mission très paradoxale : révéler lui-même à la nation allemande que « la Pureté (*die Reinheit*) est la plus grande force d'un peuple ». Ce mot de *pureté* peut s'entendre en plus d'un sens. Pureté raciale, religieuse, morale, nationale, ce sera tout un pour ce nouveau Luther d'une autre Réformation, accommodée aux passions du jour et au fétichisme de la science moderne.

Pourquoi la triomphante Allemagne de sa jeunesse lui paraît-elle menacée de sombrer à son tour? Parce qu'elle vit à l'état d'impureté, sous l'action toxique d'un double poison : « infusion juive » et catholicisme romain. Voilà deux « poisons » dont les effets, semble-t-il, ne risquent guère de se confondre et doivent plutôt se contrarier? Tel n'est point l'avis de H. S. Chamberlain. C'est un jeu pour lui de dénoncer leur parenté secrète, de démontrer que leur nocivité commune agit contre le Germanisme. Mais les temps sont proches où l'Allemagne, enfin libérée de cette contagion judéo-romaine, entendra la vraie parole du Christ : « Si le Christ avait prêché à des Hindous ou à des Germains, sans doute sa parole eût-elle exercé une bien autre action. » La tâche personnelle de

H. S. Chamberlain sera, en somme, de réaliser le grand rapprochement manqué par l'histoire. Le rôle historiquement refusé au Christ, c'est lui qui s'en charge : il prêche, lui, devant des Germains ou aspirants-Germains; il leur communiquera cette « compréhension réelle » des divins mystères, qui fut inaccessible aux « âmes esclaves, de mentalité juive », dont se composait le misérable petit auditoire du Christ. Jadis « un ramas d'Africains, d'Égyptiens et autres métis aidèrent à bâtir l'Église chrétienne »; ces Sémites l'ont pourrie pour vingt siècles. Il sera donné à H. S. Chamberlain de reconstruire, avec l'aide des néo-Germains, le temple de la « foi aryenne ». Alors la nation allemande, *engendrant* elle-même ses vertus raciales, y puisera avec plénitude le pouvoir de suivre sa vocation foncièrement « aryenne ». L'Allemagne sera *pure*, elle sera sauvée.

Ce raccourci sec, mais fidèle, d'une architecture flamboyante, surchargée d'arabesques folles, indique, sous une forme assurément bien trop schématique, la composition de l'élixir préparé par H. S. Chamberlain et qui envoûte maintenant les chefs de l'Allemagne. Pas un seul de ses dogmes n'est neuf, à proprement parler, si on les ramène à leur signification sommaire. Ni l'orgueil de race, ni la haine du juif, ni la révolte contre l'emprise du catholicisme romain, ne sont des nouveautés en Allemagne. Mais Bismarck échoua dans son entreprise du *Kulturkampf* contre les Jésuites et la Papauté, et, jusqu'au règne de Hitler, l'antisémitisme d'outre-Rhin n'avait obtenu que des satisfactions relativement anodines. H. S. Chamberlain conjugue les plus fortes passions allemandes, il réussit à les diluer en une *Weltanschauung* (mot presque intraduisible en français) qui ordonne à tout Allemand bien né de pratiquer à la fois sa mégalomanie germanique, son mépris du juif et sa résistance à l'Église de Rome; il s'offrira même à « aryaniser » le christianisme, à le purifier de tout relent sémitique. Ainsi le « Configurateur » remplit son programme. S'il n'est pas un penseur génial, il fait figure d'artiste connaissant son métier et peut avancer, au frontispice de son livre, que cet ouvrage, « conçu dès l'origine comme une unité organique, procède, en toutes ses parties, d'un plan qui en a déterminé l'ordonnance jusque dans le détail ».

Les arbres cachent la forêt, dit le proverbe; il serait vain de songer à suivre H. S. Chamberlain à la piste, dans le désordre des sous-bois obstrués de « détails » qui, n'en déplaise à sa présomption, compromettent à chaque pas l'harmonieuse cohérence de ses pensées. Prenons-en notre parti, il faut déblayer le terrain. Taillons donc, largement, quelques avenues, sans crainte de jamais nous perdre : elles se rejoindront toutes au carrefour de la Croix Gammée.

DE GOBINEAU A H. S. CHAMBERLAIN

H. S. Chamberlain a lu Gobineau, il l'admire. Mais rien ne l'irrite davantage que l'engouement du public allemand pour le penseur français dont on confond les tendances et les vues avec les siennes. Il écrit en 1901 : « En présence du gobinisme tapageur qui sévit depuis quelques années, j'avoue que la patience m'échappe. » Il ajoute : « Très rares sont les passages où je côtoie Gobineau, où j'effleure son univers. »

H. S. Chamberlain dit vrai : Gobineau et lui n'habitent pas les mêmes régions de l'esprit.

Gobineau ne se connaît d'affinités, dans le passé, qu'avec les élites ethniques disparues et, dans le présent, avec quelques milliers de « fils de rois » disséminés dans le monde; il maudit partout la dégradation des masses, sans excepter les masses allemandes. Ce seigneur de l'indépendance de l'âme regarde de haut les nations terrestres, au point qu'on a pu le blâmer avec raison de s'être imprudemment donné, sur le déclin de sa vie, vers 1880, au cénacle wagnérien de Bayreuth, par dédain de la France démocratique de Gambetta. Gobineau travaille, cherche, médite, désespère, se réfugie en solitaire dans le monde idéal qu'il élabore; il est l'homme de sa « pléiade ».

Pareil reproche ne saurait flétrir H. S. Chamberlain. Allemand d'adoption, celui-là se voue à la gloire et à la puissance de la patrie allemande. Son dessein est simple et il n'en fait point mystère : « Le devoir sacré du Germain est de servir le Germanisme. » Il tient « cet homme pour le plus grand, cet acte pour le plus important, qui auront favorisé avec le plus de succès l'essor de l'âme germanique ». Il s'approprie le vieux

cri du poète teuton du XIIe siècle : « *Que mal m'advienne — si jamais j'induisais mon cœur — en quelque complaisance — pour les us étrangers : — vive la manière* ALLEMANDE! » Il raille les timides rêveurs d'impartialité historique ou philosophique : « Qu'a-t-on à faire de phrases « objectives » ? Quand il y va des biens suprêmes de notre cœur, je préfère, comme les anciens Germains, marcher nu au combat avec la sorte d'esprit que Dieu m'a donnée, plutôt que revêtu de l'armure artistement forgée d'une science qui précisément ici ne prouve rien, ou drapé dans la toge d'une rhétorique vaine, qui concilie tous les contraires. »

Devant ces aveux dépouillés d'artifice, le commentateur se sent soulagé d'un puéril scrupule. Pourquoi regarder à la loupe les merveilleuses ciselures surchargeant l'armure d' « objectivité » que le Configurateur revêt, lui aussi, apparemment pour protéger la fragilité de sa pensée nue? A quoi bon prendre la peine de sonder « tous les contraires » que sa propre rhétorique ne tente même pas de « concilier » au passage, comme s'il lui suffisait d'étourdir sa proie sous les tourbillons variés de son éloquence? Cela deviendrait naïf, alors que le Configurateur nous laisse entendre lui-même que cet appareil de fausse « science » et de logomachie n'est bon, à tout prendre, qu'à amuser les badauds.

Puisqu'il lui plaît de révéler son dessein suprême d'assouvir les aspirations d'un cœur germanique, il reste seulement à scruter les ressorts qu'il manœuvre pour en stimuler les élans.

***

Au premier plan du système, l'exaltation de la vieille idée de « race », mais rénovée avec art.

Vers la fin du siècle dernier, au moment où H. S. Chamberlain produit son œuvre capitale, la notion de *race* subit en Allemagne une crise de croissance. Le public allemand s'est « emballé » sur Gobineau, sans y prendre garde, mais la critique allemande a dû torturer la doctrine et les textes de Gobineau, pour y découvrir une apologie du privilège ethnique de l'Allemand, qui ne s'y trouve point. En réalité, Gobineau a

contesté la palme d'une ascendance germanique aux « Allemands tant de fois métis » et il a écrit : « Les Allemands ne sont pas d'essence germanique[1]. » Cette discrimination sévère entre le Germain et l'Allemand n'a pas échappé à ses plus clairvoyants admirateurs d'outre-Rhin, et l'un d'eux, Fritz Friedrich, déplore qu'il ait sans doute eu raison d'éliminer l'équation *Allemand* = *Germain*. Wagner, qui a lu Gobineau, admet à sa suite que la « race aryenne » est condamnée à périr, rongée par d'affreux mélanges. Mais Wagner, avant de mourir, a rêvé d'une action purificatrice de la Religion sur la Race. Cette échappée mystique du génie de Wagner va suffire à alimenter toutes les subtiles dissertations de son gendre posthume, H. S. Chamberlain.

Sur le terrain de la haute stratégie *raciste*, le coup de maître du Configurateur est d'abandonner délibérément des positions devenues impossibles à défendre, puis de regrouper ses forces en vue d'une manœuvre tactique effarante d'audace et de simplicité. Renonçant à tirer parti de la « science des origines », qui pourrait bien dissiper à jamais la légende de l' « Aryanisme », H. S. Chamberlain préfère décider que cette science est saugrenue; il se débarrasse, en toute hâte, de la « chimère historique », plaie de notre temps, qui a obsédé Gobineau. L'Aryen pur? Le Sémite pur? Ce ne seront plus là que des fictions, des « concepts artificiels commodes », indispensables « comme ces jetons qui facilitent les calculs, mais qu'on aurait bien tort de prendre pour bon argent ». Grâce à ces jetons ensorcelés, notre beau joueur compte gagner la partie. L'enjeu, c'est la « noblesse de race ». Contrairement à la croyance commune, un peuple ne la reçoit pas, il la prend : « Une race noble ne tombe pas du ciel, mais au contraire elle *devient* noble petit à petit, tout comme les arbres fruitiers. » Même les « Aryens primitifs, *s'ils ont existé* (quel judicieux agnosticisme !), est-on bien sûr qu'ils ne soient pas d'abord *devenus*?... Celui-là qui s'est rendu compte de la manière dont se forme la noblesse de race, celui-là sait qu'elle peut à chaque instant se former : *cela dépend de nous* ». Le Configurateur de la Race abat son jeu sans vergogne : « Au demeurant,

1. Voir *le Cas Gobineau*, par Robert Dreyfus, dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1933.

s'il était prouvé qu'il n'y eut jamais de race aryenne dans le passé, *nous voulons qu'il y en ait une dans l'avenir : pour des hommes d'action, voilà le point décisif.* »

Nous sommes loin de Gobineau et de son fatalisme historique. Le prophète défaitiste de la « dégénérescence » des races gît pantelant sur la route, tandis que le Configurateur poursuit son aventure d' « homme d'action ».

***

H. S. Chamberlain, maintenant, se sent libre de veiller au salut de l'Allemagne, car il dépend de l'Allemand moderne d'obéir à ses conseils et de se métamorphoser en « Aryen », tel qu'il le conçoit. Il connaît, il énonce les lois biologiques conditionnant l'apparition d'une « race noble », qui peut surgir « à chaque instant ». Homogénéité relative, endogénie et sélection, méthodes d'élevage et de discipline, telles sont les « recettes » permettant de cuisiner, si l'on ose dire, la préparation de cette « race extraordinaire » que les Allemands auront le devoir de *devenir*. Mais l'originalité vraie du Configurateur ne réside point tant dans son appel à cette science matérialiste que d'autres exploitèrent avant lui, comme lui, sinon avec autant de succès, pour soutenir que, l'homme n'étant pas un animal d'exception dans la nature, il convient d'expérimenter sur l'être humain les procédés artificiels qui ont produit le « pur sang » anglais, le « vrai » terre-neuve, de « surabondants chrysanthèmes ». Bien plus neuves sont les vues d'inspiration wagnérienne qui le décident à recommander aux Allemands un « christianisme épuré », délivré de l'esprit de la Synagogue, ramené à la source limpide de cette « foi aryenne », jadis prêchée dans les forêts de l'Inde et seule conforme, il l'affirme, au mysticisme inné des nobles Germains :

La découverte de l'ancienne théologie hindoue de la connaissance est une des plus grande conquêtes du siècle : qui sait? peut-être son legs le plus important aux siècles à venir. A cette révélation vint s'ajouter l'étude de l'ancienne poésie et mythologie germanique. Tout ce qui affermit un individu — race ou personne — dans sa véritable originalité, lui est une ancre de salut. La brillante pléiade des germanistes, comme celle des indologues, accomplit, à demi inconsciemment, une grande œuvre au moment opportun : nous possédons maintenant,

nous aussi, nos « LIVRES SACRÉS », et ce qu'ils enseignent est plus beau et plus noble que ce que rapporte l'Ancien Testament.

... Avouons-le franchement : entre le christianisme, tel que nous l'imposa le chaos ethnique, et la foi profonde du Germain, il n'y a jamais eu d'accord véritable. Aussi Gœthe pouvait-il chanter de tout son cœur : « C'est ton titre de gloire, ô fils de l'Allemagne, — d'avoir haï le christianisme! » Et voici qu'un pasteur expérimenté vient nous affirmer ce fait (que nous soupçonnions depuis longtemps) : jamais en somme le paysan allemand n'a été converti au christianisme[1]! C'est qu'un christianisme pour nous acceptable n'existait proprement pas. Or, il est devenu possible enfin...

Et pourquoi le fils de l'Allemagne pourra-t-il mieux adhérer à ce néo-christianisme? Grâce à une *Weltanschauung* salvatrice, « embrassant tout le domaine de la Nature et de l'Esprit, *conception dont chacun s'assimilera ce qu'il peut*, et dans le cadre de laquelle les paroles du Christ deviendront accessibles au plus humble comme au plus doué »; grâce à H. S. Chamberlain « configurant » le christianisme, il s'en targue sans fausse modestie, et lui infusant une dose tonique de fierté « aryenne », afin d'en tirer une religion « acceptable » pour les âmes germaniques. A cet effet, il commencera (on va le voir) par détacher la religion chrétienne des vieilles légendes sémitiques qui ont, paraît-il, adultéré son inspiration et déshonoré son histoire.

***

Le plus étrange chapitre de son livre est consacré à la vie du Christ, et les pages où il s'offre à démontrer que le Galiléen ne fut point d'extraction juive en sont restées les plus fameuses. Cet extravagant effort démontre surtout que le Configurateur ne s'interdit pas de recourir à la « chimère historique », lorsqu'il se flatte de l'exploiter à sa manière. Comment prendre au sérieux une thèse qui invoque notamment « une anomalie dans la structure du larynx chez les Galiléens comparés aux Juifs », pour présumer en faveur des premiers « un fort appoint de sang non sémitique », puis conclure sur un ton de feinte circonspection : « Il est si probable que Jésus n'avait pas dans

1. H. S. Chamberlain invoque ici les souvenirs d'un pasteur de village, Paul Gerade, *Meine Beobachtungen und Erlebnisse als Dorfpastor* (1895).

ses veines une seule goutte de sang juif, que cette probabilité équivaut à une certitude. » Laissons ces fariboles, aussi privées de sens pour l'historien que pour le croyant. Mais il n'est pas indifférent d'apprendre que, jusqu'au redressement accompli par le Configurateur, on a « déformé l'auguste figure du Fils de l'Homme » et présenté, avec la complicité d'Églises issues du « chaos ethnique », une « fallacieuse caricature du christianisme ». Par ses hautes affinités spirituelles, le Christ de H. S. Chamberlain est empreint de noblesse « aryenne » : sa douceur est celle du « héros assuré de vaincre »; son humilité n'est point « celle de l'esclave, mais du maître qui, dans la plénitude de sa force, s'incline vers le faible ». Ce Christ nietzschéen, *héroïque* (suivant l'expression reprise à H. S. Chamberlain par un lieutenant de Hitler, M. Alfred Rosenberg), est seul digne de régner enfin sur l'univers germanique, grâce au tardif apostolat de l'auteur des *Grundlagen*.

Nous tenons les anneaux de la chaîne. L'amateur de mythes, s'il a du courage, ira boire à la source des irradiantes « intuitions » de H. S. Chamberlain; là, il apprendra à opposer le « monothéisme aryen » au « monothéisme juif »; il saura, de science sûre, que la « vie religieuse » des juifs est à celle des Aryens dans le même rapport que « les linguales hébraïques et sanscrites : soit, comme 2 est à 7 »; il comprendra que « le mythe de la Chute », inaccessible aux juifs, n'a pu s'introduire dans la Genèse que par emprunt à l'Aryanisme... Renonçons à capter tant d'effluves, de vapeurs métaphysiques, qui s'échappent, toutes fumeuses, du livre pléthorique de H. S. Chamberlain : la logique y perd ses droits, car la force de ce livre d'action est justement de se soustraire au contrôle de la logique.

DE H. S. CHAMBERLAIN A HITLER

Dans *Mein Kampf* (publié en 1926), Hitler déplore que les Chanceliers de l'ère impériale aient si mal orienté, depuis Bismarck, la politique intérieure du Reich, parce que tous négligèrent de saisir la *Weltanschauung* qui les aurait guidés sainement : « Les sphères officielles du Gouvernement furent alors tout aussi indifférentes aux conceptions d'un Houston

Stewart Chamberlain qu'il en va aujourd'hui encore. Ces gens sont trop bêtes pour penser eux-mêmes quelque chose, et trop infatués pour apprendre d'autrui le nécessaire », Hitler, plus sensé, emprunte « le nécessaire » à la *Weltanschauung* du Configurateur de la Race.

Le nécessaire seulement. Il serait absurde de nous représenter Hitler dans l'attitude agenouillée du disciple qui se ferait scrupule d'introduire la moindre hérésie dans la doctrine de son maître spirituel. A chacun son métier. H. S. Chamberlain ne demande pas l'impossible; il admet fort bien que son vaste et laborieux système dépasse l'entendement de l'Allemand moyen; il lui suffirait, comme nous l'avons vu, que chacun, « le plus humble comme le plus doué », en assimilât « tout ce qu'il peut ». Hitler, c'est le praticien chargé de forger l'instrument adapté aux résultats voulus par le philosophe pragmatiste. L'esprit du Configurateur le guide, mais lui laisse toute liberté de procéder lui-même aux retouches et perfectionnements indispensables, pour les besoins de l'action.

Il appartient donc à Hitler de reprendre la théorie de la « race aryenne » et de la rapprocher du cerveau des masses. Or, devant les masses, serait-il bien raisonnable de déployer l'oriflamme où le Configurateur inscrit son bizarre cri de ralliement : « *S'il était prouvé qu'il n'y eut jamais de race aryenne dans le passé, nous voulons qu'il y en ait une dans l'avenir !* » Cette expression de « race aryenne » est un talisman magique, dont l'essence ne doit pas être profanée; sinon, il perdrait sa vertu. A quoi bon informer ces fidèles Allemands qu'il « dépend d'eux » de *devenir* des Aryens? En renversant aussi brutalement leur croyance confuse, mais invétérée, au caractère passéiste et non point futuriste de la « race », on risquerait d'éveiller leur scepticisme, au lieu d'encourager leur foi. Il est plus simple, plus efficace, d'affirmer tranquillement à ces Allemands qu'ils *sont* dès maintenant des Aryens, sauf à confier à leurs chefs le choix et l'emploi des savantes méthodes (biologiques et religieuses) qui les métamorphoseront en « Aryens » véritables, au sens où l'entend le Configurateur : ce sera l'affaire de quelques générations.

Voilà sans doute pourquoi Hitler, dans *Mein Kampf*, s'abstient prudemment de répandre les trop subtiles théories

qu'il reproche pourtant aux frivoles gouvernants du Reich d'avoir étouffées; mais il les possède à fond et se promet d'en tirer parti à sa guise, s'il devient un jour dictateur allemand. Pour l'instant il se borne à peindre « l'Aryen » comme un personnage semi-historique, semi-mythologique : « le Prométhée de l'humanité ». Comparaison très parlante, si elle signifie que le feu du Prométhée aryen rallumera symboliquement le bûcher du juif. Pour l'instant, il suffit à l'auteur de *Mein Kampf* de « démarquer » abondamment, pour sa propagande d'agitateur, le réquisitoire de H. S. Chamberlain contre la maudite « race » étrangère. Plus tard, lorsqu'il sera le maître du Reich, il conformera ses méthodes directes d'action aryaniste et antijuive à la *Weltanschauung* du penseur qui a su consoler la critique allemande du prophétisme désenchanteur de Gobineau.

***

La doctrine des *Grundlagen* ouvre au Führer d'intéressantes perspectives sur la possibilité de faire coup double : 1° contre les juifs; 2° contre cette foi chrétienne dont les préceptes humains, « trop humains », conservent seuls encore assez de force et de dignité en Allemagne pour résister au dur « mythe du sang » qui, d'après les chefs de ce pays, doit faire la grandeur de l'État germanique.

L'opération antijuive était de beaucoup la plus aisée; il n'est point surprenant qu'elle soit venue la première. Au printemps de 1933, Hitler et ses aides n'eurent qu'à s'inspirer des directives biologiques de H. S. Chamberlain, pour entreprendre d'isoler le sang « aryen » à l'avenir et traiter sévèrement les cas, très fréquents en Allemagne, où ce sang si pur s'est mêlé, dans le passé, au sang des juifs. H. S. Chamberlain ne s'était pas ouvertement prononcé sur le choix des mesures opportunes, n'ayant point, dit-il, à « suggérer les applications » de ses principes. Mais, pour indiquer la bonne voie, il avait pris soin de montrer la mauvaise. Rappelant « avec quelle ardeur Napoléon désirait la fusion des éléments juifs et non-juifs », au point d'avoir d'abord songé à exiger du Grand Sanhédrin de 1807 que, « sur trois mariages contractés par des juifs,

il y en eût désormais obligatoirement un avec un conjoint chrétien », H. S. Chamberlain lance ensuite l'anathème contre Napoléon « émissaire du chaos », coupable d'avoir « définitivement intronisé les juifs » en France, successeur d'Ignace de Loyola dans la « personnification de l'antigermanisme ». Hitler, pour agir en Germain authentique, n'aura donc plus qu'à renverser la politique de Napoléon et à reprendre la tradition de Gœthe, qui frémit d'une « colère passionnée », lorsqu'une loi de 1823 autorisa « le mariage entre Juifs et Allemands ». De même, sur le terrain de l'activité sociale, le Configurateur ne va point jusqu'à demander que les juifs, « qui sont si remarquables et dignes d'éloge à tant de points de vue », soient chassés des professions libérales, et même il écrit avec mansuétude : « Libre aux juifs de rivaliser avec nous dans tous les domaines : qui voudrait, qui pourrait les en empêcher? » Mais Hitler s'en jugera capable, et H. S. Chamberlain lui soumet d'avance « une question difficile, celle de savoir jusqu'à quel point il convient, en pays germanique, de nommer juges des hommes de race juive », qui peuvent bien être les plus honnêtes gens du monde, mais ne sauraient s'élever, en raison de leurs atavismes, à la notion « aryenne » du droit. Cela ne s'appelle-t-il point « suggérer des applications » ?

L'opération antichrétienne est plus délicate, elle comportera plus de méditation prudente et de flottements obscurs. Le Configurateur, à la recherche d'une religion mieux ajustée que le christianisme historique au tempérament des Germains, n'ignore point qu'en Allemagne, de son temps déjà (son livre date de 1899), « on pouvait observer d'étranges retours à des cultes abolis, comme la tentative de ces « adorateurs de Wotan » nouveau style, qui s'assemblaient à l'époque du solstice, sur le sommet de montagnes consacrées, pour y célébrer des rites mystérieux »; il pourrait se sentir tenté d'adhérer à ce néo-paganisme qui séduit aujourd'hui, dit-on, les jeunesses hitlériennes et répond à sa propre prédilection personnelle pour les « Livres Sacrés » de la mythologie germanique; mais il s'en garde bien, prédisant l'insuccès : « Aux mouvements de ce genre a manqué la force, toute espèce de force capable d'agir sur le monde. » C'est par une manœuvre

d'enveloppement, plus raffinée et plus neuve, que le Configurateur décide de capturer l'ancien christianisme et de le rajeunir, en le réchauffant aux rayons de la « métaphysique aryenne » et du sang germanique. Il évoque le « héros » Luther s'écriant : « C'est pour mes Allemands que je suis né, c'est eux que je veux servir! »; l'incomparable Emmanuel Kant, « sommité de la pensée germanique », reprochant « aux Églises chrétiennes de transformer dès l'abord tous les hommes en Juifs, en faisant consister la signification de Jésus-Christ dans la qualité de messie historique attendu par ce peuple »; il ajoute : « Si le judaïsme ne nous était pas inoculé de cette façon, les juifs en chair et en os constitueraient un danger bien moindre pour notre culture. »

Disciple fantaisiste de Luther et de Kant, le Configurateur s'adresse aux Germains, ses frères, les adjurant de débarrasser, leur dit-il, « notre christianisme » de ses « oripeaux étrangers », afin de créer « une religion intégrale exactement adaptée à l'essence particulière de notre type germanique ». Manqueraient-ils de « la force créatrice suffisante »? En ce cas, il les menace d'un « second Innocent III, avec un nouveau Concile de Latran », et de voir « se rallumer les bûchers de l'Inquisition; car le monde — y compris le Germain — préférera encore livrer son âme aux frénésies des mystères syro-égyptiens que de s'édifier aux fades rabâchages des Sociétés éthiques et de leurs pareilles. Et le monde aura raison ». *Los von Rom!* Le vieux cri de l'Allemagne luthérienne reste encore son signal d'alarme : « Rome possède des alliés naturels en tous les ennemis du Germanisme. » Dans le catholicisme allemand, il lui faut un schisme, un catholicisme libéré de Rome : « Il y a lieu de distinguer nettement entre « catholique » et « romain », et même cette distinction s'impose aujourd'hui plus que jamais. » Mais il refuse aussi sa confiance à la postérité de Luther : le catholicisme offre du moins l'avantage d'être « beaucoup moins judaïsé que le protestantisme », et « un protestantisme abstrait, casuistiquement dogmatique, infecté de superstitions romaines, comme celui dont la Réforme nous a transmis les différentes variétés, ne constitue pas une force vive ». Conclusion : H. S. Chamberlain entend doter ses frères du « christianisme épuré auquel tendaient, vers la

fin du XVIIIe siècle, tous les plus grands esprits imbus de la nouvelle conception germanique du monde ». Et non pas seulement Gœthe et Schiller, mais Diderot, Jean-Jacques, Voltaire lui-même... Cette idéologie confuse semble indiquer pourtant qu'ennoblis par la grâce d'une « mystique aryenne », paganisme et déisme amalgamés représenteraient enfin, pour la nation allemande, un christianisme « acceptable ».

L'État pourra s'en emparer, ou sera contraint d'y adhérer :

L'État possède les moyens nécessaires (et presque illimités jusqu'à ces derniers temps) pour contrecarrer une tendance morale et intellectuelle que marquait un peuple dans son essor religieux et pour le transformer en un autre peuple; ou, au contraire, *une intuition religieuse, triomphant finalement de toutes ses rivales, prescrit à l'État lui-même des voies entièrement nouvelles... La religion ne* RÉVÈLE pas seulement le caractère, elle l'ENGENDRE.

Le Configurateur peut compter sur l'État raciste pour propager ses « intuitions ».

Oui, mais au jour plus ou moins proche où la « puissance transformatrice » de ses rêveries « s'exercera, en toute son ampleur, sur l'humanité civilisée » (on entend bien que, pour H. S. Chamberlain, il n'est de *civilisation* que germanique), les Églises établies, en Allemagne, n'iront-elles pas à l'agonie? Tant mieux!... C'est bien le vœu du Configurateur : « Dussent nos Églises, sous leur forme actuelle, déchoir et périr, l'idée chrétienne n'en attesterait que mieux sa force. » Toutefois, l'auteur des *Grundlagen* est bon prince : il fait grâce au catholicisme, pourvu qu'il cesse d'être romain, et, lui assignant une nature « féminine », il le juge même mieux doué que le « viril » protestantisme pour « enfanter les éléments d'une rénovation religieuse » : « Enfanter est le propre du féminin; et, féminin, qui nierait que le catholicisme le soit ? » Protestants et catholiques sont ainsi conviés à se rejoindre, loin de « l'esprit sémitique » et de Rome, pour enfanter la religion nouvelle, adaptée aux ordres du Germanisme.

Dès hier, au soir du plébiscite de la Sarre, sur le Kœnigsplatz de Berlin, M. Robert d'Harcourt témoigne que les Jeunesses hitlériennes entonnèrent leur refrain antijuif et anticlérical : *Haengt den Juden, stellt den Schwarzen an die Wand!* (« Pendez le Juif, collez l'Homme Noir au mur! »). Et un prélat catho-

lique, le curé de Rostock, vient d'être condamné à dix-huit mois de prison, par un haut tribunal d'État, pour s'être permis de critiquer le néo-paganisme du général Ludendorff et de M. Rosenberg devant trois jeunes « adorateurs de Wotan ».

L'Hitlérisme a simplifié le « christianisme épuré » de H. S. Chamberlain.

***

Le 19 juin 1215, le haut clergé et les barons anglais, conduits par un chef militaire élu sous le titre de « Maréchal de l'Armée de Dieu et de la Sainte-Église », arrachèrent au roi Jean la Grande Charte, et le pape Innocent III, volant au secours du roi Jean, les excommunia. H. S. Chamberlain commémore cette date illustre où l'Europe reçut « sa *direction* » de la Grande Charte d'Angleterre, « rédigée, discutée, négociée et signée dans l'espace de ce seul jour, grâce au vouloir fougueux de quelques Germains » : « Ce fut l'Empire romain qui sombra, tandis que les libres Germains s'apprêtaient pour la domination du monde. »

Le dessein du Configurateur confère à ce précédent historique la valeur d'un apologue et d'une anticipation. Qui sait? le triomphe du Germanisme « aryen » ne s'obtiendra peut-être pas sans le secours des armes. Mais H. S. Chamberlain raille les rêveurs de « paix paradisiaque ». Sa lettre de Séville célébrait déjà, dans l'Allemand, « l'homme de la paix par excellence, et le meilleur soldat ». A son avis, la cessation de la lutte « ne sera jamais un progrès ». Pourquoi la lutte cesserait-elle? « Serait-ce parce qu'elle offusque une sentimentalité qui pâlit à l'idée du sang versé? »

De toute son âme, H. S. Chamberlain est anxieux de voir se lever le jour où de nouveaux chevaliers combattront « les puissances du Chaos ». Alors le Führer et ses compagnons imposeront au monde la Grande Charte du Germanisme :

Ayant discerné notre but, nous y marcherons en nous défendant pas à pas contre les puissances de l'Antigermanisme, et nous ne chercherons pas seulement à étendre notre empire sur la surface de la terre et sur les forces de la nature, mais nous viserons à nous soumettre sans

réserve le monde intérieur en jetant bas et en excluant impitoyablement ceux qui, n'appartenant pas au même idéal, prétendraient s'instituer en maîtres de notre pensée.

... Que la prédominance du Germanisme soit un bonheur pour tous les habitants de la terre, nul ne réussirait à le démontrer; depuis leur avènement jusqu'à l'heure actuelle, nous voyons les Germains massacrer des races et des peuples entiers *ou les décimer lentement, par une démoralisation croissante,* afin de se faire de la place à eux-mêmes. Qui aurait le front d'affirmer qu'ils vainquirent par leurs seules vertus, alors qu'ils trouvent dans leurs vices un concours si terriblement efficace : avidité, cruauté, perfidie, mépris de tous les droits hormis ceux qu'ils s'arrogent?... Mais comment nier, d'autre part, que là précisément où ils se montrèrent le plus implacables, ils posèrent ainsi la base la plus solide de leur activité la plus haute et la plus morale?

H. S. Chamberlain mourut en 1927, avant que son disciple Hitler n'eût réussi à « configurer » l'Allemagne au gré de sa *Weltanschauung*; il avait tout juste pu lire *Mein Kampf*. On serait tenté de dire qu'il n'est pas entré de son vivant dans la Terre Promise, s'il était permis d'ensevelir le prophète de l'Aryanisme sous une réminiscence de l'Ancien Testament.

ROBERT DREYFUS

LE LAMA AU CINQ SAGESSES[1]

L'aube vint, elle insinua sa clarté pâle par tous les interstices des boiseries mal jointes; les élèves de Chésrab s'éveillèrent. Deux d'entre eux sortirent pour chercher de l'eau au ruisseau et par la porte laissée ouverte, derrière eux, la clarté du jour et l'air frais et humide des bois pénétrèrent ensemble dans la maison.

Mipam, l'air absorbé, avait replié ses couvertures et accompli quelques besognes avec ses condisciples; il ne rêvait plus. La nuit lui avait suffi pour prendre une résolution et quand Mipam avait décidé quelque chose, il allait droit à son but.

Les écoliers venaient de partir pour couper du bois sur la montagne, Mipam demeurait seul avec Dolma dans la cuisine.

— Dolma, — commença-t-il d'un ton assuré, — je veux te parler.

— Dis, — répondit la fillette.

Mipam jeta un regard autour de lui. Il ne se sentait pas tranquille dans cette pièce où la maîtresse de la maison pouvait rentrer d'un moment à l'autre. Inconsciemment, le cadre vulgaire de cette cuisine lui répugnait; ce qu'il avait à dire ne pouvait pas être dit là.

— Viens! — commanda-t-il impérieusement en saisissant fortement la main de Dolma.

— Où? — demanda celle-ci.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

— Viens! — répéta le garçon nerveux et autoritaire, en l'entraînant vers la porte.

Curieuse d'apprendre ce dont il s'agissait, subjuguée aussi par la volonté de son ami, Dolma se laissa conduire à quelque distance de la maison sous le couvert des grands arbres.

Là, Mipam, lui quittant la main, la regarda dans les yeux et prononça :

— Dolma, j'ai pensé à toi toute la nuit. Tu seras ma femme; moi je suis savant, je vais devenir un homme riche et important. Bien plus riche et plus important que le *tsipa* Chésrab, que ton père ou que Puntsog; nous habiterons une très belle maison que je ferai construire pour toi. Dis oui!

La fillette était un peu étonnée, pas trop pourtant; elle n'avait certes pas imaginé que Mipam la demanderait, ce matin-là, en mariage, mais elle s'attendait toujours à ce que, par la faveur de Dolma, sa puissante patronne, elle fût l'héroïne d'événements singuliers qui distingueraient sa vie de celle des autres jeunes filles.

— Dis oui! — répéta Mipam d'un ton de commandement.

— Mon père ne me permettrait pas de me marier, — répondit-elle enfin. — Je n'ai que dix ans.

— Assurément, — répliqua le garçon. — Moi aussi je suis trop jeune pour t'épouser. Mais dans cinq ans j'aurai presque vingt ans et, toi, tu seras tout à fait une grande personne.

— C'est vrai, — répondit sérieusement Dolma.

— Eh bien! tu as compris, — continua Mipam, — je serai, alors, beaucoup plus savant que Chésrab et, déjà, peut-être aussi riche que ton père...

— Et puis, tu est le fils de Tchénrézigs, — dit pensivement la petite fille.

Mipam ne s'attendait pas à s'entendre rappeler, en ce moment, sa parenté avec le divin Seigneur de la Pitié infinie. Son cœur se serra soudainement. Cette mystérieuse parenté le rapprochait-elle de Dolma, ou l'en éloignait-elle? Il ne savait pas, mais un doute angoissant s'était levé en lui et l'image de la belle maison où il devait vivre avec son aimée, lui paraissait avoir reculé, s'être effacée presque hors de vue.

— Oui, je suis le fils de Tchénrézigs, — affirma-t-il lentement à voix basse. — Dis oui.

Il n'ordonnait plus, maintenant; sa voix s'était faite presque suppliante, une crainte irraisonnée l'étreignait.

— Oui, — dit Dolma. Mais elle prononça le mot sans cet accent d'énergique volonté, de détermination inébranlable que Mipam eût voulu entendre.

D'un geste brusque il prit la fillette dans ses bras et la serra fortement contre lui; elle se mit à rire.

— Il faut rentrer, — dit-elle, — mon père doit partir tout de suite après le déjeuner, il va me chercher.

— Et toi, tu as vu la viande bouillie qu'*ané* a retirée de la marmite et tu en veux ta part avant de t'en aller, — répliqua Mipam pour la taquiner.

— Assurément, j'en veux manger, — dit sérieusement la petite. — Viens!

Cette fois, c'était elle qui ouvrait la marche, Mipam la suivait, une sourde inquiétude teintant de mélancolie la joie qu'il s'était promise.

Ténzing prenait congé du *tsipa* et, voyant le fils de Puntsog près de Dolma, qui était déjà en selle, il lui mit la main sur l'épaule.

— Ton père a raison d'être fier de toi, Mipam, — lui dit-il affectueusement. — Ton maître m'a raconté combien tu es studieux. Continue à apprendre; tu es déjà savant pour ton âge, tu deviendras un grand *tsipa*, un *géchés*[1] que tout le monde louera et respectera. Si tu veux, un jour, aller étudier à Lhassa, ma maison t'est ouverte. Sans nul doute, tu feras honneur à ta famille et à tes amis, continue à bien travailler.

Mipam exultait. Personne n'avait jamais aussi éloquemment reconnu ses mérites, et en aucun autre moment des éloges ne lui eussent été aussi précieux. A la dérobée, il regardait Dolma, qui, les yeux brillants de plaisir, écoutait avidement son père.

— Vous êtes très bon; *tsongpa lags*, — répondit-il. — Je ferai comme vous le dites.

Le marchand enfourcha son cheval dont son hôtesse tenait

1. Un grade universitaire tibétain équivalent au doctorat.

la bride pour le guider pendant un bout de chemin[1], et s'éloigna.

— *Kalé jou den jag*[2], — cria Dolma à l'astrologue au moment où sa monture allait se mettre en marche, et se penchant vers Mipam demeuré près d'elle :

— Oui, je dis oui, — murmura-t-elle avec une ferveur enthousiaste. — Tu seras un grand homme!

III

Le *gyalpo* dont Chésrab et Puntsog étaient les sujets, décida qu'une lecture de tout le Kandjour[3] aurait lieu, chez lui, pour attirer la prospérité sur sa famille et sur ses biens et le garantir contre la malignité des démons qui causent les maladies.

Mipam dut à sa qualité de « lettré » d'être inclus dans le nombre des *trapas* admis à réciter les Saintes Écritures chez leur prince.

Il était au palais depuis plus de quinze jours lorsque, flânant dans les jardins pendant le repos du milieu du jour, il aperçut Dolma jouant, avec les cinq enfants du *gyalpo*. Que faisait-elle chez le prince? — Était-ce bien elle? — Mais la fillette l'avait aperçu et, poussant une exclamation joyeuse, accourait vers lui.

— Oh! Mipam, tu es venu avec ton maître pour lire le Khandjour, — dit-elle.

— Oui, — répondit Mipam, conscient de son importance.

Les autres enfants s'étaient approchés.

— Qui est-il? — demanda l'un d'eux en s'adressant à Dolma.

Celle-ci se recueillit pendant une seconde, sa gentille figure prit une expression ultra-sérieuse, puis elle déclara avec solennité :

— C'est le fils de Tchénrézigs.

1. Une marque usuelle de déférence.

2. Salutation polie en quittant un hôte. Littéralement elle signifie : « Asseyez-vous doucement ».

3. En orthographe tibétaine *bkah hgyur* = « paroles traduites ». Collection des Saintes Écritures bouddhiques traduites du sanscrit. La collection comprend 108 volumes.

— Quoi? — demanda l'aîné des princes, très surpris. — Y a-t-il donc des gens qui s'appellent Tchénrézigs? Je ne l'ai jamais entendu. — Et étant déjà un grand garçon plus âgé que Mipam, il ajouta moqueusement. — Est-il le fils de Tchénrézigs dont la statue est dans notre temple.

— Précisément, il l'est, — répondit Dolma toujours grave.

Mipam se sentait embarrassé. En grandissant il avait compris que Puntsog, le chef du village, était véritablement son père. Pourtant, en sens contraire, sa foi dans la déclaration du *naldjorpa* rencontré dans la forêt, s'était fortifiée. Il avait appris que certains de ces ascètes possèdent une clairvoyance qui leur permet de discerner des faits cachés au vulgaire. Donc, lui, Mipam, devait être, véritablement, le fils de Tchénrézigs, mais il l'était d'une manière particulière, mystérieuse, et il ne convenait pas qu'il se targuât de cette extraordinaire parenté devant les laïques ou le commun des moines qui n'y comprendraient rien. Toutefois, dans les circonstances présentes, il ne pouvait esquiver une déclaration confirmant celle de Dolma. Le fils aîné du *gyalpo*, déjà autoritaire, le questionnait :

— Est-ce vrai? Es-tu le fils de Tchénrézigs qui est dans le temple?

Dolma le regardait, attendant la confirmation de ses paroles. Il ne pouvait la démentir.

— Je le suis, — dit-il.

— Merveille! — exclama le plus jeune des princes, un bambin de neuf ans, et il se sauva à toutes jambes, rentrant dans le palais pour rapporter à sa mère la nouvelle étonnante que le fils d'un dieu se trouvait dans son jardin.

La *gyalmo*[1] se mit à rire en entendant l'étrange communication que lui faisait son fils, mais celui-ci, très excité et tenant à prouver ce qu'il annonçait, saisit sa mère par la main et l'entraîna à la fenêtre.

Malheureusement pour lui, quand elle y arriva, les enfants avaient passé de l'autre côté de la maison.

— Le fils de Tchénrézigs est retourné à Noub Dewatchen[2], — dit-elle.

1. Reine; ce titre est très libéralement attribué aux femmes de tous les chefs qui s'intitulent *gyalpo*.

2. Le Paradis « occidental de la Grande Béatitude » séjour de Tchénrézigs.

Le petit prince n'aimait pas qu'on se moquât de lui.

— Vous demanderez à Dolma, — répliqua-t-il, — elle le connaît.

Ténzing était le chef marchand attitré du *gyalpo* qui, comme la plupart des riches Tibétains, faisait fructifier ses capitaux en les plaçant dans le commerce. Habile en affaires, il jouissait de la confiance de son noble commanditaire et entretenait avec lui des relations amicales. De son côté, la *gyalmo* portait de l'affection à Dolma et la faisait souvent venir chez elle pour passer quelque temps avec ses filles.

L'impérieux petit prince ne manqua point d'amener Dolma devant sa mère pour témoigner de la véracité de son rapport et celle-ci étant interrogée dut renseigner la *gyalmo* au sujet de Mipam. Il était, disait-elle, élève du *tsipa* Chésrab et très savant, elle l'avait plusieurs fois entendu se déclarer fils de Tchénrézigs et certainement il devait l'être, elle n'en doutait nullement.

La curiosité s'éveilla chez la *gyalmo*, elle fit mander le *tsipa* et apprit de lui que son élève était le fils de son cousin, un chef de village nommé Puntsog qui le lui avait confié pour l'instruire. Elle se fit ensuite amener Mipam et celui-ci, bien qu'ennuyé par la question, ne put s'abstenir d'affirmer, de nouveau, qu'il était le fils de Tchénrézigs.

— Comment le sais-tu? — s'informa la châtelaine moqueuse.

Mipam perçut de la raillerie dans la voix de la dame et dans son demi-sourire, sa fierté en fut piquée. Puisqu'on l'y forçait, il saurait se faire prendre au sérieux.

Alors, gravement, il raconta sa rencontre avec le *naldjorpa*, embellissant les faits de détails fantastiques de son invention. Ainsi, il avait vu que les pieds du pèlerin ne touchaient pas la terre, de la lumière émanait de ses yeux et, tandis qu'il parlait, sa taille, pendant un moment, était devenue gigantesque... Ah! elle commençait à devenir attentive, la belle *gyalmo*, elle ne songeait plus à railler. Mipam triomphait intérieurement. Sans le savoir il avait frappé juste, la dame était superstitieuse et se trouvait disposée, maintenant, sinon à croire tout à fait à la paternité de Tchénrézigs, du moins à penser que Mipam n'était pas un garçon ordinaire. Elle le régala de thé beurré et de riz pilé et desséché, puis le

renvoya, mais elle continua à penser à lui. Le garçon s'était montré poli et intelligent; son sérieux, l'air important qu'il se donnait, amusaient la dame et, en même temps, sans qu'elle en fût consciente, lui en imposaient un peu. Elle désirait se l'attacher, il ferait un agréable page à son service personnel et tiendrait compagnie à ses enfants.

La *gyalmo* n'avait pas l'habitude d'envisager longtemps ses projets avant de les mettre à exécution. Quelques jours après sa conversation avec Mipam, elle faisait de nouveau appeler le *tsipa*.

— Mipam ne retournera pas chez vous, — lui annonça-t-elle. — J'ai envoyé un message à son père pour l'informer que je le gardais à mon service.

Le luxe du palais stupéfia Mipam. Petit garçon, il n'avait jamais vu nulle part autant de tapis, de soieries brodées, de meubles laqués et d'objets en argent et en or. Son ravissement dura longtemps et rien ne l'en distrayait, car la besogne qui lui était assignée était à peu près nulle. Il mangeait copieusement, flânait, continuait à amasser un pécule en récoltant les menues sommes qui lui offraient les femmes désireuses d'être admises devant la princesse. Mais il n'étudiait plus, oubliait les récitations qui avaient établi sa notoriété dans les villages et celle-ci finit par lui manquer. Mipam se réveillait peu à peu. Le souvenir de Dolma qui s'était presque effacé en lui se ranimait et recommençait à s'imposer à son esprit. Il y avait plus de deux ans qu'il n'avait vu son amie. La monotonie des jours toujours pareils commençait aussi à peser à Mipam et quand le soir venait, il se sentait las sans avoir travaillé.

Le *gyalpo*, toute sa famille et Mipam avec eux, dormaient dans la grande salle qui constituait l'appartement privé du prince. A la nuit, les domestiques y apportaient quantité de coussins et de couvertures et construisaient, avec ceux-ci, des couches d'inégale hauteur, selon les règles de l'étiquette. Les jeunes princes se laissaient souvent tomber sur les leurs sans quitter leurs beaux vêtements de soie.

La *gyalmo*, aidée par ses servantes, enlevait, dans sa chambre, ses bijoux, sa robe de dessus et la partie supérieure de sa haute coiffure à la mode de Tsang, mais les deux baguettes de

bois qui supportaient celle-ci étant fortement fixées par des tresses de sa chevelure, ne pouvaient être détachées qu'une fois par mois, lorsque la princesse se faisait recoiffer. Ces deux baguettes pointant en l'air avec un léger écartement de chaque côté, obligeaient la dame à toujours dormir immobile, étendue sur le dos. Elle ne paraissait en ressentir aucune gêne et son mari acceptait avec confiance le voisinage de cette compagne encornée dont un mouvement brusque eût pu l'éborgner.

Dans le dortoir princier, une lampe brûlait perpétuellement sur l'autel où siégeait le rouge Amithâbha-Amitayur, déité mystique de la lumière et de la vie infinies. A la lueur de cette lampe ou, certaines nuits, à la clarté plus puissante de la lune argentant le papier de la fenêtre, Mipam, durant ses heures d'insommie, contemplait ses maîtres endormis. Un dégoût subit lui venait, alors, de ces gens étendus inconscients sur leurs couches, respirant ou ronflant avec bruit et un pareil dégoût de lui-même l'envahissait péniblement. Que faisait-il chez eux, couché à leurs pieds? — Était-ce là sa vie?... N'avait-il pas rêvé de s'enfuir vers un « ailleurs » différent de tout ce qui l'entourait maintenant? De vagues réminiscences de l'agonie merveilleuse qu'il avait vécue, tout enfant, dans la hutte de l'ermite, au cœur de la forêt, surgissaient alors dans son esprit et tandis que les heures passaient, Mipam, détournant la tête du spectacle qui l'écœurait, demeurait immobile, regardant fixement devant lui.

— Mipam! Apporte-moi de l'eau-de-vie!

La voix du chef à moitié endormi faisait sursauter le garçon; il lui fallait se lever rapidement, aller prendre le pot toujours prêt sur une table avec le bol de jade du *gyalpo* et lui servir à boire...

La princesse était dévote d'une manière particulière. Les pratiques ordinaires de la piété lamaïque à l'usage des laïques ne satisfaisaient pas ses visées ambitieuses. Elle aspirait à être initiée aux exercices singuliers auxquels se livrent certains *naldjorpas*[1]. Ayant entendu dire qu'un maître *naldjorpa* en

1. *Naldjorpa :* littéralement « celui qui a atteint la paix », mais dans son sens courant, la signification de ce terme est à peu près semblable à celle donnée dans l'Inde au terme *yoguin*.

renom, venant du pays de Kham et se rendant au Kang Tisé[1] s'était arrêté et séjournait à Nyéthang, elle lui envoya un messager portant des présents et une lettre le priant de se détourner de sa route pour lui faire l'honneur d'une visite prolongée.

Kouchog Yéchés Kunzang, le maître *naldjorpa*, accepta l'invitation sous réserve qu'il ne logerait pas au palais, mais aurait une demeure isolée dans laquelle il pourrait être tout à fait chez lui et entouré des gens de sa suite. Cette suite était nombreuse. Un « yoguin », au Tibet, n'est pas nécessairement un ascète. Kouchog Yéchés Kunzang était riche et se targuait d'avoir atteint un degré de détachement du haut duquel il pouvait se regarder vivre dans l'opulence ou dans la misère avec une égale et complète indifférence.

Aucune des habitations existant ne paraissant répondre aux desiderata du lama, le *gyalpo* fit construire trois chalets et des écuries sur un éperon de montagne suffisamment éloigné du palais et du village pour que le *naldjorpa* puisse y jouir du calme qu'il paraissait souhaiter. Les travaux durèrent un mois. Quand ils furent terminés, le *gyalpo* envoya son secrétaire à Nyéthang pour en informer Yéchés Kunzang et lui dire qu'il l'attendait.

Quelques jours plus tard, le lama se mit en route. Généralement, une monture de rechange est envoyée aux visiteurs de marque à une certaine distance de la maison où ils sont attendus; le *gyalpo* fit donc conduire au-devant du lama un superbe cheval isabelle. Kouchog Yéchés Kunzang daigna se déclarer satisfait du logement préparé pour lui et s'y installa pour un long séjour.

L'usage est que le cheval prêté par courtoisie soit ramené à son propriétaire dès l'arrivée de l'hôte qui l'a monté, mais en descendant de selle, le lama avait si impérativement commandé à ses domestiques de l'attacher auprès de ses propres chevaux, que les hommes du *gyalpo* n'avaient point osé l'emmener.

— Kouchog Kunzang désire sans doute faire quelques promenades sur cette bête, — dit simplement la princesse

1. Une haute montagne située à l'ouest du Tibet, qui est un lieu de pèlerinage pour les Tibétains et pour les Hindous, ces derniers la dénomment Kailasa et y placent la demeure de Çiva.

quand le fait lui fut rapporté; — qu'on la laisse à sa disposition pendant tout le temps qu'il demeurera ici.

Un mois s'écoula; le lama avait rendu quelques visites à la *gyalmo*, le chapelain du palais était souvent allé causer avec lui, mais Yéchés Kunzang ne s'était pas départi de sa réserve quant au sujet que la princesse avait à cœur : les pratiques mystiques secrètes des *naldjorpas*. Bien que plus mou qu'elle dans cette poursuite, le chapelain considérait pourtant qu'il pourrait lui être avantageux d'ajouter, à son érudition, des connaissances pratiques qui le rendraient peut-être capable d'accomplir des prodiges.

Dix ans plus tôt, un lama aux allures singulières s'était arrêté chez le *gyalpo*; il avait fait croître un champignon sur un des piliers du temple et, devant témoins, avait noué comme il eût fait d'une écharpe, la dure et large lame d'un sabre tibétain. A cette époque le chapelain étudiait au monastère de Sakya, le *gyalpo* chassait et sa femme prenait des bains à des sources thermales. Pour ne pas les avoir contemplés de leurs yeux, leur foi en ces miracles n'en était que plus ferme. Et voici que, tandis que la princesse ne souhaitait, au fond, qu'à se distinguer en se livrant à des pratiques religieuses peu communes, le chapelain se rappelait les prouesses du magicien et rêvait de l'égaler.

Il fallait cesser de tergiverser. Après avoir discuté la question avec la *gyalmo*, le chapelain se rendit auprès du *naldjorpa*, lui offrit un cadeau substantiel et lui présenta leur double requête : tous deux désiraient être instruits par lui et guidés dans la pratique des méthodes secrètes.

L'entretien fut très long. Le lama ayant finalement consenti à ce qui lui était demandé formula ses ordres.

Ses deux nouveaux disciples feraient une retraite de trois mois dans une obscurité complète. A cet effet, deux cellules seraient construites à peu de distance de son propre chalet. Avant de les y enfermer, il enseignerait aux deux reclus les exercices auxquels ils devraient se livrer.

La *gyalmo* se montra enchantée de cette réponse et les travaux de construction furent menés rapidement. L'entrée de la princesse et de son chapelain dans leurs cellules se fit selon les rites prescrits. Tout en récitant des formules mys-

tiques, le maître *naldjorpa* fit gravir à la princesse les marches conduisant à un balcon couvert sur lequel s'ouvrait la chambre qu'elle allait occuper. C'était une petite pièce oblongue, sommairement meublée de coussins formant une couche. Les murs étaient entièrement tendus de drap de couleur sombre. Un guichet à double porte permettrait à Mipam, chargé de ce soin, de faire tenir ses repas à la recluse, sans la voir ni être vu par elle. Dans un angle de la pièce, un trou pratiqué dans le plancher et fermé par un couvercle servirait aux nécessités naturelles.

Lorsque la *gyalmo* fut entrée dans sa chambre, son *gourou* (directeur spirituel) en ferma la porte et la scella avec son sceau.

Le chapelain fut enfermé chez lui de la même manière.

Passer cinq fois par jour des repas ou des rafraîchissements à sa maîtresse, à travers le guichet de sa cellule ténébreuse, constituait toute la besogne de Mipam. Elle lui laissait d'amples loisirs. Il avait fait la connaissance de deux jeunes *trapas* disciples du *naldjorpa* et ceux-ci lui décrivaient les divers pays ou ils avaient accompagné leur maître. En les écoutant, des désirs de vagabondage renaissaient en lui et en voyant les jeunes gens lire pendant une partie de la journée, le désir de s'instruire lui revenait aussi. Un jour, rentrant chez ses amis, il les trouva en grande discussion touchant un passage d'un livre qu'ils relisaient tour à tour, chacun y découvrant un sens différent.

Mipam se souciait peu du sujet de leur discussion, un seul fait retenait son attention. A ces deux *trapas*, le livre disait quelque chose d'intelligible sur lequel on pouvait raisonner, discuter, comme lorsque quelqu'un nous parle. Chez le *tsipa* les livres ne contenaient que des sons, que l'on récitait par cœur dans l'ordre où ils se succédaient. En cela avait consisté toute la science dont il était fier et, si son ancien maître en savait davantage, il ne le lui avait pas enseigné.

Ayant beaucoup réfléchi, il prit à part, le lendemain, l'un des jeunes *trapas*, lui raconta la manière dont son éducation s'était poursuivie chez son oncle le *tsipa* et, finalement, lui exprima le grand désir qu'il éprouvait de comprendre, comme lui, « ce que disent les livres ».

— Ton cas n'est pas rare, mon ami, — lui répondit gentiment le *trapa*, — beaucoup de moines ne comprennent pas ce qu'ils lisent. Il faut que tu apprennes la grammaire si tu veux devenir lettré, je commencerai volontiers à t'en enseigner les éléments pendant le temps que mon maître demeurera ici, mais je dois lui en demander la permission.

Ayant sollicité cette permission, le *trapa* l'obtint facilement et le lendemain, Mipam, débordant d'enthousiasme, prit avec une impétueuse ardeur sa première leçon de grammaire.

IV

La réclusion de la *gyalmo* et de son chapelain devait durer trois mois. Autour d'eux, la vie des habitants du hameau improvisé s'écoulait très calme, aucun incident particulier ne distinguant les jours les uns des autres. Kouchog Yéchés Kunzang se promenait sur le beau cheval isabelle, son secrétaire l'accompagnait. L'intendant s'entretenait d'affaires commerciales avec ses confrères intendants au service du *gyalpo*. Les domestiques mangeaient et buvaient pendant une grande partie de la journée et digéraient ensuite en dormant. Mipam apprenait la grammaire.

Pourtant, une nuit, « quelque chose arriva ». Mipam dormait à sa place habituelle, sur le balcon couvert précédant la chambre de la *gyalmo*, lorsqu'il fut réveillé par un bruit singulier. C'étaient des coups sourds se répétant à d'assez longs intervalles. Pan... pan... pan, entendait-on. Qu'était-ce que cela? — Que se passait-il?

Pan... pan... Quoi donc? — La *gyalmo* était-elle malade, appelait-elle au secours? Un démon la tourmentait-il? — Ces mauvais êtres se plaisent à harceler les gens pieux pendant leurs méditations. Fallait-il appeler au secours, réveiller les domestiques ou prévenir le lama? — Le garçon ne savait à quel parti se résoudre. Indécis, il sortit.

Pan... pan... pan... Le même bruit se produisait chez le chapelain; plus de doute, des démons étaient là. Mipam courut vers le chalet du lama. Arrivé à la porte, il s'arrêta, n'osant pas y frapper. Kouchog Yéchés Kunzang ne se fâcherait-il

pas s'il le réveillait. Il tendit l'oreille du côté du *tshams khang*. Le silence était complet. Il retourna lentement vers l'habitation rustique des reclus. On ne percevait plus aucun bruit. Mieux valait, sans doute, qu'il ne se mêlât point de choses auxquelles il ne comprenait rien. Mipam regagna la véranda et s'enveloppa de nouveau dans ses couvertures, mais intrigué, comme il l'était, il ne put se rendormir.

Il lui sembla que le domestique tardait beaucoup, ce matin-là, à apporter le déjeuner de sa maîtresse. Il avait hâte de le lui entendre retirer du guichet, d'être certain qu'elle était toujours vivante. Le déjeuner vint, Mipam le porta à la *gyalmo*, il entendit qu'elle prenait le plateau et respira : elle vivait!

Mipam était curieux. Il voulait savoir ce qui, dans un *tshams khang* habité par de dévots reclus, pouvait donner lieu au bruit qu'il avait entendu. Une seule personne lui paraissait capable d'éclaircir le mystère qui l'intriguait, c'était son amical professeur de grammaire; il l'interrogea.

— Certainement, je sais de quoi il s'agit, — répondit le jeune *trapa*. — La *gyalmo* et le chapelain pratiquent *loung gom*.

— Qu'est-ce que cela?

— C'est une méthode par laquelle on parvient à toutes sortes de résultats merveilleux : on peut devenir extraordinairement agile, marcher pendant plusieurs jours consécutifs sans manger, ni boire, ni dormir, ni se reposer; on peut rendre son corps si léger qu'il flotte dans l'air ou bien s'asseoir sur la pointe d'une tige d'orge sans la faire plier...

— *A-la-la! yatsén*[1] *!* — exclama Mipam. — C'est prodigieux; je n'ai jamais rien entendu d'aussi intéressant. Est-ce que mon ancien maître, mon oncle le *tsipa*, peut, ainsi, s'asseoir sur une tige d'orge?

— Non pas. Il n'y a que des *gomvhéns*, de grands *naldjorpas* qui en soient capables.

— Et alors, *Lha tcham Kouchog*[2] et son *amtcheu*[3]?...

1. *A-la-la* est une exclamation dénotant un étonnement admiratif; *yatsén* signifie « merveille ».

2. Appellation respectueuse en parlant des femmes mariées de haute condition sociale ou en leur adressant la parole.

3. Chapelain attaché à une demeure pour lire les Livres Saints.

— Ils ne visent probablement pas des buts si difficiles à atteindre... Je n'en sais rien, Kouchog Yéchés Kunzang, seul, sait à quoi ils tendent.

— Mais cette méthode qui fait pan, pan, quelle est-elle? Qu'est-ce qui fait ce bruit? Puisque vous le savez, dites-le-moi.

Le jeune *trapa* hésitait, mais Mipam le regardait avec des yeux si suppliants, il était si gentil, qu'on ne pouvait guère lui résister.

— Je te le montrerai lorsque *Kouchog rimpotché*[1] sera absent, — dit-il.

Avec quelle impatience Mipam attendit que le lama, monté sur le cheval isabelle, partît pour sa promenade habituelle. Dès qu'il eut disparu, il alla trouver son ami. Le condisciple de celui-ci avait consenti à faire le guet à la porte afin que nul, entrant à l'improviste, ne surprenne la démonstration qui allait être faite. S'asseyant sur un coussin épais et large, les jambes croisées, les talons touchant les fesses, les mains posées l'une sur l'autre, les pouces relevés, se joignant, le professeur de Mipam respira plusieurs fois profondément suivant un rythme particulier, puis, subitement, retenant son souffle, il sauta en l'air sans changer de position ni se servir d'aucun support. Le bruit qu'il produisit en retombant sur le coussin, ressemblait, mais en plus léger, à celui que Mipam avait entendu pendant la nuit.

— *Atsi!* — exclama le jeune garçon, au comble de la surprise.

Le *trapa* avait, de nouveau, respiré profondément, puis retenu son souffle et sautait encore une fois.

Il sauta ainsi à cinq reprises. Mipam était médusé.

— Est-il possible que *Lha tcham Kouchog* ait sauté ainsi? — pensa-t-il tout haut avec incrédulité.

Le grammarien avait relevé son camarade de sa faction. Celui-ci, entrant dans la pièce, entendit la réflexion de Mipam et se mit à rire.

— On peut en douter, — dit-il.

— Pourtant j'ai entendu le bruit, — répliqua Mipam.

1. Rimpotché signifie « précieux ». C'est le plus haut titre honorifique qui existe au Tibet. Les disciples le donnent généralement à leur maître.

— Écoute, — répliqua le *trapa*, — je vais te raconter une histoire très vraie qui s'est passée dans mon monastère.

Un *trapa* vaniteux sollicita la permission de s'enfermer dans un *tshams khang* afin d'y pratiquer *loung gom*. Elle lui fut accordée. Du dehors, on entendait le bruit que le reclus faisait en sautant. Pan, pan, pan, pan. Il sautait un nombre de fois surprenant et avec une vigueur exceptionnelle. Les moines s'émerveillaient; ils s'assemblaient près de sa cellule pour l'entendre sauter. « Il finira par percer le toit et jaillir triomphalement au dehors[1] », disaient quelques-uns, « au bruit qu'il fait, l'on peut croire que sa tête doit, à chaque saut, toucher le plafond ». On s'émerveilla tant que le *chélngo*[2] conçut des soupçons.

Le *tshampa* prodige n'était pas astreint à demeurer dans l'obscurité. Sur la petite fenêtre de sa chambre du papier était collé. Accompagné de quelques *trapas*, le *chélngo* se glissa silencieusement près du *tshams khang* et, quand l'homme commença ses exercices et que les chocs se succédèrent, de plus en plus bruyants, avec une rapidité croissante, sur un signal du *chélngo*, un *trapa* arracha vivement le papier de la fenêtre. L'on vit, alors, l'imposteur tenant une bûche en main et frappant à grands coups sur un coussin, pour imiter le bruit d'un corps retombant de haut.

— Croyez-vous donc que *Lha tcham Kouchog* tape sur ses coussins au lieu de sauter? — demanda Mipam.

— Je n'ai pas dit cela, petit, — répondit le *trapa* devenu sérieux. — Crois-moi, garde tes réflexions pour toi, tiens ta langue et ne parle à personne ni de ce que fait ta *gyalmo*, ni de ce que tu as vu ou entendu ici, il pourrait t'en advenir du mal.

Mipam approuva d'un hochement de tête. Puis s'adressant à son professeur :

— Est-ce que vous pouvez, — lui demanda-t-il, — vous tenir assis sur la pointe d'une tige d'orge sans la faire ployer?

1. Cet étrange exploit passe pour être véritablement accompli et constitue l'épreuve finale par laquelle les *lung gompas* démontrent leur capacité. Voir sur ce sujet : A. David-Neel, *Mystiques et Magiciens du Tibet*. Chapitre les Loung gompas, p. 201.

2. Le chef élu pour un certain nombre d'années, qui exerce l'autorité suprême sur les moines d'un monastère.

— J'en suis bien loin, — répondit l'interpellé.

— Et, — continua Mipam, hésitant un peu, — est-ce que Kouchog Yéchés Kunzang peut le faire?

— Il le peut, — déclarèrent ensemble les deux disciples avec l'accent de la foi la plus profonde.

— Ah! — fit Mipam rêveur. — L'avez-vous vu assis de cette façon?

— Il ne se laisse pas voir ainsi à nous, — dit le professeur de grammaire.

— Nous n'en sommes pas encore dignes, — ajouta gravement l'autre moine.

— Ah! — fit Mipam, avec une intonation différente et il ne posa pas de nouvelle question.

Une après-midi, comme il sortait de chez son professeur, Mipam aperçut Dolma buvant du thé, assise par terre, près de l'entrée de la cuisine. Il ne se sentit pas de joie.

Dolma riait gentiment; se voir accueillie avec tant d'heureuse émotion lui causait grand plaisir. Elle avait beaucoup grandi depuis le jour où elle était fantastiquement apparue à Mipam à travers les flammes du foyer, dans la cuisine du *tsipa*. C'était, maintenant, une petite femme de treize ans, entendue et décidée.

Tout en causant avec elle, Mipam ne manqua pas de faire sonner bien haut le savoir qu'il avait acquis et ajouta que, dans un avenir prochain, il pourrait s'asseoir sur un épi d'orge sans en faire ployer la tige.

— Oh! que je voudrais voir cela! — s'écria Dolma transportée d'admiration.

— Tu le verras et bien d'autres prodiges plus grands encore, — lui assura Mipam.

Mais, tout en faisant étalage de ses talents, le vaniteux Mipam réfléchissait. Afin de devenir le magicien qu'il voulait être, il lui fallait un maître. Ce maître pouvait être Kouchog Yéchés Kunzang, mais le lama allait quitter le pays. Devait-il le suivre? — Qu'en pensait Dolma? — Mipam le lui demanda.

— Suivre le lama... Oh! Mipam! — s'écria la fillette. — Tu resteras en route pendant des années; pendant des années je ne te verrai pas! Il pourra t'arriver du mal; des brigands attaquent les voyageurs sur les routes, de mauvais hôtes leur

versent du thé empoisonné[1] des démons les font choir dans les précipices...

La pauvre petite commençait à pleurer. Une appréhension, pire encore pour elle que celle des dangers que courrait son ami, venait de naître dans son esprit, elle ne put s'empêcher de l'exprimer :

— Kouchog Yéchés Kunzang a-t-il une *youm*[2] — demanda-t-elle.

— Non, pas que je sache, — répondit Mipam. — Ses disciples qui m'ont dépeint sa demeure, au Kham, ne m'ont jamais parlé d'une *sang youm* qui y résiderait.

— Alors, il n'en doit pas avoir, — conclut Dolma. — Et toi, quand tu seras devenu un savant *naldjorpa*, expert en *loung gom* et en toutes sortes de pratiques magiques, tu ne penseras plus à moi. — Elle continuait à pleurer en proie à une tristesse infinie.

— Jamais! jamais, je ne t'oublierai, Dolma, — protesta Mipam bouleversé. — Si je deviens un grand *naldjorpa*, tu seras ma *sang youm*, je te le promets, j'en fais le serment. *Naraka*[3]*!* Mais si tu le veux, je ne partirai pas. Je resterai chez le *gyalpo*, ou bien je demanderai à ton père de me prendre chez lui pour que j'apprenne à faire du commerce.

Mipam avait pris la main de son amie dans la sienne et songeait au bonheur de l'avoir toujours, ainsi, près de lui, mais en même temps, par un dédoublement de sa pensée, il se voyait chevauchant à travers des pays lointains, contemplant mille choses nouvelles, devenant savant autant que son bon maître le grammairien et que le maître de son maître, Kouchog Yéchés Kunzang. Et son cœur se serra parce qu'il sentait que, quel que fût son choix, il souffrirait, regrettant ce qui lui

1. Les Tibétains croient que certaines personnes — plus spécialement des femmes — sujets à des possessions démoniaques temporaires sont contraintes, lorsque le démon habite en eux, d'empoisonner la première personne qui s'offre à eux. Voir à ce sujet : A. David-Neel, *Mystiques et Magiciens du Tibet.*

2. Les épouses des lamas adeptes des doctrines tantriques, à qui le mariage est permis et même, en certains cas, enjoint, sont dénommées *sang youm*, « mère secrète » ou, par abréviation, *youm*, « mère ».

3. *Naraka*, un mot sanscrit signifiant « enfer » ou plutôt « purgatoire ». Ni les Bouddhistes ni les Hindous ne croient à l'existence de peines éternelles. *Naraka* est usé par les Tibétains comme une sorte de serment avec imprécation dont le sens est « que j'aille dans les *narakas* si je me parjure ».

manquerait : Dolma, la petite aimée, ou son rêve ambitieux.

Dolma le tira de sa rêverie.

— Mipam, — dit-elle, — je dois rentrer au palais. Si je tarde trop, les jeunes princesses enverront à ma recherche. Demain, après-demain, dès que je pourrai encore m'échapper, je reviendrai te voir.

— Dolma, que de temps encore il faudra avant que nous puissions nous marier et demeurer toujours ensemble, — murmura Mipam en serrant son amie contre lui.

— Deux ans, — dit la fillette — dans deux ans j'aurai quinze ans et toi, plus de dix-huit; mais deux ans, c'est bien long!

— Bien long! — répéta Mipam.

Une lourde tristesse pesait sur les deux amis. Ce n'était pas seulement la perspective d'une longue attente qui la leur inspirait. Une crainte irraisonnée s'insinuait dans leur esprit. Crainte de quoi? — Ils n'auraient pas pu le dire et ne discernaient pas que ce qui les faisait frissonner aux bras l'un de l'autre, était la peur de l'avenir incertain, le spectre de la séparation qui se dressait entre eux.

Dolma ne revint ni le lendemain ni le surlendemain. Mipam était navré. Enfin, huit jours plus tard, elle arriva toute essoufflée d'avoir couru.

Elle aperçut le futur magicien, son fiancé, assis sur le balcon du *tshams khang*, étudiant sa leçon de grammaire.

Profitant d'un moment où il levait les yeux de dessus son livre, elle lui fit signe. En deux bonds silencieux, le garçon fut dehors.

— Va te cacher dans les taillis, là-bas, — dit-il rapidement à son amie, — je te rejoins à l'instant.

Et tandis qu'elle s'en allait dans la direction qu'il lui avait indiquée, Mipam entra dans la cuisine du lama.

— Je vais lire dans les bois, — dit-il à l'un des domestiques. — Ayez la bonté d'écouter si la *gyalmo* frappe sur son guichet pour m'appeler et, si elle me demande, venez immédiatement me chercher.

L'homme promit d'être attentif et Mipam courut rejoindre Dolma.

Ils s'assirent près l'un de l'autre et bavardèrent genti-

ment. Dolma apportait des nouvelles du palais. Ce jour-là, les enfants du *gyalpo* étaient allés passer la journée dehors. La petite rivière près de laquelle ils s'étaient rendus, coulait au pied de l'éperon de montagne sur lequel avaient été construites les demeures temporaires de Kouchog Yéchés Kunzang et des deux *tshampas*. Dolma en avait profité pour s'échapper tandis que ses compagnes cherchaient des champignons. Une courte grimpade l'avait rapidement amenée au plateau momentanément occupé par les ermitages.

Les préoccupations d'avenir qui avaient assombri la précédente rencontre de Mipam et de son amie ne se présentaient point, pour le moment, à leur esprit; ils étaient simplement heureux d'être ensemble, jouissant de l'heure présente, franchement, ingénument comme deux enfants qu'ils étaient encore.

Le son d'une voix irritée fit sursauter les deux amis.

— Ah! je te trouve, Dolma, — criait-on derrière eux. — C'est ainsi que tu te sauves et laisses mes sœurs te chercher. Pourquoi es-tu ici avec Mipam?

Le fils aîné du *gyalpo* arrivait, hors d'haleine et rouge de colère.

Beaucoup de temps s'était écoulé depuis que Dolma avait quitté les princesses; en causant, Mipam et elle ne s'en étaient pas rendu compte. Les filles du chef revenant à leur tente avec leur récolte de champignons avaient vainement appelé leur compagne, et les domestiques envoyés à sa recherche ne l'avaient pas trouvée aux alentours du camp.

L'aîné des garçons s'était alors avisé que Dolma pouvait avoir eu l'idée d'aller prendre des nouvelles de la *gyalmo*. Craignant qu'elle ne se permît de l'importuner en frappant à sa porte ou en lui parlant et mécontent de l'indépendance manifestée par la fillette, le *gyalsé*[1] avait gravi hâtivement le raidillon, serpentant à travers les bois, qui conduisait aux *tshams khang*.

Ce qu'il découvrait était pire que ce qu'il avait imaginé. Il trouvait Dolma cachée avec Mipam entre les buissons, tous deux si absorbés par leur bavardage qu'ils ne l'avaient pas entendu venir. Ce n'était donc point par intérêt pour la santé

1. *Gyalsé* = fils d'un *gyalpo* : prince.

de sa protectrice qu'elle avait malhonnêtement abandonné les enfants du prince, c'était pour rencontrer ce fils de paysan.

— Dis, pourquoi es-tu ici? Je vais te faire redescendre à coups de pied, — hurlait l'héritier du *gyalpo*.

Dolma, terrorisée, n'osait pas bouger et Mipam connaissait assez les mœurs de son pays pour savoir que toute discussion avec le fils d'un seigneur est inutile. Cependant, sans avoir eu besoin de débattre la question dans son esprit, il savait aussi qu'il ne laisserait pas son amie redescendre de la colline en compagnie de ce garçon brutal.

— Dolma s'en retournera dans un moment, Kouchog, — dit-il aussi poliment que le lui permettait la colère qu'avaient fait surgir en lui les menaces du *gyalsé* à l'adresse de son amie. Elle est trop effrayée pour pouvoir marcher tout de suite, elle doit, d'abord, aller boire un bol de thé à la cuisine pour se remettre.

— Du thé! — exclama le garçon, ricanant méchamment. — Marche tout de suite, et vite, ou je te bats!

Instinctivement la fillette fit un pas en arrière, s'abritant derrière Mipam.

Celui-ci n'hésita pas une seconde :

— Kouchog, — dit-il fermement, — vous ne battrez pas Dolma et elle ne vous suivra pas.

— Je ne la battrai pas!... Tu oses me parler ainsi!... Tu vas voir, fils de paysan; je la battrai et toi aussi...

Rendu enragé par une opposition qu'il n'était pas habitué à rencontrer, le garçon s'élança et, avant que Mipam ait pu l'en empêcher, il saisit Dolma par le bras et la tira violemment à lui; les pieds de la fillette s'embarrassèrent dans une racine d'arbre et elle tomba en criant.

Un cri de son agresseur répondit au sien; d'un vigoureux coup de poing en pleine poitrine, Mipam venait de l'envoyer rouler sur une déclivité pierreuse. Quand il se releva, le sang coulait d'une blessure qu'un fragment de roc lui avait faite à la tête.

Bien que de deux ans plus âgé que Mipam et plus grand que lui, le *gyalsé* hésita à riposter; le visage de son adversaire s'était empreint d'une expression terrible, une atmosphère

de meurtre enveloppait le groupe des trois jeunes gens, il eut peur.

— Je te ferai bâtonner jusqu'à la mort, — proféra-t-il d'une voix sourde que la rage et le choc éprouvé rendaient mal assurée.

Puis il s'éloigna lentement, portant la main de sa tempe saignante à son front et à ses reins endoloris, se barbouillant de sang et escomptant, en pensée, l'effet produit par son apparence tragique pour augmenter la sévérité du châtiment que son père infligerait à Mipam.

L'acte impulsif de celui-ci avait été accompli avec la rapidité de l'éclair et il se trouvait en face d'un fait irrémédiable, avant d'avoir eu le temps de penser.

Comme nombre d'autres roitelets féodaux du Tibet, le *gyalpo* dont Mipam était le sujet exerçait un pouvoir autocratique dans les limites de son minuscule territoire. Il n'y avait aucun doute qu'il ne fît cruellement torturer celui qui avait osé frapper son fils.

Dolma reprit, la première, pleine conscience de la situation.

— Mipam, — dit-elle avec décision, — il faut que tu fuies tout de suite. Le *gyalpo* est à la chasse, il ne reviendra qu'après-demain dans la soirée. Les domestiques, n'ayant pas d'ordres directs, ne s'entendront pas sur ce qu'ils doivent faire, tu pourras leur échapper.

La houle d'émotion qui avait bouleversé Mipam était tombée, il reprenait son sang-froid.

— Tu as raison, — répondit-il, — je dois partir immédiatement. Bientôt il ne fera plus assez clair pour chercher quelqu'un dans les bois. J'ai toute la nuit devant moi pour prendre de l'avance... D'ailleurs, je vais me tailler un bâton solide et si quelqu'un essaie de m'arrêter, je me défendrai.

Les yeux du garçon, devenaient, de nouveau, durs et résolus. Puis, tout à coup, cessant de penser à lui :

— Mais toi, Dolma, — interrogea-t-il d'une voix angoissée, — que vas-tu faire?

— Moi, je vais avec toi, Mipam, — répondit la fillette, semblant étonnée de se voir poser cette question. — N'était-il pas tout naturel qu'elle accompagnât son ami.

— Où irons-nous?

— A Lhassa, chez mon père. Il ne permettra à personne de te faire du mal. Viens...

D'un pas décidé et rapide elle se mit en marche.

Mipam la suivait en silence, pensant à Kouchog Yéchés Kunzang et à son bienveillant maître de grammaire, il ne les reverrait probablement plus jamais et jamais, non plus, il n'apprendrait à s'asseoir sur la pointe d'un épi d'orge sans en faire ployer la tige. Mais Dolma était avec lui; agile et robuste, elle grimpait, devant lui, la pente raide de la montagne, semblant guider sa marche. Tout était donc bien puisque sa petite fée le conduisait. Où que ce soit, il serait heureux près d'elle.

Mipam rejoignit son amie et l'arrêta. Il était redevenu sûr de lui-même et avait formé un plan.

— Il fera bientôt nuit, — dit-il, — nous nous égarerions sous les bois; il nous faut regagner le sentier et marcher jusqu'au lever du jour; nous chercherons alors un endroit pour nous cacher pendant la journée et nous repartirons de nouveau quand l'obscurité viendra. Les gens du palais enverront probablement un cavalier à ta recherche sur la route de Lhassa, pensant que tu retourneras chez toi. Nous ne devons pas aller à Lhassa par la route directe, nous nous y ferions prendre. Nous suivrons des chemins détournés. J'ai mon argent sur moi; nous pourrons acheter de quoi manger.

— Je sais où nous irons, — répondit la fillette. — Nous irons à Jigatzé chez *akou* Tseundu, c'est un marchand, un grand ami de mon père. On ne songera pas à nous chercher de ce côté.

L'idée parut bonne à Mipam, il s'y rallia et les deux compagnons de voyage se remirent en marche. Bien que ce chemin fût peu fréquenté, les fugitifs jugèrent prudent de s'en écarter dès que l'aube parut. Une source coulait non loin d'eux, ils y allèrent boire, puis gagnèrent un petit ravin encombré par des blocs de rochers. Là, sitôt étendus sur le sol, ils s'endormirent tous deux profondément.

L'on était au sixième mois de l'année[1]; réchauffés par un soleil très vif, Mipam et Dolma dormirent pendant longtemps;

1. Le sixième mois de l'année tibétaine correspond à juillet.

quand ils se réveillèrent, la journée était plus qu'à moitié passée. Tous deux avaient grand'faim.

Sur le conseil de Mipam, Dolma enleva ses bijoux, qui l'auraient fait remarquer et les cacha dans son *amphag*[1], puis tous deux se remirent à marcher. Deux fois, en cours de route, Mipam voulut se détourner de sa route pour se rendre à des hameaux qu'on apercevait de loin et y acheter ou mendier de la *tsampa*, mais la prudente Dolma l'en dissuada, l'assurant qu'elle pouvait encore continuer à jeûner et qu'il valait mieux pour eux s'éloigner encore davantage sans être vus de personne.

Pendant la nuit, ils arrivèrent au pied d'un monticule rocheux à mi-hauteur duquel s'ouvrait une caverne. Mipam voyant sa compagne exténuée, décida de s'y arrêter. Tous deux se hissèrent jusque sous le toit de roches et, comme la veille, sitôt étendus côte à côte ils s'endormirent profondément.

Mipam s'éveilla le premier; le soleil se levait teintant de rose les cimes voisines, tandis que la vallée, au-dessous d'eux, baignait encore dans un demi-jour grisâtre et froid. Le garçon demeura un moment immobile, suivant des yeux le progrès de la lumière le long des montagnes, puis tourna la tête et demeura stupéfait. Contre la paroi opposée de la caverne, un lama était couché, enroulé dans un large *zen*[2] et le regardait. Rêvait-il? — Non; le lama n'était point une ombre, mais un homme réel, il parlait :

— Ne crains rien, petit, — disait-il, — je suis un voyageur comme toi.

Mipam se leva et saluant poliment, s'excusa :

— Veuillez nous pardonner, Kouchog, il faisait nuit lorsque nous nous sommes abrités ici, nous ne vous avons pas vu.

Ce bruit de voix réveilla Dolma. Elle, non plus, n'aperçut pas tout de suite le lama et, se redressant, elle resta assise, regardant devant elle.

— Oh! Mipam, que j'ai faim! — gémit-elle.

1. La poche que forme, sur la poitrine, la large robe des Tibétaines, ou celle encore encore plus large des Tibétains, toutes deux fortement serrées, au-dessous de la taille, par une ceinture.

2. La toge qui fait partie du costume monastique.

— Nous trouverons certainement quelque chose à manger ce matin, — répondit Mipam.

Dolma leva la tête vers lui et vit alors le lama toujours couché et enroulé jusqu'aux yeux dans son *zen* grenat sombre.

— Pourquoi laisses-tu cette enfant souffrir de la faim? — demanda le lama, s'adressant à Mipam. — Il faut écarter la souffrance des êtres et ne pas la leur infliger. Tu devrais le savoir, toi, dont les cheveux sont coupés[1].

Ce reproche injuste blessa Dolma.

— Ce n'est pas sa faute, — répondit-elle, — nous n'avons pas de provisions. Si vous pouvez nous vendre un peu de *tsampa*, nous vous l'achèterons.

— Je n'ai pas de *tsampa*, — dit le lama. — Demandes-en à ton compagnon.

— Je n'en ai pas, Kouchog, — protesta Mipam.

— Tu peux en avoir. A celui dont le cœur est rempli d'amour pour les êtres, tous les trésors sont ouverts, il peut y puiser à son gré pour soulager leur misère. Il commande, et l'eau du ruisseau se change en lait, la pierre en beurre... Prends de la *tsampa* dans ce rocher.

D'un mouvement de tête, il indiquait un roc faisant saillie à l'entrée de la caverne.

Mipam considérait le lama avec inquiétude et Dolma tremblait de peur.

Toujours étendu et enroulé dans son *zen*, l'homme paraissait avoir grandi; debout, il devait être un géant, et ses yeux rougeoyaient comme de la braise.

— Il faut apprendre à te connaître, — continua l'étrange lama. — Frappe le rocher!

Subjugué par l'accent impératif avec lequel cet ordre lui était donné, Mipam s'approcha du rocher et, fermant le poing, le heurta. Miracle! Au lieu de rencontrer la surface dure de la pierre, sa main s'enfonça dans une matière molle n'opposant aucune résistance et y pénétra jusqu'au-dessus du poignet. Épouvanté, il la retira vivement et du trou qu'il avait produit, un mince ruisseau de fine *tsampa* blanche se mit à couler.

1. C'est-à-dire qui appartient à l'ordre religieux. Les Laïques portent les cheveux longs.

— Étends ton *zen* pour recueillir la *tsampa*, — commanda encore le lama. Mipam obéit et reçut, ainsi, la valeur de deux *tés*[1] de farine, puis la source miraculeuse cessa de couler. Nulle trace ne demeurait du trou d'où elle avait surgi, le rocher était redevenu dur au toucher et impénétrable.

— Allez manger près du premier ruisseau que vous rencontrerez, — dit le lama et, fixant sur Mipam ses yeux ardents, il ajouta : — Tu es sur la bonne voie, continue à marcher, tu atteindras ton but.

Le jeune garçon était trop bouleversé par le prodige dont il avait été l'instrument pour pouvoir répondre; sa gorge serrée ne laissait passer aucun son. Il noua son *zen*, formant ainsi une sorte de poche contenant la *tsampa*, se prosterna trois fois devant le grand corps du lama et, appelant à lui tout son courage, il s'en approcha, courbé en deux, les mains jointes, la tête baissée pour recevoir sa bénédiction. Deux fortes mains émergèrent du *zen* et se posèrent sur sa tête. Puis le lama ramena son *zen* sur ses yeux.

A son tour, Dolma se prosterna trois fois, mais le lama ne la regarda pas.

Peu rassurés, malgré le prodige opéré en leur faveur, les deux amis sortirent respectueusement à reculons de la caverne, regagnèrent le sentier et, sans échanger une parole, d'un commun accord, se sauvèrent en courant.

Dès qu'ils rencontrèrent de l'eau, ils firent quelques boulettes de *tsampa* dans le bol de bois que Mipam avait, par bonheur, dans son *amphag*, au moment de leur fuite, mais ils ne s'attardèrent pas et continuèrent à manger tout en marchant, instinctivement désireux de mettre la plus grande distance possible entre eux et l'étrange lama de la caverne.

— Qui pouvait-il être? — pensa tout haut Dolma, exprimant la question qu'ils se posaient tous deux en silence.

— Certainement un *doubthob*[2] ou un dieu, — répondit Mipam. — Il n'était pas là quand nous sommes arrivés à la caverne. Malgré l'obscurité, je l'aurais remarqué. Nous lui devons d'avoir à manger; il a été bon pour nous.

1. Une mesure.
2. Un magicien.

— Mipam, c'est toi, ce n'est pas lui qui a fait sortir la *tsampa* du rocher, — remarqua Dolma.

— C'est moi, parce qu'il était là et qu'il l'a voulu.

— C'est tout de même toi, — répéta la fillette.

— Oui... moi, — dit Mipam.

Et tous deux poursuivirent leur route en silence, plongés dans leurs réflexions.

Trois jours plus tard, ils passèrent à Kouma, un village situé à la lisière d'une vaste étendue de terre aride, inhabitée, que traverse la route menant à Jigatzé. Mipam voulut aller y acheter des vivres. — Si bien qu'ils l'eussent épargnée, il ne leur restait plus qu'une poignée de la farine miraculeuse. Mais Dolma le pria de ne pas s'approcher des villageois qui lui poseraient certainement des questions sur l'endroit d'où il venait et le but de son voyage. Pour lui être agréable, le garçon consentit à ne pas s'arrêter.

Tous deux avaient entendu parler des sources chaudes qui existent au pied de la montagne à quelque distance en dehors de la route. Ils se mirent à leur recherche, voulant passer la nuit près d'elles, car, bien que l'on fût en été, la température nocturne était froide dans cette haute région... Les vapeurs qui s'élevaient au-dessus des sources leur indiquèrent, de loin, leur emplacement et ils s'assirent, sur le sol tiède, pour manger avant de s'endormir. Mipam avait eu la précaution de confectionner deux boulettes de *tsampa* quand ils s'étaient arrêtés près d'un ruisseau, dans le courant de la journée; bien lui en avait pris, car l'eau sulfureuse des sources n'était guère appétissante.

— Ce sont les dernières, Dolma, — annonça-t-il à sa compagne en retirant les deux boulettes d'un coin de son *zen* noué pour former une poche. — Nous n'aurons rien à manger demain matin, ni de toute la journée sans doute, tant que nous ne rencontrerons pas un village.

La fillette le regardait singulièrement.

— Mais... tu connais le moyen, maintenant, Mipam. Pourquoi aurions-nous faim? — dit-elle.

— Quel moyen?

— Le rocher... comme l'autre matin, — répondit-elle timidement. — Frappe-le comme tu l'as fait devant le lama.

— Je n'étais pour rien dans ce prodige. Que t'imagines-tu, petite folle! Ce lama était un *doubthob* qui a eu pitié de nous, c'est par son pouvoir que le miracle s'est produit.

— Qui sait, Mipam, si c'est bien lui. Il a peut-être simplement vu que tu pouvais le faire; c'est pour cela qu'il t'a dit de frapper le rocher. Oh, Mipam, frappe aussi celui-ci, tiens, là où il forme une grosse bosse comme celui de la caverne... Frappe-le, Mipam, il en sortira de la *tsampa* et de l'eau fraîche aussi si tu le veux... Frappe-le, Mipam.

Le désir de voir renouveler le prodige, d'être certaine que c'était bien Mipam, et non pas le lama qui en était l'auteur, possédait la fille de Ténzing. Pendant les trois jours qui venaient de s'écouler, elle n'avait eu que cette pensée dans l'esprit et elle ne pouvait se contenir plus longtemps. Elle voulait voir Mipam opérer un miracle.

Le garçon commença par rire de l'opinion trop flatteuse que son amie avait conçue de lui, puis ses pressantes instances le fatiguèrent un peu et pour en terminer et lui démontrer son erreur, il frappa fortement le rocher avec son poing. Quelques gouttelettes de sang perlèrent sur sa peau que la pierre avait écorchée, nul ruisseau de *tsampa* ou d'eau claire ne coula du roc. Dolma soupira tristement, très déçue, et Mipam s'étonna de sentir que, bien qu'il eût cru ne pas partager la foi de son amie en ses pouvoirs magiques, un étonnement de son échec venait de l'attrister.

Le lendemain, de grand matin, ils repartirent, se dirigeant vers le milieu de la vallée pour regagner la route. Ce fut avant d'y arriver que le « miracle » se produisit. Par terre, devant lui, Mipam qui marchait le premier, aperçut un petit sac de cuir. Il le ramassa et voulut tout de suite faire part de sa trouvaille à Dolma, mais celle-ci s'était arrêtée, rajustant les jarretières de ses bottes, tandis qu'il avançait. Elle ne l'avait pas vu ramasser le sac. Il était rempli de poudre de viande[1]. Un voyageur allant aux sources, ou en revenant, l'avait probablement perdu. Mipam ne manquait pas de concevoir, de cette

1. Les Tibétains pilent de la viande séchée, dans un mortier, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poudre. Les voyageurs se vantent d'emporter, ainsi, toute la viande d'un yak, dans un sac de la longueur de l'avant-bras. Cette poudre se délaie dans de l'eau et se mélange avec de la *tsampa*. C'est un aliment concentré, pas encombrant et qui se conserve indéfiniment.

façon, l'origine de cette nourriture surgie si à propos sur son chemin. Pourtant, tout au fond de son esprit, d'autres idées rampaient sournoisement, cherchant à monter à la surface, à se produire au grand jour : un « miracle » des dieux qui les protégeaient, la bienvaillance de l'énigmatique *doubthob* de la caverne qui continuait à les suivre, ou bien... quelque chose de plus « prodigieux » encore : *A celui dont le cœur est véritablement rempli d'amour pour les êtres, tous les trésors sont ouverts; il peut y puiser à son gré pour soulager leur misère.* Et encore ces mots restés gravés en lui : *Il faut apprendre à te connaître.* Qui est-il donc? — Un *autre* que le jeune Mipam, fils d'un chef de village, un *trapa* et le serviteur d'un *gyalpo*. Est-il possible qu'il soit un *autre* que ce Mipam qui lui est familier, qu'il soit un *autre* qu'il ne connaît pas. Ce sac qu'il tient en main, l'a-t-il créé par la force de son désir d'épargner la souffrance de la faim à Dolma et pourrait-il créer, de même, ce qu'il fallait pour écarter la souffrance de tous les êtres malheureux...

Dolma le rejoignait, marchant rapidement.

— C'est ma jarretière, Mipam, elle s'était desserrée. Ce n'est pas que je sois fatiguée. Ne le crois pas; je puis marcher très vite, — dit-elle, désireuse de justifier son retard.

— Regarde, Dolma.

La fillette regarda le sac ouvert, le vit plein de poudre de viande et devint pâle d'émotion.

— Tu l'as fait sortir d'un roc, ou de la terre, — dit-elle, comme si aucune autre explication ne pouvait être donnée.

— Je l'ai trouvé, Dolma. Un voyageur l'aura laissé tomber en passant par ici.

Dolma secoua la tête négativement. Elle ne le croyait pas et il n'essaya pas de la convaincre de son erreur. Lui-même n'était plus certain de ce qu'il croyait.

A Jigatzé, Tseundu accueillit paternellement les deux fugitifs et bien qu'il ne fût pas dénué d'appréhensions quant aux conséquences de la conduite de Mipam, il s'efforça cependant de dissiper celles que le jeune homme pouvait avoir conçues, en l'assurant qu'il était en parfaite sécurité chez lui. Dès le lendemain, il fit accompagner Dolma chez son père et, en même temps, écrivit à celui-ci pour lui demander conseil au sujet de Mipam. La réponse de Ténzing déçut l'ami de Dolma. Ténzing

ne l'invitait pas à aller poursuivre ses études à Lhassa. Il le remerciait d'avoir protégé sa fille et l'assurait qu'il allait s'occuper sérieusement de son avenir. Toutefois, disait-il, la prudence commandait qu'il ne se montrât pas chez lui avant que le *gyalpo* n'ait clairement manifesté ses intentions à son égard. Puisque Tseundu offrait de le garder chez lui, il devait y rester momentanément. Ténzing envoyait, aussi, une ample somme d'argent à son ami, le priant d'acheter des habits neufs à Mipam afin qu'il puisse faire bonne figure chez ses hôtes.

Malgré sa déception, Mipam dut convenir que Ténzing agissait sagement. Les beaux habits que Tseundu lui fit faire l'enchantèrent et il éprouva un grand plaisir à se promener, si bien vêtu, par la ville. Le *gyalpo* ne donnait pas signe de vie, Mipam se rassura. Il ne doutait pas qu'il ne fût bientôt appelé à Lhassa par Ténzing et qu'une carrière infiniment plus intéressante et plus lucrative que celle d'astrologue de village ou de serviteur d'une *gyalmo*, ne s'ouvrît devant lui. Mipam était heureux.

Cependant, le silence du *gyalpo* était dû à des raisons que Mipam ne pouvait soupçonner. Un véritable drame se jouait chez lui.

V

La retraite de la *gyalmo* et du chapelain étant terminée, tous deux avaient été reconduits au palais en grande cérémonie et, après un plantureux banquet, le lama *naldjorpa* emportant les nombreux cadeaux qui lui avaient été offerts par le *gyalpo*, par sa femme et par le chapelain, était retourné à son chalet. Il partait le surlendemain.

A l'aube, Yéchés Kunzang sortait de sa chambre. Le chapelain et le secrétaire du *gyalpo*, accompagnés de deux domestiques, l'attendaient pour l'escorter pendant quelques heures, comme la politesse l'ordonnait. Un troisième domestique du *gyalpo* tenait par la bride le cheval isabelle portant sa belle selle incrustée d'argent. Yéchés Kunzang lui fit signe d'amener l'animal devant les marches du chalet. L'homme hésita, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma sans avoir parlé,

interrogea du regard le chapelain et le secrétaire qui détournèrent la tête d'un air gêné et, sur ces entrefaites, un des serviteurs du lama lui prit la bride des mains et conduisit le cheval à son maître qui l'enfourcha immédiatement et partit.

Vers le milieu du jour, le maître *naldjorpa* commanda de faire halte pour une collation. Le repas terminé, le chapelain et le secrétaire s'approchèrent du lama pour prendre congé de lui, lui souhaiter bon voyage et recevoir sa bénédiction. Yéchés Kunzang les bénit aimablement et se dirigea vers le cheval isabelle. Le même domestique qui, le matin, tenait la bride de l'animal, l'avait de nouveau reprise. Avant que le lama pût arriver jusqu'à lui, le secrétaire, respectueusement courbé en deux, s'interposa, un *kadag*[1] déployé étendu sur ses deux mains.

—Kouchog, —dit-il, passablement embarrassé, —avec votre permission, nous allons ramener avec nous le cheval du *gyalpo*.

— Quel cheval? — demanda le lama. — Vous emmenez vos chevaux, naturellement.

— Kouchog, je parle du cheval isabelle que le *gyalpo* vous a prêté.

— Prêté! — tonna Kouchog Yéchés Kunsang. — Vous êtes fou! Le *gyalpo* m'a offert ce cheval. Est-ce là, croyez-vous, un cadeau trop grand pour reconnaître l'honneur que je lui ai fait d'être son hôte?

Le malheureux secrétaire, chargé de cette difficile mission, recula vers le chapelain, quêtant son appui, mais celui-ci fit mine de ne pas le comprendre.

Un des gens du *naldjorpa* coupa court à la discussion en arrachant, comme lors du départ, la bride du cheval des mains de l'homme du *gyalpo* et conduisit l'animal au lama qui se mit aussitôt en selle et s'éloigna, suivi de sa petite troupe, laissant les autres pétrifiés.

Leur retour chez le *gyalpo* fut lugubre; le secrétaire ne savait que trop comment il serait accueilli par son seigneur, et le chapelain — bien que comptant sur sa condition d'ecclésiastique pour atténuer les effets de la colère du prince, n'en menait pas large.

Lorsque son secrétaire lui annonça qu'il n'avait point ramené le cheval isabelle, le *gyalpo* l'accabla d'injures; il fit

1. Écharpe que l'on offre en signe de respect.

mander le chapelain, lui reprocha de ne pas avoir profité de sa qualité de disciple de Yéchés Kunzang pour faire entendre raison à ce dernier et, finalement, il enjoignit au secrétaire de repartir le lendemain avant le lever du jour, de rejoindre le lama et de lui reprendre le cheval isabelle.

Quelques heures plus tard, le triste secrétaire quittait de nouveau le palais, escorté par deux domestiques. Ils aperçurent Yéchés Kunzang vers la soirée, alors qu'il se disposait à camper, près d'une petite ferme. Les montures des voyageurs étaient déjà abritées dans l'écurie de celle-ci.

Commencer la négociation paraissait difficile au secrétaire. Le maître *naldjorpa* lui inspirait de la crainte; des gouttes de sueur perlaient à son front il s'avançait plus courbé que jamais, offrant, déployé, un large *kadag*.

— Je comprends, — dit le lama, avec condescendance, — tu m'apportes les excuses du *gyalpo* pour la sottise que tu as commise hier en me réclamant le cheval qu'il m'a donné. Il t'a chargé de quelque présent aussi, pour les accompagner?

Cette dernière phrase sonnait plutôt comme une affirmation que comme une question.

Le secrétaire se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il s'agissait bien de cadeaux supplémentaires. Il fallait reprendre le cheval isabelle.

— *Kouchog rimpotché*, — commença-t-il, — le *gyalpo* pense que vous faites erreur. Son intention a seulement été de vous laisser l'usage du cheval pendant que vous étiez son hôte; maintenant il désire que vous le lui rendiez... Je dois le ramener avec moi demain matin...

— C'en est assez, — déclara le lama, tranchant hautainement et irrévocablement la question. — Cette bête m'a été donnée; je ne la rendrai point. Ce n'est pas qu'elle me soit nécessaire, mais un lama ne doit pas rendre à un laïque, le don que celui-ci lui a fait. Ce serait manquer de charité envers lui, car toutes sortes de malheurs suivraient une telle restitution. Je crains déjà que l'insistance mise par ton *gyalpo* à vouloir reprendre le cheval qu'il m'a offert, ne soit suivie de conséquences fâcheuses pour lui. Quant à toi, sois prudent et évite celles qui pourraient t'atteindre si tu t'obstinais à servir ses intentions coupables.

Ce petit discours prononcé, le lama entra dans la ferme où il allait souper, et le secrétaire demeura en face des paysans, sortis de chez eux pour écouter la conversation, qui le regardaient avec des yeux hostiles.

Essayer encore de convaincre le lama de restituer la bête était inutile, et tenter de l'enlever de vive force, totalement impraticable.

L'infortuné secrétaire passa la *naldjorpa* à pleurer et, le lendemain, il vit s'éloigner et disparaître à l'horizon, Kouchog Yéchés Kunzang monté sur le cheval isabelle irrémédiablement perdu pour le *gyalpo*.

La rage du prince en recevant le rapport de son secrétaire dépassa tout ce que l'imagination peut concevoir. Toutes autres tentatives pour reprendre la bête étaient désormais inutiles; le lama, ayant continué sa marche, se trouvait sur le territoire relevant des gouverneurs de Tsang qui considéreraient comme négligeable la plainte d'un petit *gyalpo*. Cependant l'ex-propriétaire du cheval isabelle tenait à se venger. Il s'avisa, alors, que, parmi ses sujets, existait un Bön qui passait pour un expert sorcier. Il le fit mander.

— Je veux me venger d'un homme qui m'a fait du tort et se moque de moi, — lui dit-il. — On raconte que tu as des démons à ton service. Peux-tu les envoyer à mon ennemi pour lui nuire?

— Envoyer des démons contre votre ennemi, je le puis, ô chef, — répondit le sorcier, — mais selon la personnalité de celui-ci la qualité des démons à requérir diffère. Qui est-il?

— Ne l'as-tu pas entendu dire? Ce lama *naldjorpa* qui a volé mon beau cheval isabelle.

— Oh! oh! — fit le sorcier, pinçant les lèvres et fronçant les sourcils. — S'attaquer à un grand *naldjorpa*... c'est là, chose sérieuse. Croyez-moi, *gyalpo*, renoncez-y.

— Je n'ai que faire de tes conseils, — répliqua le prince. — Si tu ne peux pas me servir, va-t'en; j'appellerai quelqu'un de plus capable que toi.

— Vous ne trouverez personne de plus capable que moi, chef, — repartit le sorcier. — J'ai seulement voulu vous avertir. Quel châtiment désirez-vous infliger au lama?... Est-ce la mort?

Le Bön proféra cette question avec un accent sinistre et son regard fouilla le cœur du *gyalpo* jusqu'à son tréfonds.

Le prince frissonna.

— Non, — exclama-t-il, — non, pas la mort!

— Maladie grave? — Accident?

— Accident... oui...

— Sérieux, n'est-ce pas?...

— Sérieux... eh!...

La précision des détails à fournir mettait le prince mal à l'aise. Les *naldjorpas* comprennent souvent, de loin, ce qui se trame contre eux.

— L'accident ne pourrait-il pas concerner ses biens, — demanda-t-il au sorcier. — Par exemple, ses chevaux seraient volés, tous ses bagages tomberaient à l'eau et seraient perdus au passage d'une rivière...

— Bien, chef, — répondit laconiquement le Bön. — Vous donnerez des ordres à votre intendant afin qu'il me fournisse un bœuf dont j'ai besoin.

Et il se retira.

Le surlendemain, le Bön conduisit au pied d'un arbre le bœuf qu'on lui avait amené. Là, il offrit la vie de l'animal au démon dont il sollicitait les services, puis il le tua, le dépeça et, aidé par un acolyte, il en transporta la viande et la peau sanglante dans un hangar mis à sa disposition.

Là, le sorcier dessina sur la peau de l'animal, la face terrible de l'être qu'il avait évoqué. Autour de celle-ci, il disposa ensuite, dans un ordre particulier, toutes les parties de la bête : la tête et le cœur au centre, les entrailles déroulées encadrant le tout et formant ce que l'on dénomme le « mur » du cercle magique. Il chanta diverses incantations devant ces sinistres offrandes, puis, à la tombée du soir, il regagna la maison où il était momentanément hébergé. Pendant la nuit, le démon devait venir humer l'odeur du sang et se repaître de la substance subtile de la victime. Le lendemain, le Bön connaîtrait, à la vue de certains signes, si le rite avait opéré.

De bon matin le sorcier se rendit au hangar. Une flaque de boue s'étendait devant la porte et le sol, sous celle-ci, avait été labouré en plusieurs endroits par des griffes d'animaux. Déjà rendu inquiet par ces traces suspectes d'interventions étran-

gères, le Bön ouvrit la porte et, tout aussitôt, poussa un cri d'épouvante. Des offrandes déposées la veille, il ne restait que des débris informes. Des chiens creusant les voies d'accès qui se voyaient sous la porte, avaient pénétré à l'intérieur et s'y étaient régalés. De gros os, parfaitement nettoyés de toute viande, jonchaient le sol, la peau, sur laquelle la figure magique était tracée, avait été mise en pièces et en partie dévorée; sur un morceau gluant de celle-ci, collé contre le bas de la muraille, le Bön discerna un des yeux fantastiques de la face dessinée par lui et cet œil horrible, barbouillé de sang, semblait le regarder fixement.

L'être, appelé par lui, avait été vaincu dans la lutte qu'il l'avait induit à entreprendre. Sans aucun doute, Yéchés Kunzang, averti par sa clairvoyance ou par ses invisibles protecteurs, l'avait châtié. Les chiens n'étaient que les instruments choisis et animés par sa volonté. Maintenant, la colère que lui, sorcier téméraire, avait allumée en cet être démoniaque pour le lancer contre le lama, allait certainement se retourner contre lui qui l'avait engagé dans ce funeste combat. Il pouvait craindre, aussi, celle du maître *naldjorpa*. Dans ce compte, l'infortuné Bön oubliait un troisième personnage, plus redoutable que le démon et le *naldjorpa*, parce que plus proche de lui.

Plongé dans ses pénibles réflexions il n'entendit pas venir le *gyalpo* à qui l'anxiété qu'il éprouvait n'avait pas permis de dormir et qui tenait à apprendre, sans retard, si le Bön avait discerné des pronostics favorables au but qu'il poursuivait. Voyant la porte ouverte, le prince s'avança. Si la stupéfaction avait arraché un cri au Bön, ce fut un véritable hurlement que poussa le *gyalpo* à la vue des débris que le sorcier continuait à fixer avec des yeux terrifiés.

Le prince était grand, vigoureux, et le sorcier un mince et débile vieillard. Son seigneur le saisit brutalement par un bras, le jeta par terre et le bourra de coups de pied en l'invectivant.

— Ah! misérable bon à rien, voilà donc ton pouvoir! Imbécile! ignorant! Comment as-tu osé prétendre, devant moi, que tu t'entendais à ces rites!... Tiens, bête! Tiens! — Et il continuait à lui lancer des coups de pied.

Au tapage qu'il faisait des domestiques accoururent, mais

pas un d'entre eux n'osait s'interposer entre le prince et le pitoyable vieux sorcier.

Enfin le *gyalpo* fatigué de frapper, sortit du hangar. Plusieurs hommes s'empressèrent alors de relever le Bön, le firent asseoir et lui apportèrent de la bière.

L'homme but sans rien dire, puis se leva et regardant dans la direction du palais, il proféra :

— Je vois le malheur accourir vers toi, *pönpo*. Tu avais un adversaire; maintenant, tu as un adversaire et un ennemi.

Et il s'en alla sans que ceux qui l'entouraient eussent pu faire sortir une parole de leur gorge que la frayeur serrait.

Bien qu'il affectât de considérer l'échec du sacrifice du Bön comme l'œuvre toute naturelle d'animaux attirés par l'odeur de la viande, ce fait avait, en réalité, fortement impressionné le prince. Dans son for intérieur, il y voyait l'action de Yéchés Kunzang. Il ne s'agissait donc plus seulement, pour lui, de se venger d'un tort subi, en causant, à son tour, du tort à celui qui le lui avait fait subir, mais de se mettre à l'abri d'un ennemi, puissant en magie. Dûment informé de ce qu'il avait tramé contre lui, le maître *naldjorpa* ne le lui pardonnerait pas. Tant que Yéchés Kunzang vivrait, sa sécurité, celles de sa famille et de ses biens seraient constamment en péril; seule, la mort du lama pouvait lui rendre la tranquillité. Ayant réfléchi de cette manière, le *gyalpo* avait décidé la célébration d'un *doubthab tagpo* (rite visant à amener la mort).

Quinze jours plus tard, le chapelain envoyé par le *gyalpo* en mission secrète, revint amenant avec lui un *ngagspa*[1] du Dougyul : le *jowo*[2] Zangkar accompagné par un de ses disciples et un serviteur.

Zangkar avait déjà été instruit par le chapelain, que le prince désirait la célébration d'un *doubthab tagpo* pour tuer un ennemi. Introduit devant le prince, il se fit raconter tout ce qui se rapportait au séjour de Yéchés Kunzang. Ensuite il alla examiner les lieux où celui-ci avait habité, puis il formula ses desiderata. Il fallait construire près de l'ancienne demeure du lama, une hutte de forme triangulaire, profondément enfoncée en terre. Les murs seraient en pierre et très épais, le

1. *Ngagspa* = magicien.
2. *Jowo* = seigneur, titre de courtoisie.

toit formé par de larges pierres plates. Quand il entrerait dans cette hutte pour accomplir le rite final qui demanderait sept jours, l'entrée de celle-ci serait murée derrière lui; une seule petite ouverture demeurerait pour laisser passer la flèche, magiquement animée, qu'il décocherait de l'intérieur et dont le double invisible atteindrait, en plein cœur, la victime désignée.

Le *gyalsé*, à qui une cicatrice à la tempe rappellerait toute sa vie, la correction que Mipam lui avait infligée, voulait inclure l'ami de Dolma dans le but du rite, afin qu'il périsse en même temps que le lama. Mais lorsqu'il énonça ce désir, le *ngagspa* lui commanda sévèrement de se taire. L'idée de faire servir un *doubthab tagpo* à deux fins, offensait, disait-il, les déités redoutables qui devaient être évoquées.

La hutte fut construite en une dizaine de jours. Avant qu'il commençât la célébration des rites, le *gyalpo* demanda à Zangkar s'il n'était pas indispensable pour la réussite de ceux-ci, qu'il eût avec lui un objet ayant appartenu au lama. Il ne pouvait pas, malheureusement, lui en fournir : Yéchés Kunzang n'avait rien laissé de ses effets.

Avec une supériorité dédaigneuse le *ngagspa* écarta cette suggestion.

— De tels accessoires sont utiles à ceux dont le pouvoir personnel est faible, — dit-il, — moi, je n'en ai nul besoin.

Pour tromper son impatience tandis que le *doubthab* s'accomplissait, le *gyalpo* partit chasser dans la montagne. Il reviendrait, avait-il décidé, le jour ou les rites seraient terminés et apprendrait de Zangkar si les signes indiquant qu'il avait été victorieux lui étaient apparus.

Le *gyalsé*, boudeur, déclina l'invitation que lui adressa son père de l'accompagner à la chasse. L'attitude de celui-ci envers le *ngagspa* lui déplaisait. Il trouvait que le *gyalpo* n'eût pas dû s'en rapporter aussi aveuglément à lui. Il faut, pensait-il, qu'un objet ayant été fréquemment en contact avec celui qu'on veut atteindre, soit utilisé dans la célébration du rite, c'est chose bien connue. Pourtant le *jowo* Zangkar avait déclaré pouvoir s'en passer. Était-ce vraiment parce qu'il se croyait supérieurement habile, ou bien, craignant de s'attaquer au maître *naldjorpa*, voulait-il tromper le *gyalpo* en

simulant un *doubthab* qu'il savait devoir être inefficace?

Le jeune homme réfléchit longuement sur ce sujet. La veille du jour où Zangkar devait terminer les rites en décochant la flèche magique, il eut une idée.

L'acte de tirer cette flèche était, se disait-il, la partie principale, vraiment essentielle du *doubthab*; c'était la flèche qui tuait. S'il pouvait faire qu'elle atteignît et transperçât un objet appartenant au lama, celui-ci mourrait immanquablement, il en était de même de Mipam. Dès lors, sa résolution fut prise. Il ne possédait rien qui eût appartenu au lama, sauf un *kadag* que Yéchés Kunzang lui avait donné lors de son départ. Le *naldjorpa* avait tenu celui-ci assez longtemps en main; peut-être était-ce suffisant. Dans tous les cas, cette addition aux éléments du *doubthab* ne pouvait être nuisible. Elle était susceptible de faciliter l'action du *ngagspa*, si celle-ci était sincère et de la rendre efficace, à son insu, si elle ne l'était pas. Quant à Mipam, la chose était aisée. Après sa fuite, on avait rapporté au palais ses couvertures et un de ses gilets. Ce gilet était précisément ce qu'il fallait. Il savait où le trouver.

A la nuit tombée, le *gyalsé* faisant un détour par les bois, se rendit à la lisière de la clairière. De loin, il aperçut comme un point de feu brillant dans les ténèbres, la clarté rayonnant par la petite ouverture de la hutte où brûlait une lampe d'autel. Cette lumière lui était un guide sûr pour calculer la direction que suivrait la flèche que le *ngagspa* tirerait de l'intérieur de sa cellule. En ligne droite avec celle-ci, dans un buisson, il disposa, le *kadag* du *naldjorpa* et le gilet de Mipam. Nul obstacle ne s'interposait sur le passage de la flèche, elle devait forcément atteindre le buisson et percer la légère écharpe de soie fine et le gilet qu'elle recouvrait. Le feuillage et quelques touffes d'herbes croissant à cet endroit, dissimulaient parfaitement ceux-ci.

Ayant terminé ces arrangements, le *gyalsé* rentra au palais.

ALEXANDRA DAVID-NEEL
et LE LAMA YONGDEN

(*A suivre.*)

L'ATTENTAT DE FIESCHI[1]

1835 : telle est l'année, aujourd'hui centenaire, dont nous ranimerons un épisode.

L'épisode est cruel, un choix plus agréable aurait été peut-être un choix plus juste. Cette pensée me vint, tandis que, préparant cette étude, je m'enfonçais dans son détail funeste. Feuilletant alors un recueil d'éphémérides, je parcourus, respirai tout entière cette défunte année. Elle me parut bien belle et enviable. Quelle éblouissante suite d'êtres et d'œuvres je vis défiler sous mes doigts, sous mes yeux; quelle abondante flore, lyrique, musicale et sentimentale! Je veux d'abord en rendre compte, et avant de le montrer bête, criminel, obsédé par la haine et le mal, je montrerai notre passé en ce qu'il a d'émouvant et de beau.

Janvier: les occasions de soirée, de lecture, sont nombreuses. Au Théâtre-Français, Alfred de Vigny donne *Chatterton*, la plus précaire de ses œuvres, et la plus applaudie; Balzac, presque aussitôt, publie *le Père Goriot*. *Le Père Goriot*, clef de voûte de la *Comédie humaine*, anniversaire à ne pas négliger. En février, à l'Opéra, un surprenant gala : Vestris, le vieux Vestris, reparaît pour un soir sur la scène et soutient de sa main encore ferme la jeune Taglioni. Vestris, le danseur à la mode vers 1780, accompagnant la ballerine rossinienne, quel imprévu! Quelques jours passent, écoutez la triste nouvelle :

1. La présente étude a fait l'objet d'une conférence au Musée Carnavalet, conférence faisant partie de la série inaugurée cette année par le nouveau conservateur M. Jean-Louis Vaudoyer.

le peintre Léopold Robert, alors si admiré, victime d'une irrépressible angoisse, se suicide à Venise. Cependant, l'Académie française, après soixante-quinze ans de méditations, achève la troisième édition de son dictionnaire, demeuré en chantier depuis 1762. Avril, procès politique : les insurgés, qui l'année précédente avaient ensanglanté Paris et Lyon, sont jugés, condamnés. Laissons cela, un poète nous parle : Alphonse de Lamartine, rentré de Syrie, publie son *Voyage en Orient*, quatre tomes. En mai, le général Kellermann, duc de Valmy, meurt. Un soldat de l'ancien régime, rallié à la Révolution : que d'âges mêlés. En mars, événement sentimental, que nous connaissons tous, mais que peu de contemporains connurent : George Sand rompt avec Musset et, toujours sereine, va corriger dans sa campagne de Nohant les épreuves du roman *André*. La réponse de Musset, nullement sereine, c'est la *Nuit de mai*, qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes*. Quelques jours passent, un fait divers nous rend attentif. Gros, le peintre des guerres de l'Empire, se jette dans l'étang de Meudon. Je ne sais vraiment quelle conjoncture des astres rendait cette année-là si noire pour les peintres. Juillet : Fieschi, sa machine infernale et son massacre. Août : Bellini, si jeune, déjà illustre, déjà l'une des gloires du chant italien, meurt dans sa petite maison du village de Puteaux. Octobre : Victor Hugo offre aux Parisiens, pour leur rentrée, les *Chants du crépuscule*, auxquels Balzac donne bientôt la réplique avec *Le lys dans la vallée*, et Théophile Gautier, en décembre, avec les quatre tomes de *Mademoiselle de Maupin*. Entre temps, deux villes, dont de vastes quartiers étaient construits en bois, Canton et New-York, sont réduites en cendres.

Je trouve un peu amer, je l'avoue, qu'un si beau choix s'offrant, un sombre attentat m'ait été proposé. S'il m'était donné de changer l'événement, c'est Vestris et la Taglioni dont je voudrais parler. Ce hardi mariage de deux mondes rythmiques, trois mondes même, celui de Gluck, celui de Mozart, celui de Rossini, me séduit infiniment. Et puis, danseurs et danseuses ont cette précieuse habitude de ne toucher notre fâcheuse terre qu'avec la pointe de leurs pieds, de n'entretenir avec elle que les plus rapides, les plus imper-

ceptibles contacts. Les historiens, c'est tout au contraire : ils posent leurs deux pieds bien à plat et bien fort sur la terre, et toute la boue et le sang qui s'y trouvent, leur destin est de s'en salir. Mon destin personnel m'ayant fait historien, je ne dois pas m'étonner. Je n'ai pas mérité les danseurs, j'ai mérité le crime, c'est du crime que je vous parlerai.

***

Ce choix a d'ailleurs ses fortes raisons. L'année 1835, telle qu'elle fut transfigurée par la magie de l'art, nous reste assez familière. Mais la véritable année 1835, incohérente et dure, nous l'avons oubliée. Nous n'avons retenu que ses charmes. Or, pour ceux qui la vécurent, ces charmes n'occupèrent pas toute la longueur des jours, il s'en faut. Les grandes années romantiques, celles qui suivent 1830, n'ont pas du tout été consacrées à la littérature. *Hernani*, février 1830 : c'est une date de la Restauration bourbonienne, Charles X est roi. Juillet 1830 : Charles X est chassé, la Révolution républicaine et sociale, dont l'inspiration n'est pas romantique, mais plutarchienne ou cornélienne, éclate.

1830-1835 : ces années sont parmi les plus riches et les plus rudes du XIXe siècle, les plus animées par l'espérance sociale, les plus ennoblies par le courage, mais aussi les plus déshonorées par la haine. 1848 est davantage resté dans le souvenir : cette persistance est l'effet d'un mirage. 1848 est un feu de paille vite étouffé. Le foyer d'où la flamme est montée, c'est en 1830 qu'il a brûlé fortement, longuement. Saint-simonisme, fourriérisme, socialisme, tout commence alors. 1831, 1832, 1833, 1834, années de guerres civiles. L'attentat de Fieschi les termine : c'en est, le crime, l'opprobre, le remords. Nous allons le voir surgir des bas-fonds de l'orgueil blessé, de la rancune et de la violence mercenaire.

***

Le 28 juillet 1835 est nôtre. Mais l'origine de l'événement se rencontre cinq années auparavant : c'est le 28 juillet 1830, dont le massacre de Fieschi commémore l'anniversaire. Le 28 juillet 1830, Charles X est chassé, et Louis-

Philippe d'Orléans, son cousin, se hissant jusqu'au trône, est sacré roi, non par les grandes orgues de Reims, mais par le feu des barricades. Quelle origine pour une royauté! L'explosion révolutionnaire a enfanté un nouveau trône. Pour les nobles et les prêtres, loyaux à Charles X, et pour le peuple révolutionnaire, là-dessus d'accord, Louis-Philippe est un voleur. Aux siens, il a volé un trône, au peuple il a volé la République. Louis-Philippe ne peut durer, telle est l'opinion parisienne, sentie avec la même force dans les salons du Faubourg Saint-Germain et dans les échoppes du Faubourg Saint-Antoine. Sauf dans un étroit milieu de familles attachées à la maison d'Orléans, d'universitaires libéraux, de bourgeoisie parisienne, Louis-Philippe est honni. Et le mépris, la moquerie, l'invective, la haine, les trames ourdies par les conspirateurs, le feu des insurgés, travaillent sans cesse contre lui, ne lui laissent aucun répit.

Les troubles révolutionnaires de cette époque eurent un caractère qui les différencie parmi tous les autres troubles de notre histoire, et qui doit être montré d'abord. Ce caractère leur venait des quinze années de fermentation réprimée qui précédèrent l'explosion, de 1830. Napoléon étant tombé, princes, nobles et prêtres ayant par toute l'Europe repris autorité, l'opposition, partout ardente contre eux, de Kœnigsberg jusqu'à Séville, s'organisa dans le secret. La Sainte-Wehme allemande fomenta des assassinats, la Charbonnerie italienne l'imita dans ses Ventes; la Franc-maçonnerie enveloppa cet ensemble, le couvrant de sa haute et silencieuse puissance. En France, la caserne fut le foyer des complots. Les soldats de Napoléon n'acceptaient pas la hiérarchie restaurée des nobles et portaient avec colère la cocarde blanche. Ils attendaient impatiemment la chute du roi Bourbon, et quelques-uns, parmi eux, la préparaient avec cette force d'action, de discipline et de silence qui est le propre des armées. L'histoire des quatre sergents de la Rochelle est demeurée fameuse. Au lendemain des journées de juillet 1830, cette même force d'action, de discipline et de silence, s'exerça, se développa dans les groupes révolutionnaires. Alors prospérèrent les sociétés secrètes, celle des Saisons, celle des Droits de l'Homme. Les récentes ne faisaient pas tort aux anciennes,

toutes travaillaient ensemble et produisaient des actes violents. En juin 1832, les républicains parisiens, militairement alertés, s'emparèrent du centre de leur ville, se retranchèrent entre la Porte Saint-Martin, la Porte Saint-Denis, l'Hôtel de Ville et le Châtelet, puis, progressant par les petites rues, menacèrent le Palais-Royal. En mars 1834, le gouvernement ayant fait voter une loi qui interdisait les sociétés secrètes, ces sociétés répondirent par une insurrection qui agita huit villes, ensanglanta Lyon par une bataille de cinq jours, et Paris par le massacre longtemps fameux de la rue Transnonnain.

Louis-Philippe était sans autorité pour imposer l'ordre aux révolutionnaires. Il restait, quoi qu'il dît ou fît, le roi des Barricades. La marque était sur lui, comme le sang gravé sur la clef de Macbeth. Contre les libellistes qui l'insultaient, que pouvait-il? En matière de presse, les jurés étaient juges, les jurés acquittaient, où, s'ils condamnaient, c'était très mollement. Louis-Philippe pouvait-il dessaisir le Jury? Ses ministres ne l'osaient pas. La caricature, plus subtile que l'imprimé, plus redoutable encore, connaissait alors un de ses plus beaux temps. Le jeune Daumier y montrait sa verve grandiose, son génie; il s'était emparé du roi Louis-Philippe, il ne le lâchait pas. Forte stature, épais visage élargi par le bas, puissamment matériel, Louis-Philippe, vu par Daumier, incarne le Maître insatiable qui tourmente un peuple pour l'épuiser, le vider de sa substance. Jarry, voici une quarantaine d'années, nous montra sur la scène Ubu-Roi. Ubu-Roi, c'est Louis-Philippe tel que le concevait en 1835 le peuple républicain de Paris. Crayonné par Daumier, Louis-Philippe est un protée qui incarne, en chacune de ses formes, un aspect de la tyrannie : tantôt un lion au visage monstrueusement humain, qui attend, tapi dans son centre, les proies que ses serviteurs lui apportent; tantôt un gras usurier vautré sur son or, auquel ses débiteurs apportent leur fortune; tantôt un ogre déguisé en opulente nourrice, et qui se nourrit des enfants qu'on approche de son sein. Sous les galeries du Palais-Royal, dans les cafés des boulevards, on attendait chaque semaine le dessin de Daumier. Opposons à ces fantasmes Louis-Philippe le véritable, prince sagace et libéral, habile à vivre et laisser vivre, vieil homme de guerre ferme dans les

combats, et capable, en toute occasion, d'un magnifique courage : rarement y eut-il tel contraste entre un homme et sa transfiguration mythique. Mais le vrai n'intéresse pas les peuples, et les Parisiens, presque unanimes au moment où nous sommes, attendaient comme un événement fatal la chute du roi voleur, du roi tyran, l'écroulement de Louis-Philippe, scandale du siècle, scandale des siècles.

***

Chaque année revenait l'anniversaire de la révolution de Juillet, des Trois Glorieuses comme on disait alors. Rencontre inévitable : joie pour les ennemis du roi, ennui pour le roi et les siens. Les Trois Glorieuses : heureux thème pour les républicains. Les insurgés se trouvaient à l'honneur. Il fallait les écouter, leur serrer la main, leur prodiguer les décorations, les pensions. C'était fort délicat, et un peu ridicule. Louis-Philippe, homme de Cour accompli, rompu à toute espèce de cérémonial, faisait les gestes, prononçait les paroles convenables, et, à cheval, saluait les drapeaux tricolores troués par les balles, reliques des barricades grâce auxquelles il était roi.

En 1835, la rencontre de l'anniversaire était particulièrement délicate. En effet, il y avait eu, au printemps, ce long et pénible procès au terme duquel avaient été jugés les insurgés de 1834. Dures et nombreuses avaient été les peines, les condamnés remplissaient les prisons. Pour escamoter la difficulté, quelqu'un, dans le gouvernement, avait eu une idée. Je soupçonne que ce fut Thiers, notre Ulysse marseillais, toujours fécond en artifices. Ministre de l'Intérieur, c'était à lui d'organiser la fête. Voici l'idée : la commémoration aurait pour objet, non les journées révolutionnaires de Juillet, mais le régime même qui en était issu, régime d'ordre autant que de liberté. Ce régime avait eu ses fondateurs, les insurgés des premiers jours, martyrs de la liberté : gloire à eux! Mais ce régime ensuite avait eu ses défenseurs, gardes nationaux, soldats, gendarmes, agents de police, qui depuis cinq ans combattaient les révolutionnaires, s'exposaient courageusement, martyrs de l'ordre, au feu des barricades : gloire à eux, gloire aux uns comme aux autres, gloire au régime, gloire au Roi!

Il y avait là-dedans un abus d'habileté. Le peuple ne s'y trompa pas et la glorification simultanée des insurgés et des gendarmes fit rire les Parisiens. A la gaieté des rieurs se mêla la colère des sectaires, et jamais rumeurs fâcheuses ne s'élevèrent, foisonnèrent davantage qu'en ces quelques semaines qui précédèrent la fête. « Les républicains s'armeront, annonçait-on; ils demanderont au roi la grâce des condamnés; si le roi l'accorde, tout ira bien; s'il refuse, on se battra. » Le *Charivari*, imprimé en caractères rouge sang, montrait le roi portant dans ses bras un cadavre, marchant sur des cadavres. L'attentat, autant que l'insurrection, était prévu, les journaux républicains savaient même l'annoncer : « On parie pour l'éclipse totale du Napoléon de la Paix », écrivait le *Corsaire*. Ce Napoléon de la Paix, c'était un des surnoms de Louis-Philippe, et « l'éclipse totale » est une expression par elle-même assez claire. La rumeur gagnait l'Europe attentive. « On s'attend à une catastrophe pendant l'anniversaire des trois jours », écrivait, le 25 juillet, un journal de Hambourg. Et à Rome, un ordre du jour de la société « *Jeune Italie*, saisi par la police, annonçait que les journées anniversaires verraient tomber le tyran de la France et commencer la régénération de l'Europe ». Telle était l'allure mythique des pensées.

Louis-Philippe, pourtant, ne se troublait pas. D'accord avec ses ministres, il entendait que la double commémoration, dont il avait adopté l'idée, fût imposante. La Garde nationale parisienne serait tout entière convoquée, rangée sur un très long parcours, des Champs-Élysées jusqu'à la Bastille. Le roi sortirait des Tuileries à cheval, ses fils, Orléans, Nemours et Joinville l'accompagnant et ses ministres le suivant. (En ce temps-là, les ministres montaient à cheval, et Thiers, le plus petit de tous, était connu pour affectionner les chevaux les plus grands.) Après les princes et les ministres, viendrait un brillant état-major militaire auquel étaient invités à se joindre tous les officiers généraux présents à Paris. Des Tuileries, le cortège gagnerait le Rond-Point des Champs-Élysées, où seraient massées la cavalerie de la Garde nationale et son artillerie, celle-ci connue pour son ardeur républicaine. Du Rond-Point, le cortège redescendrait par la rue de Rivoli jusqu'à la place Vendôme, saluerait la colonne impériale, puis

passerait en revue l'infanterie de la Garde nationale, ses légions alignées au long des boulevards. Lente revue, mesurée à l'allure du pas, chaque garde ayant le droit de sortir du rang et de remettre au roi, en sa main même, une pétition. La parade, avait-on calculé, durerait trois heures. La partie était belle pour les conspirateurs. Louis-Philippe, beau joueur et beau soldat, acceptait le risque; il l'acceptait pour lui et pour les siens : ses trois fils étant à cheval près de lui, la race royale tout entière s'exposait aux coups des révolutionnaires.

Risque réel, chacun en convenait. A l'ample rumeur que nous avons dite, était venue s'ajouter, presque au dernier instant, la précision d'un avertissement. Le 27 au soir, la police sut qu'un nommé Boireau, ouvrier serrurier, dissuadait ses amis d'aller le lendemain sur les boulevards aux environs de l'Ambigu-Comique, un terrible attentat devant, à cette place, mettre fin à la vie du roi. Et c'était vrai. Le secret, jusqu'alors bien gardé par les conspirateurs, au dernier instant, soudain trop lourd, leur avait échappé. La police ne sut pas mettre l'avis à profit. Faut-il croire qu'elle fut troublée dans ses recherches par le fait que deux théâtres de même nom, deux Ambigus, existaient alors au long des boulevards? Telle fut son excuse, très faible. Il semble qu'assaillie par les rapports de ses indicateurs, elle ne sut pas distinguer l'importance de celui-ci et ne s'attacha pas à en suivre jusqu'au bout la piste. Cherchant de tous côtés et trop vite, elle ne trouva rien. Ses chefs pourtant laissèrent percer leur inquiétude. Thiers avertit les princes : « Veillez, leur dit-il, sur votre père. » Et le maréchal Mortier, duc de Trévise, également prévenu : « J'irai au côté du roi, dit-il, je suis plus grand que lui, je le couvrirai de mon corps. »

***

A dix heures du matin, le roi, les princes, leur cortège quittèrent les Tuileries, remontèrent les Champs-Élysées, convenablement salués par la foule. Du Rond-Point des Champs-Élysées, ils redescendirent, gagnèrent les boulevards, et là entrèrent en contact avec la Garde nationale. Au delà du Faubourg Montmartre commençaient les quartiers dangereux. Les deux portes, Saint-Denis, Saint-Martin, furent passées,

Tout allait bien. La Garde avait bonne tenue. « Trop d'œillets rouges aux boutonnières », observa l'un des jeunes princes, examinant la foule. L'œillet rouge, c'était la fleur républicaine. Si tout en restait là, le mal n'était pas grand. Le cortège était maintenant non loin de la Bastille, boulevard du Temple, près du terme, près du salut, mais aussi très près des périls.

Ne pensons pas, si nous voulons nous imaginer le paysage parisien tel qu'il se présentait alors, à nos boulevards bordés de maisons hautes et régulières, au vaste et monumental espace de la place de la République. Rien de tout cela n'existait; ni maisons hautes, ni place, ni monument. Imaginons une large avenue, sur les bords de laquelle de jeunes arbres, depuis peu plantés, distribuaient sur un vaste espace leur ombre maigre, et, sur les bords de cette avenue, un désordre de maisons basses, de guinguettes, le café des Colonnes et le Jardin turc, familier aux jeunes Parisiens de Balzac, aux habitués de la Pension Vauquer. Arrêtons-nous là, à la hauteur de ce Jardin turc, qui ne doit pas évoquer pour nous les splendeurs de Stamboul. Le roi ralentit un instant son cheval pour recevoir la pétition que lui tend un garde, et à cet instant même une rafale éclate sur les têtes. Une rafale, le mot n'est pas trop fort; c'est un feu de peloton qui roule, et aussitôt, gisant à terre, vingt chevaux de l'escorte, vingt officiers précipités, et, parmi la Garde, la foule rangée derrière elle, des hommes, des femmes, des enfants, de même précipités, blessés, criant, mourants, quelques-uns foudroyés par la mort.

Stupéfaction de la foule, puis colère ou panique. Les uns fuient par les petites rues, vidant les lieux; d'autres courent aux blessés, aux victimes; d'autres se ruent vers la maison d'où avait jailli le feu, d'où on voyait monter encore vers le ciel bleu un gros et lent flocon de fumée blanche. Sur le lieu du massacre, Louis-Philippe contenait difficilement son cheval dont une balle avait touché l'oreille. « Il faut marcher, il faut marcher », disait-il avec un juste sentiment de la situation à ses trois fils, Orléans, Nemours et Joinville, tous trois indemnes comme lui. Les jeunes princes, frappant du plat de leur sabre le cheval cabré de leur père, le lancèrent en avant vers la foule et la Garde qui attendait, déjà nerveuse,

jusqu'au loin prévenue du malheur par les cris, la course des fuyards, par le vacarme redoutable de la salve. Visage grave et bouleversé, Louis-Philippe saluait du sabre. A peine avait-il pu jeter un regard sur le maréchal Mortier, gisant étendu contre le sol, sur tant d'autres corps de serviteurs, d'amis, d'inconnus, frappés là où lui seul et ses fils devaient l'être. Soixante blessés, dix-huit morts, tel était le bilan du carnage. Suivi par son état-major décimé, Louis-Philippe acheva de passer la lente revue.

La foule, la Garde, la police, Thiers lui-même demeuré sur les lieux, avaient envahi la maison du crime, enfonçant les portes, arrêtant tout le monde. La maison n'était guère grande : quatre fenêtres de longueur, deux étages de hauteur, une bicoque de banlieue. Au deuxième, dans une chambre vide, ensanglantée, parut, dressé sur un châssis de bois, devant la fenêtre ouverte, un assemblage de vingt-cinq fusils brûlants encore, trois d'entre eux déchirés par la poudre. Où était le meurtrier? Dans une pièce voisine, une fenêtre ouverte donnait sur une cour; accrochée à la barre de cette fenêtre, une corde : l'homme donc avait fui par là. Courte fuite : au débouché de la cour, la foule, de toutes parts ameutée, l'avait vu paraître, le front ouvert par le feu des armes éclatées, hagard, ensanglanté; elle l'avait saisi, frappé, et la police n'avait pu qu'arracher à ses mains un corps misérable, chair presque mourante.

Les magistrats, tout de suite au travail, enquêtent dans la maison sinistre. Le nom de l'homme? Gérard, leur dit-on. Le connaissait-on depuis longtemps? Cinq mois à peine. Ses fréquentations, ses habitudes? Habitudes tranquilles, fréquentations peu nombreuses; deux hommes l'étaient venu voir, et l'un d'eux une seule fois; quelques jeunes femmes, assidues, animaient l'escalier à la tombée du jour. L'une d'elles, borgne, manchote d'une main et pourtant jolie fille. Son nom? Personne ne le savait. Quoi encore? Peu de jours auparavant, l'homme, celui qu'on nommait Gérard, s'était fait monter une forte caisse de forme longue, couverte d'un cuir poilu. Cette caisse avait été, la veille, remportée. Les armes, sans doute, étaient venues par cette caisse. Et c'était tout. Les magistrats se tournaient alors vers la dépouille lamentable. Gémissant, celui

qu'on nommait Gérard ne répondait aux questions dont on le torturait que par des accents rauques, des mots à peine articulés, des gestes. « Le mobile de votre crime? » lui demande-t-on. On entend sa réponse : « C'est pour la gloire. » Nouvelle question : « Vos complices? » L'homme répond par un geste à peine esquissé, mais dont les magistrats devinent le sens. Il remue, lève l'index de sa main droite : *Moi seul.* Vivra-t-il? Le front largement ouvert laisse voir la palpitation du cerveau, et les médecins ne répondent de rien.

***

Où étaient la malle, les deux hommes, les femmes? Fieschi (appelons-le de son vrai nom, Gérard n'existe pas) avait eu tort de recevoir deux hommes, tort de ne pas brûler la malle. Mais sa grande imprudence, ç'avait été de recevoir les femmes, de recevoir Nina, la borgne, sa préférée. Par elle, très vite, tout sera su.

Au jour même de l'attentat, elle était venue boulevard du Temple. Elle ne savait rien, pourtant elle était inquiète. Fieschi, la veille, lui avait parlé avec une énergie singulière. Il lui avait interdit de revenir, l'avait presque chassée. Puis, ému, il lui avait dit : « Si jamais tu te trouves seule et dans l'ennui, va voir Morey, Pépin, mes deux amis. » L'étonnement, l'inquiétude, l'instinct, la ramenaient à l'endroit fatal. Elle était là à l'instant du tumulte; elle s'était heurtée aux fuyards, elle avait vu la fumée blanche au-dessus de la fenêtre qui était celle de Fieschi. Terrifiée, soudain comprenant tout, elle avait entendu : « L'homme est pris; l'homme est blessé; l'homme est mort. » Elle avait fui.

Où irait-elle? Elle courut en hâte vers la maison où elle était employée, ramassa quelques hardes, repartit. Elle voulait fuir au plus loin. Elle alla chez une amie à laquelle elle demanda, pour une nuit, le partage de son lit. Le lendemain, toujours éperdue, se souvenant de ceux que lui avait nommés Fieschi, elle alla chez M. Pépin, épicier du faubourg Saint-Antoine. Elle fut reçue par madame Pépin, et mal reçue.

— M. Pépin, dit madame Pépin, a quitté Paris depuis trois jours.

Déçue, Nina alla sans retard vers Morey, l'autre ami. Morey la reçut.

— Qu'est-ce qui vous amène ? dit-il.

— Vous le savez bien ! s'écria la jeune fille avec tant de violence que Morey se découvrit soudain.

— Dommage, dit-il, que Fieschi vive encore.

Et il s'occupa de cacher l'enfant éperdue. Il lui trouva une chambrette, l'y installa, aidé par une concierge qui croyait deviner quelque fugue amoureuse. Le lendemain, Morey faisait porter chez Nina cette caisse couverte de cuir poilu dont il connaissait le dépôt. Tout ce qui était dangereux, la fille, la caisse, il s'en débarrassait. Bientôt, dit-il à Nina, elle partirait pour Lyon.

Le lendemain, Nina, solitaire dans sa chambrette, désespérée, méditant un suicide, entendit frapper à sa porte, « Morey, pense-t-elle », et courut ouvrir. Les policiers étaient là, qui entrent et lui saisirent les mains. La malle avait trahi son refuge. C'est elle, cette malle fugitive, que la police avait d'abord cherchée. Tous les commissionnaires parisiens ayant été interrogés, deux d'entre eux, reconnaissant l'objet qu'ils avaient transporté, avaient conduit les magistrats, de porte en porte, jusqu'à celle de Nina.

Nina, c'était peu de chose, un pauvre oiselet perdu dans cette tourmente. Elle voulut d'abord ne rien dire, sa résistance ne fut pas longue. Morey, Pépin furent nommés par elle. Pépin en fuite échappe encore à la police. Morey est pris, interrogé, et les personnages du drame commencent d'apparaître.

Morey, d'abord : un Bourguignon solide, sombre et silencieux; toute la sève de sa race, il la retenait en lui, concentrée. Un homme d'âge, un sexagénaire, chose qui étonne. Le régicide, d'ordinaire, est un être jeune. Passé la trentième, la quarantième année, presque toujours, la passion révolutionnaire s'éteint. L'homme du peuple cesse d'être un fanatique. Désenchanté par l'expérience, il se calme ou se décourage, et disparaît dans la foule des êtres. Morey, à soixante ans, persiste. La vie de Morey fut explorée, et on y trouva, dès longtemps marquée, une vocation de violence et de sang. En 1816, la police l'avait rencontré dans un complot tramé contre les Bourbons; on en était resté au soupçon.

En 1817, un soldat de l'armée autrichienne d'occupation ayant été assassiné, Morey avait été accusé du meurtre et cité en justice. Il avait tué, tout l'indiquait. Mais il sut émouvoir les jurés en alléguant son patriotisme, l'horreur irrépressible que lui inspirait la vue d'un étranger; les jurés l'avaient acquitté. Ouvrier sellier occupé par l'armée, il avait continué dans l'atelier militaire sa tenace et sourde activité de conspirateur. Gêné par la surveillance de la police, il avait laissé son emploi, quitté Dijon, plantant là femme et enfants. Installé à Paris, il avait ouvert une boutique, sans doute aidé par des amis politiques, les francs-maçons peut-être. Morey était maçon. La faillite, qui ne tarda pas, fit de lui un hors la loi dans le monde du travail. Et le voici, aux dernières années de la Restauration, tête blanchissante, âme obstinée, hantée par les rancunes et les haines. Une société égalitaire, où personne ne puisse être humilié par personne, voilà son rêve. La mort des Bourbons, la ruine de cette race royale qui incarne, parmi les hommes, l'inégalité, voilà son rêve prochain, son obsession. En 1830, on l'a vu sur les barricades, et il a pris, parmi les combattants, figure de chef. Vieil habitué des sociétés secrètes, il s'initie aux sociétés nouvelles, il y est assidu. Louis-Philippe devient sa bête noire, l'aliment de ses rêveries meurtrières.

Rien de plus n'était su. Interrogé, pressé de questions, Morey fatiguait les magistrats par sa négation obstinée. Pourtant il était sûr qu'il avait connu Fieschi, qu'il connaissait Nina, qu'il avait fait porter chez elle la malle de Fieschi. Assurément, il était homme à tout savoir.

A travers lui, à travers les propos effarés de Nina, on découvrait Fieschi. Un Corse : ceci, tout de suite, intéressait l'imagination publique. La Corse jouissait au début du XIXe siècle d'un grand prestige. L'île sauvage, si récemment entrée dans le concert de la civilisation européenne, y avait d'abord porté Napoléon et, par ce don de joyeux avènement, s'était illustrée. A la suite de Napoléon, avait paru une étrange race de partisans, fidèles à leurs amis et à eux seuls, courageux dans l'action, sans pitié pour autrui. Et l'auteur du carnage qui avait ensanglanté le boulevard du Temple, c'était un Corse.

Les renseignements, fournis de proche en proche, éclairè-

rent le passé de Fieschi : un passé tourmenté où se mêlaient le courage et la vilenie, la valeur et l'infâmie. Le dernier logis qu'on connût à Fieschi, avant celui du crime, ç'avait été un moulin de la Bièvre appartenant à la Ville de Paris et dont il était gardien. Il habitait là, en ménage (faux ménage), avec une certaine femme Petit et la fille de cette femme, Nina Lassave, notre Nina, la petite borgne. Amant de l'une comme de l'autre, disait-on. La vie était agitée dans ce moulin, on y entendait crier les femmes et les voisins n'y entraient pas. Fieschi, une nuit, avait tiré le pistolet. La Ville de Paris, enfin, avait renvoyé le trio. Fieschi était d'ailleurs en mauvaise posture, inculpé d'escroquerie et de faux, mais mollement recherché, car la police s'entend à ménager les siens, dont Fieschi, pendant quelques années, avait été. Il avait fait valoir, pour y entrer, les services de sa famille, de son père, capitaine, de son frère, sergent-major, tous deux morts en Russie, et les siens même, sa vie de patriote, éprouvé par la justice des Bourbons. Autant de mensonges, naïvement écoutés en un moment de crise favorable aux hommes de faconde. En 1832, année d'émeutes, Fieschi avait servi, et bien servi, le préfet Baude, ne renâclant jamais devant les missions rudes, les sollicitant même — les périlleuses, les sanglantes aussi. « Si vous avez jamais à vous débarrasser de quelqu'un, écrivait-il à l'un de ses chefs, n'oubliez pas que je suis là. » Sur la demande des magistrats, le préfet Baude donna son témoignage : « J'ai vu peu d'hommes plus adroits, plus astucieux, plus dissimulés, que Fieschi, écrivit-il; je n'en connais aucun d'une intrépidité égale à la sienne. Sa tête est mal ordonnée. S'il s'était trouvé dans des circonstances heureuses, s'il avait été entouré de gens qui eussent sa confiance et qui l'eussent bien dirigé, il aurait pu faire de grandes choses; mais il est également propre au mal... Je suis convaincu qu'il n'a aucune opinion, qu'il a au contraire un profond dédain pour tous les partis, et qu'avec ses dispositions aventureuses, ce mépris de la vie qu'il porte au dernier degré, ce qu'il aurait cherché pardessus tout, ç'aurait été un grand bouleversement, assuré qu'il est de se tirer personnellement d'affaire d'une manière quelconque. » Un souffle romantique a passé dans la prose du haut fonctionnaire, Fieschi nous est par lui montré comme

un héros byronien, un frère ou un cousin de Julien Sorel.

Plus en arrière dans le passé, la vie du Corse se découvrait errante. Fieschi s'acheminait lentement, par Lodève et Lyon, jusqu'à Paris, la femme Petit et sa fille Nina l'accompagnant dès lors. D'où venait-il? Il sortait de la prison d'Embrun. Un vol compliqué de faux, commis dans son île, l'y avait conduit. C'est dans cette prison, que, promu contremaître, il avait connu la femme Petit, une voleuse. Voleur et voleuse, libérés, s'étaient mis ensemble. Plus en arrière encore, que voyons-nous? Fieschi soldat, caserné à Bastia, mêlé à l'une des dernières aventures de l'épopée napoléonienne : Murat, roi d'Italie, ayant entrepris la folle entreprise, où il trouva la mort, de reconquérir son royaume, Fieschi avait été de cette poignée d'hommes, presque tous Corses, qui l'avaient suivi. Reculons encore : Fieschi, jeune soldat, fait la campagne de Russie. Dans la terrible retraite, il se distingue. Chef volontaire d'une escouade toute formée de volontaires, il arrête une incursion de cavaliers cosaques. « Je ne vous oublierai pas », lui dit le général de Damas. Si l'action d'éclat se fût produite, non pas en 1812 et en Russie, mais en Italie en 1796, Fieschi aurait eu un avenir dans les armées napoléoniennes. Tout ce que pourra faire le général de Damas, fidèle en son souvenir, sera de recommander Fieschi, en 1831, au préfet Baude, et de l'aider à devenir un policier.

Qu'apercevons-nous encore? La pauvreté montagnarde, un petit pâtre qui garde les troupeaux. Si loin, sur cette enfance, on voit rôder l'ombre du crime : le frère, le beau-frère de Fieschi, seront poursuivis pour vol; ses cousins, bandits fameux, ont été condamnés en l'an XII; de même, un de ses frères; le père, enfin, condamné pour vol, ira mourir dans cette prison d'Embrun où plus tard passera son fils. Tous les Fieschi, depuis un demi-siècle, ont connu le carcan et la geôle.

***

Ces personnages du drame, Fieschi, Morey, Nina, on les tenait donc (sauf Pépin, qui courait toujours), mais on les tenait séparés, disjoints. Un archéologue, non autrement, ayant trouvé au hasard des fouilles un fût de colonne, un fragment d'architrave, un visage, une épaule de femme, et ne

sachant comment les assembler, reste dans l'embarras. Morey niait tout, l'évidence même, et Fieschi, loyal complice, s'obstinait à faire porter sur lui seul la charge du crime. L'articulation du complot n'apparaissait pas.

Elle apparut soudain. Un jour, il échappa à Morey de dire : « Quel dommage que Fieschi ne soit pas mort! » Le mot fut rapporté. Fieschi, par orgueil, honneur, avait couvert Morey. Se voyant insulté, traité comme un outil qu'on prend et brise, il se retourna tout d'un coup, et cette même énergie qu'il avait employée à sauver ses complices, il l'appliqua soudain à les livrer, à confondre leurs dénégations, à les perdre.

C'est en janvier 1835 qu'avait commencé pour lui la détresse. Sans emploi, sans abri, débarqué par la police et menacé par elle, il n'était plus qu'un indigent traqué. Se faire ouvrier, lui qui avait été sous-officier, contremaître, agent de police secrète, c'était chose impossible. Dans un café du Palais-Royal fréquenté par des Corses, des amis lui proposèrent un engagement dans l'armée espagnole. Fieschi était soldat, d'âge à servir encore. Il répondit à ses amis en écartant les lèvres, montrant ses gencives nues : Fieschi n'a plus de dents, et il fallait alors, pour servir, avoir des dents bonnes et solides, aptes à déchirer le carton des cartouches. Sans abri ni ressources, Fieschi allait couchant, mangeant, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, aidé par la généreuse camaraderie des pauvres. Parmi ses hôtes, Morey. Morey recevait volontiers ce hors la loi, cet aventurier capable de courage, ce camarade maçon. Fieschi lui confia ses ennuis, et ses dernières espérances. Il avait en tête une idée qui pouvait rapporter gros : il dessinerait un plan de la ville de Paris sur lequel seraient indiqués les parcours des omnibus qui desservaient la ville, déjà nombreux, mais sans ordre ni lien. Il ajouterait au plan les heures d'arrivée, de départ. Personne avant lui ne s'était avisé de cela. Un éditeur s'intéressait à la chose, et la lancerait dans le public. L'idée, en effet, n'était pas sotte. Fieschi avait, entre autres choses, un tempérament d'inventeur. Une deuxième idée l'occupait, celle-ci grandiose, et dont il attendait moins l'argent que la gloire. Il avait imaginé une machine à feu formée par une vingtaine, une trentaine de fusils assemblés, une mitrailleuse enfin, arme alors inconnue. « Ce serait

fameux », dit-il à Morey, « dans une place assiégée, défendue par peu d'hommes. » Et Morey écoutait Fieschi, mais toujours suivant son idée fixe : « Meilleur encore, répliqua-t-il, contre un roi. » La machine à feu de Fieschi, soudain liée à sa sombre rêverie, l'éblouit.

Fieschi, comme l'avait senti le préfet Baude, n'avait pas d'opinion politique. Bonapartiste, tout au plus, étant Corse. Et c'est tout. L'opinion d'un homme de bande, d'un primitif, non d'un citoyen. En 1830, il n'avait pas combattu. En 1832, homme de police, il avait traqué les émeutiers. Seul, un pistolet à la main, il était monté sur une barricade et en avait chassé les occupants. Mais il avait l'âme déréglée, prête à tout entreprendre. L'âme mercenaire, enfin. Morey insista : *Contre un roi.* Fieschi écoutait. Pourquoi pas? Et Morey, habile à tenter l'homme aux abois, faisait miroiter des promesses. « Si tu marches avec nous, disait-il, je trouverai l'argent qu'il faut pour construire la machine. » L'inventeur fut séduit. Pourquoi pas?

Le commanditaire auquel pensait Morey, c'était Pépin, que maintenant nous voyons paraître. Fin août, la police a mis la main sur lui, et l'a livré aux magistrats. Pépin est un incomparable personnage de comédie; Henri Monnier, Balzac, Flaubert n'ont rien trouvé de si beau que ce fantoche, ce Pierrot des révolutions parisiennes. Sa figure est parfaite, jusque dans ce nom dont une fée moqueuse l'a paré. Pépin est le chef d'une lignée vivace, c'est un type. Notable épicier du 10e arrondissement, il mérite qu'on voie en lui le modèle de tous les bourgeois bourgeoisants qui, par snobisme intellectuel, débilité mentale, faiblesse de caractère, courent aux idées neuves comme l'alouette au piège. Nous en connaissons plus d'un, aujourd'hui même, millionnaires rougeoyants, qui, apeurés, séduits, ahuris, ouvrent leur bourse aux quêteurs de la Révolution. Pépin, né timide, admirait l'énergie et l'audace des républicains, se plaisait à les recevoir. Le soir, ôtant sa blouse, enfilant sa redingote bleue, il attendait leur visite et, de temps en temps, s'honorait de les recevoir à sa table. Il donnait, dans son arrière-boutique, des dîners politiques où un jour on vit s'asseoir, près de Fieschi, un membre du Parlement, député de l'opposition. Pépin était de cette race frileuse

toujours tournée vers les soleils levants. Or, à cette époque, l'astre rouge de la révolution républicaine figurait le soleil levant, notre Pépin donc était républicain. Nommons-le saint Pépin, patron des bolchevisants, Pépin saint et martyr, car (que ceci lui soit compté!) le pauvre sire paiera de sa tête la triste fantaisie qu'il eut d'être un seigneur dans la foule besogneuse des révolutionnaires.

Morey l'avertit : de grands événements peuvent advenir, et advenir par lui; lui, Morey, a trouvé l'homme de ces événements, une intelligence et un caractère, ingénieur, inventeur d'une redoutable machine à feu, artisan capable de la construire, soldat prêt à s'en servir. Cet homme agira seul; le risque de l'aider était nul; il fallait seulement lui trouver quelque argent, l'aider à vivre jusqu'au moment d'agir, lui acheter le matériel, peu coûteux, de la machine. Pépin écouta cet appel. La gloire, sans doute, le tenta. Louis-Philippe devait tomber, il le pensait. Être de ceux qui hâteraient le destin; en être, non pas au premier rang, trop dangereux, mais au deuxième ou au troisième, quel discret et agréable bonheur pour un bon républicain, un bourgeois patriote. Morey évalua la dépense : pour le loyer, le matériel, la subsistance, 1 000 ou 1 500 francs. Pépin convint qu'il pourrait les donner. « Il faut que vous connaissiez l'homme », dit Morey. — « Amenez-le », dit Pépin. Fieschi vint, fut retenu à dîner. Il avait le masque, le bagout, le regard. N'en doutons pas, Fieschi fit impression sur Pépin. Dès lors, l'affaire est engagée. Avouons qu'elle est sainement établie, que le personnel, peu nombreux, est complet dans sa diversité. Il y a Morey, l'homme de l'idée; Fieschi, l'homme de l'exécution; Pépin, le banquier. Quinze cents francs pour financer un événement mémorable, ébranler le monde, et, plus modestement, ouvrir des perspectives peut-être profitables, ce n'est guère. Le crime politique est la moins chère des industries. Les affaires, a dit un humoriste, c'est l'argent des autres. Pour Pépin, c'était le sang des autres.

Il faut, avant toute chose, loger Fieschi. Nos trois hommes vont donc en promenade sur ces boulevards que le roi devra suivre au jour de la revue, en quête d'un logement. Vers la Madeleine, la rue Richelieu, c'est cher, et d'ailleurs bien séparé du peuple républicain dont la présence, au grand

jour, sera utile. Vers le boulevard des Filles-du-Calvaire, Morey, Pépin, Fieschi respirent plus à l'aise. Boulevard du Temple, dans une petite maison de très simple apparence, un logement est à louer au deuxième, bonne hauteur de tir. Morey, tireur habile, primé dans les concours, l'affirme. Les trois hommes montent visiter, Fieschi se déclare content. Le prix demandé n'est pas exagéré : 400 francs. Le marché est conclu sans traîner, et Fieschi, masqué sous le nom de Gérard, prend possession des lieux. Nous sommes en mars, et il était temps de se mettre au travail, car on parlait d'une revue royale le 26 mai, jour de la Saint-Philippe. Tuer le roi le jour de sa fête, quel régal pour un régicide. Contre-ordre fut donné, et la revue fixée au 28 juillet. On avait le temps.

Dès lors, Fieschi mène cette vie qui nous paraît étrange, dramatique, et qu'il accepte avec simplicité. Il s'installe pour le crime et médite à loisir la construction de cette machine qui sèmera la mort sur le gai boulevard. L'atrocité de la besogne ne le trouble pas. « A la guerre, dira-t-il aux magistrats, quand on dresse une embuscade, on ne fait pas autrement. » Quoi de plus normal, en effet, à la guerre, qu'une embuscade? Fieschi est un mercenaire, qui travaille de son état. Par ailleurs, Morey, visiteur fréquent, ne laisse pas de flatter en lui la vanité, qui est grande. Fieschi s'honore d'avoir participé à l'équipée de Murat, roi de Naples. Il y a été enveloppé dans une défaite, mais voici l'occasion d'une revanche, peut-être une chance de gloire, de fortune.

Fieschi trompe ses voisins par l'apparence d'une vie occupée. Il se déclare, de son métier, géomètre, et, beau parleur, il est habile à vanter ce plan, cet indicateur des omnibus parisiens qu'il est en train d'établir et qu'on verra bientôt dans le commerce, portant son nom. Géomètre, ce mot savant ne laisse pas de produire quelque effet dans le Café des Mille Colonnes qui occupe le rez-de-chaussée de la maison. Fieschi explique qu'il a loué ce logement parce qu'il a besoin, pour établir son plan, d'une grande table et d'une bonne lumière. On le respecte et on l'écoute. N'a-t-il pas dit un soir : « L'Amérique est en République, et tout le monde y sait lire. » Une telle réflexion classe un homme. Fieschi — masqué sous le nom de Gérard — est sans doute un républicain; on l'admire.

Son opinion politique, d'ailleurs, ne peut être que devinée. Lorsqu'on parle devant lui des événements prochains, probables, plus d'une fois on l'a entendu dire : « Il arrivera ce qui arrivera. » Ou encore : « On verra ce qui arrivera. » Ce fatalisme mystérieux a un sens qui n'est pas pénétré par le garçon du Café des Mille Colonnes.

Fieschi a d'autres qualités : il sait parler aux femmes, et sa vie laborieuse est quotidiennement égayée par les aimables jeunesses qui viennent, au jour tombant, babiller autour de sa table. Fieschi est un homme complet, on l'en apprécie davantage. Les jeunes filles, au nombre de trois, et chacune, semble-t-il, à son tour, à son rang, favorite de Fieschi, avaient nom l'une Nina, l'autre Annette, la troisième Agarithe, Nina première dans l'emploi, Annette deuxième, Agarithe troisième, pour autant qu'il se peut deviner et ranger. Prononçons leurs trois noms dans un ordre conforme à nos habitudes prosodiques :

Agarithe, Annette et Nina,

et dès lors nous avons un vers octosyllabique qui paraîtrait joli dans la *Chanson des rues et des bois*. Les rues parisiennes et les bois de Sceaux-Robinson attendront trente années encore qu'Hugo dise leur chanson, mais dès lors elle vibrait dans l'air, et lorsque le public, instruit par l'enquête, connut les demoiselles, il s'intéressa davantage encore à cette sinistre histoire où l'on voyait tournoyer et sourire autour d'un bandit corse ces trois grisettes du faubourg Saint-Marceau, Annette, Agarithe et Nina. — Les jours passent, la vie est plaisante, Fieschi n'est plus un homme traqué, mais un mercenaire qui a du bon ouvrage et de belles filles en main, un inventeur qui se prépare à essayer son invention sur un roi.

Les belles filles, d'ailleurs, ne sont pas coûteuses. Une pièce de cent sous, de temps en temps, les rend contentes. Et c'est Pépin qui paie.

***

Juin arrive, il est temps de penser à l'exécution, à son détail. Morey, Pépin émettaient quelques doutes sur le mécanisme de l'engin. Les vingt-cinq fusils partiraient-ils ensemble? La traînée de poudre était-elle bien calculée, bien disposée pour l'allumage? L'homme de l'Idée, l'homme d'Argent, interro-

geaient l'Inventeur. Fieschi proposa une expérience, que Morey et Pépin acceptèrent, et, par une belle matinée, les trois hommes allèrent déjeuner ensemble — Pépin payant toujours — dans une guinguette située sur les hauteurs de Ménilmontant. La région champêtre, toute en vignobles, produisait un petit vin digne d'arroser un repas simple et fraternel.

Imaginons nos trois conspirateurs et leurs propos de table. Ils parlent de leur grande affaire, n'en doutons pas. Ils réussiront, tout les porte à espérer; le roi, ses fils, la race royale tout entière, sera balayée par le feu de cette machine dont Fieschi ne se lasse pas de vanter la puissance. Alors, comment en douter, Paris se soulèvera, les Français seront libres. Libres par eux. La France entière les connaîtra, les acclamera. Fieschi, Morey, Pépin seront les grands hommes de la nouvelle République. Telle semble avoir été l'attente, basse et bête, de nos trois hommes. C'était, disons le mot, trois imbéciles. Tous trois également dénués d'intelligence, sans défense contre les suggestions de la foule et les hallucinations de la vanité. Ils n'avaient pas idée que la première réaction d'un peuple, témoin d'un meurtre, est de saisir les meurtriers et de les mettre à mort. L'honneur des régicides, c'est de mourir. Ravaillac a tué, son meurtre a produit des effets : mais d'abord Ravaillac a payé, il a péri dans les supplices. Il y a des signes, au contraire, d'après les propos recueillis dans les dépositions de nos trois hommes, qu'ils se faisaient une idée confortable du lendemain de leur attentat. « Ah, dira Morey à Nina, si Fieschi avait réussi! Vous seriez riche, vous auriez 20 000 francs. » Et Boireau, dans un même esprit : « Si tout avait bien marché, nous aurions 100 000 francs! » Une dotation nationale, sans doute, telle qu'on en accorde aux généraux vainqueurs. Peut-être espéraient-ils moins encore, peut-être Fieschi se bornait-il à l'espérance d'un emploi. Martin du Nord, qui prononcera le réquisitoire, marquera ceci d'un trait juste : « Singulier signe du désordre des esprits, qu'on puisse en venir à envisager un bouleversement de l'État pour recouvrer un emploi de piqueur des Travaux Publics. »

Fieschi, Morey, Pépin, contents du bon repas et des perspectives heureuses, s'écartèrent dans les vignobles et procédèrent à leur expérience. Fieschi disposa à terre une traînée

de poudre, puis tendit à Pépin une mèche allumée. Au commanditaire l'honneur! Pépin ne voulut pas se dérober, mais il avait bien peur. Il n'était pas homme de guerre, il n'avait pas l'âme corse, la poudre était pour lui un élément inconfortable, et cette mèche qu'il tenait allumée l'inquiétait. Il avait bonne volonté, il regardait la poudre à terre, et il approchait d'elle, du bras que par chance il avait long, la mèche en feu. Il étendait le bras, il avançait la main. Mais plus il avançait ainsi, par un noble effort de volonté, les membres antérieurs de son corps, il arrivait malheureusement qu'un tout-puissant instinct retirait en arrière les parties postérieures de ce même corps. Si bien que, les deux mouvements se contrariant l'un l'autre, jamais Pépin ne parvenait à joindre la mèche et la poudre. Alors Fieschi s'impatienta : « Laissez-moi faire », dit-il à Pépin, le repoussant d'une bourrade, et, saisissant la mèche, toucha la poudre, aussitôt pétillante sur toute sa longueur. Vivat! Pépin, Morey furent persuadés.

Maintenant, la machine. Quelques pièces de bois suffiront à former le châssis. Pépin paiera. Le malheureux plus tard niera cette dépense. Fieschi, impitoyable, armera les magistrats contre lui. « Lisez ses livres de comptes, leur dira-t-il; ce Pépin est si bête qu'il a couché par écrit tout ce qu'il me donnait. » Les magistrats, en effet, trouvèrent la dépense soigneusement inscrite. *Donné, 150 francs. Bois, loyer, 68 fr. 50.* Mis au courant de la découverte, Fieschi se frotta les mains: « Aujourd'hui j'ai bien déjeuné, j'ai coupé la tête à Pépin. »

Le châssis dressé, il faut les fusils. Fieschi se charge de les acheter. C'est une curieuse chose que le commerce des armes et la liberté dont il jouit. En ces années dont nous parlons, années d'émeutes qui ne laissaient au gouvernement nul repos, le commerce des armes allait toujours, et rien ne fut plus aisé à Fieschi que d'acheter, chez un revendeur, vingt-cinq fusils mis au rebut par l'armée. Pour chaque arme, six francs; Fieschi accepta sans marchander, mais n'oubliant pas qu'il était, entre autres choses, un escroc, stipula que les fusils seraient facturés deux francs en plus; la différence serait pour lui. Une vieille caisse fut achetée, les fusils y furent couchés, un commissionnaire porta le tout jusqu'au boulevard du Temple. Sur l'escalier, l'homme geignait : « Elle est lourde,

votre malle. — Allez toujours », criait Fieschi. Et, rencontrant le concierge : « Les affaires de ma bourgeoise, annonça-t-il, elle sera bientôt là. »

***

Nous voici au 26, au 27 juillet. Avant-veille, veille et veillée de la fête du crime. Si endurcis ou si bêtes que soient nos hommes, pourtant ils sont des hommes, sensibles aux émotions communes du cœur et l'événement étant maintenant contre eux, les pressant de si près, en eux monte le trouble. Du moins chez Fieschi, chez Pépin; Morey, silencieuse figure, reste impassible.

Le symptôme de l'émoi, chez Fieschi et Pépin, c'est qu'ils parlent. Pépin, on le verra tout à l'heure, lâchera tout. Fieschi, autrement chargé mais autrement trempé, ne dit pas son secret, mais en laisse échapper la substance, l'odeur, comme une sueur perlante sur le front d'un épouvanté.

Nina Lassave est montée chez lui. Curieuse, elle s'est étonnée du fort châssis couvert d'une toile dressé devant la fenêtre. Qu'est-ce donc? « Une machine à tisser, répond sombrement Fieschi, que j'essaye. Et puis ça me regarde, ça ne te regarde pas. Ce que je fais, je le fais, et je le fais bien. » Nina, connaissant la brusquerie de l'homme, ne s'étonna pas trop d'être ainsi rabrouée. La veille encore, il avait été si gentil, la coiffant par surprise d'un chapeau de paille fleurie. S'approchant de la fenêtre et regardant au dehors par-dessus le châssis : « On sera joliment bien, ici, dit-elle, pour voir le roi. Je viendrai, c'est sûr. — Tu ne viendras pas, articula Fieschi, soudain furieux. Je te le défends. Et si tu viens, tu n'entreras pas, tu trouveras la porte fermée à clef. » Nina, bouche bée, regarda Fieschi. L'ordre était brutal, elle sut qu'elle devait obéir. Un instant silencieuse, elle vit son amant revenir vers elle, avec une expression d'angoisse, de pitié. « S'il arrivait malheur, dit-il, si tu venais à te trouver seule, va voir Morey, Pépin, mes amis. Ils t'aideront. » La jeune fille écoutait, surprise, également stupéfaite par les brutalités et par la tendresse. Elle partit.

Fieschi, demeuré seul, revint vers sa machine et constata qu'un outil lui manquait pour forer un de ses fusils. Bonne

occasion pour sortir, causer. La solitude lui pesait. Il alla chercher un serrurier de ses amis chez lequel il avait passé quelques nuits dans ses semaines de misère : Boireau. Il lui demanda l'outil, et, sans dévoiler son projet, ne put se retenir d'indiquer que le travail en question était de grande conséquence. « Il faut que les Républicains soient alertés demain », suggéra-t-il. Et il donna au camarade un petit pistolet que le vendeur des vingt-cinq fusils avait laissé par-dessus le marché. Le naïf Boireau, excité par cette demi-confidence dont il devinait l'importance, lui-même saisi par la contagion du parlage, se mit en quête d'un lieu où il pourrait s'épancher, laisser paraître un coin du secret, peut-être savoir davantage. Très naturellement, il pensa à la maison Pépin où plus d'une fois il avait rencontré Fieschi. Maison amie, maison républicaine. En peu d'instants, il fut au faubourg Saint-Antoine, et trouva devant lui un Pépin bouleversé qui, à la premiere incitation, dit tout.

Morey, avec son autorité singulière, venait de lui faire accepter, dans leur commune entreprise, un rôle, un bout de rôle, à vrai dire, modeste et choisi à sa taille, mais qui, tout modeste qu'il fût, accablait, au moment d'agir, notre Pépin. Ce bout de rôle consistait à monter à cheval (notable commerçant, Pépin avait un cheval), à remonter les boulevards jusque sous la fenêtre de Fieschi, passant et repassant sans hâte où passerait le roi, afin d'assurer le réglage du tir. Ce n'était guère; trop pour Pépin, qui, d'une part anxieux de se compromettre, d'autre part anxieux de faire tout manquer par son abstention, s'ouvrit à Boireau et l'implora, lui demandant comme un service d'ami de monter à cheval à sa place. Boireau, bon républicain et bonne pâte, objecta seulement qu'il n'était pas cavalier. Pépin insista : « La bête est si douce, montez-la. » Il fit si bien que Boireau l'enfourcha, et, troublé mais fier de cette promenade inattendue, cavalcada sans mésaventure sur le boulevard du Temple, jusqu'à cette fenêtre voilée d'un store léger derrière lequel Fieschi inclinait ses fusils. — Cependant, Pépin s'éclipse; pris de panique, il quitte Paris, laissant madame Pépin tenir sa caisse et son commerce.

Morey, vers sept heures, monta chez Fieschi. Il voulait charger lui-même la machine. Fieschi l'aida, lui passant la poudre et les balles. L'opération faite, il s'en alla, et Fieschi resta seul.

***

Il ne le supporta pas. L'idée de l'acte auquel il s'était engagé ne faiblissait pas en lui. Mais il commençait d'avoir peur. Son destin tragique lui apparut soudain. Le cas de Fieschi, tel que nous commençons de le connaître ici, n'est pas unique. Car il y a une étiologie du régicide et un retour de ses symptômes. Ainsi Louvel, qui poignarda le duc de Berry; ainsi Gorgouloff, qui tua Doumer : l'un et l'autre, avant de tuer, traversèrent une même crise. Solitaires, errants dans les rues, ils cherchaient en vain à fuir leur idée. Fieschi craignit la nuit qui commençait pour lui. Regrettant d'avoir bousculé Nina, il part à sa recherche. Peut-être la trouvera-t-il chez Annette, son amie. Il y va : porte close; ce soir, veille de fête, Annette n'est pas chez elle, la grisette court les bals et les plaisirs. Point d'Annette, point de Nina : s'il les eût rencontrées, son secret lui eût échappé sans doute, et, avec son secret, son courage barbare. Et il vague à travers les rues. « J'aurais voulu, dira-t-il au juge, qu'une personne secourable me délivrât de mon idée. » Ainsi Louvel et Gorgouloff. D'où viendra le secours? Alors Fieschi se souvient d'un nommé Janot. C'était un étudiant en médecine qu'il avait rencontré, fréquenté, huit mois auparavant. Honnête et aimable garçon, sur lequel va se fixer son esprit égaré. « Si Janot pouvait venir », pense-t-il. Et il marche, dévisageant les passants, les guettant du plus loin. Janot, s'écrie-t-il, Janot! Janot ne parut pas.

Les magistrats, lorsqu'ils entendirent ce récit, voulurent connaître l'étudiant et comprendre la nature du lien qui l'unissait à Fieschi. Ils l'appelèrent de sa province où il était retourné, et virent venir un jeune homme qui ne nia pas la sympathie qu'il avait eue pour Fieschi. « Fieschi, témoigna-t-il, était tantôt un mauvais homme, tantôt un honnête homme. » Par là peut-être s'explique l'étrange appel. Fieschi, au bord de l'abîme, se rappelait le compagnon qui avait vu en lui le cœur honnête.

Point de Janot, il faut rentrer. Fieschi se jette sur sa paillasse dans cette chambre redoutable où le châssis armé, la machine plus puissante et vivante que lui-même, est là dressée et attendant son heure.

Le jour renaît. Sans attendre que la maison s'anime, Fieschi

se lève et sort, fuyant l'endroit funeste. Dès cinq heures, il est dans la rue, marchant, errant. Vers huit heures, on le voit frappant au volet d'une échoppe tenue par un ami, un Corse. Il tient des propos bizarres, parle d'un duel qu'il va avoir, pour lequel il veut un témoin. L'autre s'étonne, se récuse, se dit tenu par son travail. Fieschi part, va toujours. C'est peut-être Janot qu'il espère encore. Vain espoir : Paris en vêtements de fête, Paris aux mille visages est sans regard pour le bandit errant.

Dix heures : voici Fieschi revenu au boulevard du Temple. Quelqu'un l'aperçoit et l'arrête : c'est Morey, lui aussi en quête par les rues. Mais sa quête est tout autre : Fieschi cherche le salut, Morey cherche Fieschi, il surveille son mercenaire. Il l'interpelle : « Que faites-vous sur le boulevard? L'heure approche, montez. — J'ai le temps, répond Fieschi, le tambour ne bat pas encore. » Ce tambour dont il parle, c'est le rassemblement, battu par les rues, des légions de la Garde. Les deux hommes font quelques pas ensemble. Le tambour roule au loin, Morey regarde Fieschi, Fieschi disparaît.

Le voici seul avec sa machine, livré aux dernières révoltes de sa nature violente et courte. Comme il lui serait aisé de se croiser les bras, de laisser passer l'heure. Aucun fanatisme ne transporte son être. Mais sa parole, son honneur de mercenaire est engagé. Depuis cinq mois, il vit à la solde de Pépin. S'il lâche la partie, Pépin, Morey se retourneront contre lui, l'appelleront escroc, lâche. Escroc, c'est sans importance. Lâche, Fieschi ne veut pas entendre ce mot-là; un Pépin ne dira pas à un Corse qu'il est un lâche. Autre chose : s'il flanche, que deviendra-t-il? Du jour au lendemain, ce sera la détresse, la vie du sans métier, sans gîte et sans pain, du paria. S'il agit au contraire, qu'adviendra-t-il? Peut-être le supplice, peut-être le triomphe. La gloire, en tout cas, d'avoir bouleversé la France et l'Europe, et sa machine et son nom illustres à jamais.

Vers onze heures et demie, Fieschi entendit monter des boulevards, dans une rumeur de foule, le pas rythmé de la troupe. Une légion s'arrêtait sous sa fenêtre. Pantalons blancs, habits bleus, bonnets à poil. Un officier à cheval commandait cette troupe, et Fieschi, attentif au spectacle, reconnut en cet officier un certain M. Ladvocat, ingénieur, qui, quelques mois auparavant, l'avait employé et avait été bon

pour lui. Ce M. Ladvocat commandait la 5e Légion où Fieschi, naguère, avait servi. Homme au cœur sauvage, Fieschi était sensible à la camaraderie et à la reconnaissance : il fut bouleversé. Ce sauveur tant appelé la veille, la Providence le donnait : c'était M. Ladvocat, miraculeusement suscité devant lui, à la place même qui tout à l'heure serait celle du roi. Fieschi se jeta sur la machine, en dérégla le tir. Peut-être allait-il courir sur le boulevard, se jeter aux pieds de M. Ladvocat, lui livrer son secret et lui-même. Il en eut la pensée. Rapide éclair : la vision salvatrice s'évanouit. Un ordre avait amené là cette Légion, un ordre l'en ôta. De nouveau formée en colonne, elle s'éloigna vers quelqu'autre emplacement qui venait de lui être assigné, toujours conduite par M. Ladvocat.

Les derniers instants, qui maintenant sont venus, restent confus pour nous; confus, sans doute, pour Fieschi même. L'idée du crime, un instant ébranlée, reprend force en lui. Une sombre volonté d'agir occupe cette âme égarée. Un bruit de foule, de clairons, les ordres brefs, le port des armes, annonce l'approche du roi. Le voici, qui avance sans hâte sur sa monture élégante, se montrant, s'offrant à son peuple, au destin. C'est l'instant ou jamais : Fieschi court au feu qu'il tenait allumé dans sa cheminée, saisit un tison qu'il jette sur la traînée de poudre. « Je fis cela, dit-il aux magistrats, comme j'aurais donné un coup de hache à un homme devant moi. »

Singulière image, sans doute chargée de sens : en de tels instants, l'être entier se découvre et parle. Quel est cet homme qu'il suscite devant nous? Un ennemi, sans doute, un adversaire; un adversaire, qui peut-être incarne la société, cet Ordre écrasant qui s'impose aux masses, aux humbles, distribuant sans justice gloire, opprobre, fortune, pauvreté. Acculé, Fieschi porte un grand coup, droit devant lui.

Allons au plus simple; le mercenaire s'était engagé pour frapper, il frappe, aussitôt frappé par un choc en retour : trois fusils mal chargés éclatent sous sa main et lui ouvrent le crâne... Le reste a été dit : la courte fuite, la foule qui saisit le fuyard. Fieschi n'est plus qu'une chair ensanglantée qui va se confesser aux hommes.

Arrêtons notre récit. En février 1836, les Pairs de France, siégeant au Luxembourg, jugèrent les trois accusés, auxquels

on joignit le naïf Boireau. Le procès n'ajouta rien à ce qu'avait appris l'enquête. Nina Lassave, présente à chaque séance, eut un succès qui se continua en ville : caissière d'un café sur la place de la Bourse, pendant quelques semaines elle attira la foule. Pépin montra une peur dégoûtante, Morey une impassibilité qui fit impression. En Fieschi parut surtout le vaniteux. De cette vanité, la mode était complice. Car Fieschi était à la mode. Beaucoup n'hésitaient pas à le nommer tout d'une haleine avec Napoléon : l'un, Corse qui réalise toute sa destinée; l'autre, Corse au destin brisé. Fieschi ne s'étonnait pas de la comparaison. Talleyrand étant un jour venu assister au procès, le lendemain n'étant pas revenu, Fieschi ne fut pas embarrassé pour expliquer cette absence. « J'ai la voix de Napoléon, déclara-t-il, le prince de Talleyrand l'a reconnue, et il n'a pas supporté ce souvenir. » Il parlait, s'écoutait parler, n'admettait pas qu'on oubliât la grandeur de son crime. De sa cellule signant des cartes, des portraits : Fieschi, écrivait-il, *régisside*. L'attention publique a tant de prix qu'on a vite fait de lui prêter les douceurs de la gloire, et, sur les marches de l'échafaud même, elle enivre celui qu'elle atteint.

Fieschi, Morey, Pépin furent condamnés à mort et subirent leur peine. Pépin, chose surprenante, fut brave. Boireau paya de vingt ans de prison ses vingt minutes de cavalcade.

***

L'attentat de Fieschi eut une portée politique considérable. Les dix-huit morts, leurs funérailles solennelles, firent une impression profonde sur le peuple de Paris, et suscitèrent en bien des gens un repentir sincère. Beaucoup de ceux qui avaient frondé sans pitié ni mesure sentirent leur responsabilité dans le carnage. En juillet 1835, Louis-Philippe était, dans sa capitale hostile, l'ombre d'un roi. En août 1835, sorti indemne du massacre, baptisé par le feu, Louis-Philippe est roi.

La Révolution renaîtra, douze ans plus tard, mais tout autre, non plus complotée, calculée, par des conspirateurs sanglants, mais inspirée par des poètes qui parleront aux foules ou écriront pour elles. La Révolution sera devenue romantique.

Ceci est une autre histoire, et qui doit être laissée à un autre centenaire.

DANIEL HALÉVY

LE RÊVE DE LA SÉCURITÉ EN AMÉRIQUE

Le président Roosevelt a célébré le 4 mars dernier le second anniversaire de son avènement au pouvoir. L'inauguration de l'an III du *New Deal* n'a donné lieu à aucune réjouissance particulière et le Président a déclaré qu'il était trop occupé pour rien changer ce jour-là à son emploi du temps habituel.

Mais cela ne veut pas dire que cet anniversaire ait passé inaperçu. Bien au contraire, et tous ceux qui de près ou de loin s'intéressent aux affaires publiques en ont profité pour faire le bilan de ces deux années fertiles en événements et pour essayer de mettre un peu d'ordre dans leurs idées.

Ils n'y ont guère réussi et rien ne se dégage des innombrables commentaires de la presse, conversations ou discours suscités par cette commémoration sinon une nuée d'impressions contradictoires. C'est que pour faire le point il faut se mettre d'accord sur la signification des observations faites. Il faut également que le ciel ne soit pas complètement caché par la brume. Enfin il est utile, sinon tout à fait indispensable, de savoir où l'on veut aller.

Mais, après deux ans de navigation dans la tempête, les Américains se trouvent désorientés. Ils ont le sentiment réconfortant d'avoir échappé aux périls les plus graves, mais la mer un peu apaisée est encore peuplée d'écueils. Il y flotte aussi une grande quantité d'épaves qui gênent la navigation. En outre, l'équipage n'est pas d'accord sur le but de l'expédi-

tion. Il discute les ordres du commandant et commence à prêter l'oreille à ceux qui l'incitent à se mutiner.

La confusion qui règne en ce moment en Amérique a pour cause fondamentale l'incertitude du lendemain et le manque d'unité dans l'opinion publique.

Plus qu'aucun autre peuple, les Américains apprécient les résultats tangibles. Ils aiment mesurer, comparer, dresser des tableaux statistiques, tracer des courbes. Les chiffres les rassurent — même s'ils sont inquiétants — parce qu'ils leur donnent l'impression de rester en contact avec une réalité par ailleurs trop insaisissable.

Mais les chiffres en ce moment ne satisfont pas l'esprit. On a l'impression que dans la grande bataille livrée à la *Dépression*, le facteur économique qui la domine n'est pas le seul qui compte. Il y a d'autres forces en jeu, des éléments difficiles à définir et d'autant plus déroutants qu'on ignore si ce ne sont pas de simples chimères qui se dissiperont d'elles-mêmes. Ce qui se passe dans beaucoup d'autres pays civilisés, le malaise confus qui continue à planer sur le monde font sentir à l'Amérique, si fermement attachée qu'elle soit au principe de son isolement, que les générations nouvelles sont, ici comme ailleurs, étrangement sensibles à des impulsions et à des idées que leurs aînés ne comprennent pas.

Aussi l'opinion publique qui, pendant deux années, fit preuve d'une cohésion presque parfaite dans son adhésion à l'esprit, sinon à la lettre du *New Deal*, tend maintenant à se diviser et à s'écarter comme les bras d'un fleuve au milieu d'une plaine.

C'est que Roosevelt a mis son pays en présence d'un dilemme extrêmement ardu. Le *New Deal* qui fut conçu comme un remède pour corriger la mauvaise distribution des richesses nationales, cause principale de la crise selon les diagnostics des premiers conseillers du Président, contenait en effet le germe d'un grand nombre de réformes sociales à longue portée. Roosevelt essaya et essaie encore de conduire de front le relèvement économique et la réforme, mais ce faisant il s'exposa aux doubles attaques de ceux qui dans leur impatience croient que le programme de réforme retarde la reprise des affaires et de ceux qui pensent exactement le contraire.

Il se trouve ainsi tiraillé entre deux tendances d'autant

plus difficiles à concilier ou à combattre qu'elles ne sont pas représentées par des groupements politiques bien définis. Il compte parmi ses adversaires autant de démocrates que de républicains et la composition du parti d'opposition change constamment.

Il en résulte qu'il ne domine plus la situation d'une façon aussi absolue qu'à l'époque où il assuma seul toutes les responsabilités, tous les risques et tout le pouvoir. Aussi lui reproche-t-on de ne plus savoir choisir et de demeurer inactif.

Cela n'est pas sans ironie. Et il nous semble que les Américains devraient au contraire se réjouir de constater que celui auquel ils confièrent les pouvoirs d'un véritable dictateur rentre aussi docilement dans la norme démocratique et que leurs *Congressmen*, après deux ans de soumission totale, sont encore capables de jouer leur véritable rôle qui consiste à faire entendre la voix des électeurs et à mettre des bâtons dans les roues du pouvoir exécutif...

Quoi qu'il en soit et malgré les difficultés actuelles, il semble que l'idéal du *New Deal*, c'est-à-dire l'idéal de Roosevelt, n'a pas changé. Il s'agit toujours de retrouver le chemin de la prospérité et de profiter des leçons durement apprises pour essayer, grâce à des réajustements permanents, d'en éviter le retour.

La méthode n'a pas varié non plus : elle est toujours fondée sur l'empirisme, mais avec cette différence que depuis que le Congrès et un certain nombre de particuliers se sont mis eux aussi à vouloir faire des expériences, la résultante sera désormais, dans la plupart des cas, un compromis longuement débattu et non plus le fruit subit d'une inspiration personnelle.

Il serait fastidieux de rappeler les nombreuses mesures qui, au cours de ces deux années, ont été inventées pour tirer les États-Unis de l'abîme. Les lecteurs de cette revue les connaissent, mais comprendront peut-être mieux aujourd'hui que, si contradictoires qu'elles aient paru au moment de leur application, elles ont toutes été dictées par le double principe reprise-réforme.

Nous nous bornerons donc à passer rapidement en revue les résultats atteints au cours des derniers mois, mais en avertis-

sant le lecteur que pas plus que les autres passagers, nous ne sommes très sûrs de la valeur des calculs faits par les navigateurs, étant donnée la diversité des moyens de computation et la mauvaise visibilité générale.

Il y a en premier lieu la question du chômage que Roosevelt, le jour de son avènement, déclara être la plus urgente sinon la plus grave de toutes. L'absence de statistiques correctes permet des estimations qui vont du simple au double. A en croire certains qui comptent par familles et non par individus sans emploi, la moitié de la population des États-Unis subsisterait uniquement de secours. C'est sans doute exagéré, mais il est curieux de constater que le nombre des sans-travail se maintient probablement aux environs de 10 à 11 millions avec une constance vraiment singulière si l'on tient compte des efforts immenses faits pour le réduire. Or, au plus fort de la crise, l'armée des chômeurs atteignit 13 millions.

Le progrès dans ce domaine est donc peu satisfaisant si l'on ne considère que les chiffres. Toutefois il y a un changement notoire dans la situation de ces sans-travail. Ceux de 1932 étaient littéralement menacés de mourir de faim et ils vivaient dans un état de misère voisin de la barbarie. Ceux d'aujourd'hui ne sont pas malheureux, relativement, et fort peu connaissent le véritable dénûment. Les hordes de vagabonds — des jeunes gens et des enfants le plus souvent — qui parcouraient les États-Unis à la fin du règne de Hoover n'existent plus. Ils ont été *fixés* dans des camps forestiers ou embauchés dans les grandes entreprises de travaux publics. Les divers services de secours créés pour aider ceux qui ne peuvent absolument pas travailler fonctionnent bien et, si l'on se place au point de vue purement humanitaire, l'œuvre de secours accomplie par Roosevelt est admirable.

Dans le domaine du relèvement industriel, la production a atteint 90 p. 100 de la moyenne des années 1923-1925. Ce résultat est considéré comme un des symptômes les plus concluants de la reprise générale de l'activité économique. Mais il est bon de noter que ce progrès est dû en grande partie aux avances consenties par l'État pour permettre à l'industrie de récupérer ses pertes. La production de l'acier, par exemple, est passée de 408 000 tonnes en 1933 à 1 008 000 en 1934, soit

un accroissement de 600 000 tonnes. Mais sur ces 600 000 tonnes, 425 000 ont été achetées par les compagnies de chemins de fer grâce aux crédits de la R. F. C. (Commission de reconstruction financière). Il en est de même dans la plupart des autres domaines.

Du côté de l'agriculture, même constatation. Plus de la moitié des *farmers*, 3 millions environ, ont signé des contrats individuels avec l'A. A. A.,[1] par lesquels ils se sont engagés à réglementer leurs cultures. Ils ont reçu en échange des primes et des garanties qui ont sensiblement augmenté leur pouvoir d'achat. Mais, en fait, cela signifie simplement que l'ensemble de la population est taxée pour soutenir ceux qui la nourrissent. L'agriculteur et l'éleveur sont aussi incapables aujourd'hui qu'hier de tirer le moindre profit de leurs travaux si on les abandonne à eux-mêmes. En d'autres termes, l'augmentation du pouvoir d'achat de la population agricole est la conséquence directe de la demi-étatisation des produits de la terre.

Ajoutons que cette augmentation n'est d'ailleurs pas suffisante pour compenser la hausse des produits manufacturés, et le décalage entre les prix de la ville et ceux de la campagne persiste.

En outre, à l'heure actuelle, l'A. A. A. étudie un renversement de la politique de restriction appliquée l'année dernière. On craint un retour de la sécheresse de l'été dernier et il est vraisemblable que l'A. A. A. ne sera plus bientôt qu'une sorte d'office de contrôle des cultures et de l'élevage.

Les salaires ont atteint 60 p. 100 du niveau de 1926, mais cette amélioration de la situation des travailleurs ne doit pas faire illusion. Il s'agit en effet d'un relèvement uniforme des salaires les plus bas (12 à 15 dollars par semaine). Pour les salaires supérieurs, l'amélioration est très peu sensible et, comme il arrive toujours en pareil cas, les salaires sont en retard sur l'accroissement du prix de la vie.

Car le coût de la vie augmente et l'on peut dire que, dans ce domaine tout au moins, Roosevelt a tenu ses promesses. Mais comme on pouvait le prévoir, la hausse des prix, maintenant qu'elle se produit, est loin de satisfaire tout le monde, d'autant qu'elle se manifeste surtout dans l'alimentation. On

1. Association américaine agricole.

estime qu'une famille moyenne de trois à quatre personnes dépense cette année $ 3,31 de plus par semaine que l'année dernière à la même époque.

Il est fort intéressant de noter, par contre, que les dividendes et intérêts sur les actions et valeurs boursières de toutes sortes ont atteint 150 p. 100 du niveau de 1926.

Cette disproportion entre les gains réalisés par le prolétariat et les bénéfices des porteurs d'actions ou d'obligations est un des arguments dont se servent avec le plus de succès ceux qui prétendent que le *New Deal* a complètement manqué son but puisqu'il tourne finalement à l'avantage des « capitalistes » et que les ouvriers continuent à être les victimes d'un système qui, quoi qu'on fasse, sacrifie l'employé au patron.

Quoi qu'il en soit et si l'on s'en tient à un simple examen des chiffres, il est indéniable que l'amélioration est nette depuis deux ans et que si nous n'avions à nous préoccuper que du présent sans penser à l'avenir, il serait juste de dire que le président Roosevelt a réussi dans une large mesure à redonner à l'économie nationale une impulsion plus que satisfaisante.

Malheureusement la situation n'est pas aussi rassurante qu'elle apparaît et on continue à s'inquiéter, non sans raison, des conséquences d'une politique qui est fondée, comme on le sait, sur un élargissement progressif mais continu des crédits consentis par l'État. La dette publique augmente, sans toutefois dépasser les prévisions, mais elle est déjà suffisamment considérable pour qu'on puisse prédire que l'équilibre budgétaire ne sera pas établi d'ici fort longtemps. On parle constamment de l'inflation comme d'un danger plus ou moins lointain et problématique. Mais l'inflation est là. Elle se développe chaque jour et bien qu'elle ne se soit pas encore traduite par une augmentation sensible de la circulation fiduciaire, elle n'en est pas moins réelle.

A ce propos le jugement rendu par la Cour Suprême à la fin de février sur la question de la légalité de la dévaluation du dollar est fort symptomatique de l'hésitation qu'on éprouve, même en très haut lieu, à prendre nettement parti dans une pareille affaire.

La Cour avait à se prononcer sur trois questions qui mettaient en cause toute la politique financière du Gouvernement.

Le résultat était attendu avec autant d'impatience que de curiosité, car les conséquences d'une condamnation formelle de cette politique auraient été incalculables. Cela ne se produisit d'ailleurs pas et le jugement rendu est un des plus beaux exemples de pragmatisme et de subtilité que l'on puisse concevoir.

La Cour décida en effet : 1° Qu'en ce qui concerne les *contrats privés* (les obligations de chemins de fer, par exemple) qui contiennent la clause du paiement en or, il était parfaitement légitime que les porteurs reçussent des dollars-Roosevelt et non des dollars-or, parce qu'aucun contrat privé ne peut limiter la souveraineté du Congrès en matière de réglementation du cours de la monnaie nationale;

2° Pour les *contrats gouvernementaux*, par contre, qui contiennent également la clause du paiement en or, la Cour décida que le Gouvernement avait répudié ses engagements en violation flagrante de la Constitution, mais qu'étant donné que les parties intéressées n'avaient en fait subi aucun dommage, elles n'étaient pas fondées à se plaindre;

3° Enfin pour les *billets de banque-or*, la Cour décréta que ceux qui avaient reçu en échange des dollars-Roosevelt n'avaient rien perdu.

Ce jugement qui fut adopté dans son ensemble par cinq voix contre quatre donna lieu à des discussions passionnées et l'on fit ressortir que du moment que la Cour s'était prononcée *à l'unanimité* sur la question de la répudiation, il était inexplicable qu'elle se divisât dans son opinion sur les conséquences qui en découlent. Le juge Mac Reynolds, représentant la minorité dissidente, déclara que la « Constitution des États-Unis était morte ». Le président Hoover sortit de sa retraite pour demander un renversement de ce jugement bâtard et réclamer le paiement de tous les engagements sur la base or. Il parlait dans le vide et ce jugement singulier, qui condamne le principe mais sanctionne la pratique, ne produisit finalement aucun effet sur la marche des événements.

Plus grave est la question du *bonus* des vétérans, car si le paiement de ce bonus est voté dans les conditions exigées par les anciens combattants, ce sera la première victoire vraiment indiscutable des inflationnistes. Au moment où nous écrivons,

la Chambre des représentants a déjà pris position à ce sujet en votant un bill qui comporte la mise en circulation immédiate de deux milliards de nouveaux bons du Trésor. Mais on sait que Roosevelt est formellement opposé à cette mesure et il est vraisemblable que cette affaire se terminera par un compromis. De toutes façons, on doit voir là une des preuves les plus palpables des progrès inéluctables accomplis par les partisans de l'inflation pure et simple.

La politique d'expansion des crédits gouvernementaux, seule forme d'inflation que l'administration accepte jusqu'à présent, n'a pas réussi à inciter les capitaux privés à suivre l'exemple. Il n'a jamais été plus difficile d'obtenir de l'argent des banques, ni plus facile d'en recevoir du gouvernement, et malgré les statistiques encourageantes, la méfiance continue à régner dans les milieux financiers.

Ainsi le retour de la « prospérité » coïncide, assez paradoxalement, avec une crise de confiance d'autant plus troublante que les membres les plus influents de l'administration en semblent eux-mêmes atteints. On dirait que les principaux apôtres du *New Deal*, cet évangile nouveau proclamé avec tant d'allégresse et de vibrant enthousiasme, commencent à perdre la foi et qu'ils sont les premiers à subir la désillusion qui, dans toutes les entreprises humaines, suit habituellement la ferveur initiale d'un grand dessein.

Dans un discours prononcé récemment à Atlantic City, M. Henry Wallace, secrétaire pour l'agriculture et un des hommes les plus remarquables de l'entourage de Roosevelt, a donné libre cours à un pessimisme d'une candeur rare dans la bouche d'un ministre.

« Nous sommes pris entre les mâchoires d'un dilemme terrible, a-t-il dit, et il n'y a pas moyen d'en sortir sans douleur... Nous approchons de la fin du capitalisme si même nous n'y sommes pas déjà arrivés... Le système en tous cas doit être profondément modifié. Si nous essayons des demi-mesures, ou des palliatifs temporaires, nous n'échapperons pas au chaos inévitable et à la désintégration totale... L'individualisme fut une belle chose au temps où il nous donna la puissance de conquérir ce continent... mais la conquête est terminée et nous en sommes arrivés au point où les classes et les différentes

régions du pays s'entredéchirent. Je crois que l'enseignement de la doctrine de la survivance du plus fort a eu des conséquences sociales profondément regrettables... »

M. Wallace attaqua avec la même énergie le communisme et le fascisme qui se prêtent, selon lui, aux mêmes critiques que le capitalisme intégral. « Tous ces systèmes sont également matérialistes et athées (*Godless*). »

Ainsi parla M. Wallace. Mais que propose-t-il?

« Notre Constitution est un canevas bâti sur le principe du droit individuel et de la liberté. Je crois que nous devons désormais nous préoccuper davantage de la sécurité, du devoir et de tout ce qui tend à maintenir les liens qui unissent l'humanité plutôt que des forces qui tendent à séparer les individus. »

Puis M. Wallace exhorta ses auditeurs à prendre conscience de la nécessité impérieuse d'une union de toutes les classes et de tous les efforts afin de développer ce qu'il appelle « le sens de l'unité de propos ».

Nous avons cité ce discours parce qu'il jette une lumière assez claire sur les causes non économiques du malaise profond qui semble troubler confusément la plupart des Américains.

Cinq années de crise n'ont pas changé radicalement les objectifs traditionnels. Le progrès, le confort, le succès continuent à représenter les buts que chaque Américain cherche à atteindre parce qu'ils sont pour lui synonymes du bonheur. Mais il a appris que cela n'est pas suffisant et il veut maintenant obtenir en outre la sécurité.

Roosevelt, qui a un sens exceptionnel des grands courants d'opinion, sait parfaitement que son œuvre de secours ne suffit pas : on attend de lui qu'il tienne les promesses qu'il a faites, au moment de son avènement, d'une vie non seulement meilleure mais plus assurée.

On lui reproche amèrement de n'y pas réussir, ou plutôt de faire exactement le contraire. Le vote de $ 4 880 000 000 pour la continuation des secours par le travail, vote si péniblement obtenu, est encore une mesure d'urgence et un expédient qui permettra de faire vivre pendant une dizaine de mois les 10 ou 11 millions de sans-travail, mais cela n'est pas constructif. Les projets de loi sur les retraites, l'assurance contre le

chômage dorment dans les dossiers des commissions d'un Sénat rétif et nul ne sait si la session du Congrès qui siège actuellement en abordera l'étude avant l'été.

Par contre, ceux qui admettent que le programme de secours, si coûteux qu'il soit, ne peut pas être interrompu brusquement, s'élèvent contre les projets qui ont un caractère permanent et ils exercent une pression croissante sur le Président pour le forcer à revenir à un état de choses soi-disant normal. Au cours des derniers mois, les adversaires de l'ingérence de l'État dans les affaires privées ont gagné beaucoup de terrain. Grâce à leurs efforts, la N. R. A., base de tout le système, est fortement discréditée et tend à tomber en désuétude. Les magistrats chargés de juger les conflits que suscite l'application des codes se montrent fâcheusement enclins à condamner le Gouvernement et à bien souligner l'illégalité de tel ou tel article. L'Aigle Bleu, cet oiseau qui s'éleva il y a deux ans d'un vol si fier, ressemble de plus en plus à un perroquet déplumé et inefficace dont on se moque et que personne ne redoute plus.

En somme, l'effritement est à peu près général.

Cela veut-il dire que le président Roosevelt ait renoncé à ses expériences d'économie dirigée? Non sans doute et il ne faut jamais perdre de vue, lorsqu'on essaie de comprendre les méthodes du président Roosevelt que son sport favori est la navigation à voiles et que par vent debout le seul moyen d'avancer est de tirer des bordées.

C'est pourquoi dans son entourage immédiat actuel, cet entourage qui change constamment, les membres du *Brain's Trust* ne jouent presque plus aucun rôle. Ils ont été supplantés par des hommes politiques plus orthodoxes, par des hommes d'affaires et de finances.

En donnant ainsi un coup de barre à droite, Roosevelt n'a cependant pas réussi, jusqu'à présent, à se concilier les sympathies des conservateurs qui continuent, par habitude et pour des raisons politiques, à le tenir en suspicion.

Par contre, il a perdu beaucoup de la confiance dont il jouissait auprès de la masse de la population. Il est toujours populaire, il est toujours le chef, mais il est aussi la cible, et les critiques qu'on réservait à son entourage ou à ses subordonnés

en l'épargnant soigneusement, sont désormais dirigées directement contre lui.

Ainsi Franklin Roosevelt qui apparut aux yeux de la grande majorité de ses concitoyens comme le réformateur des injustices et le protecteur de l' « Homme oublié », se voit maintenant accuser ouvertement de trahir la cause dont il s'était fait le champion.

Heureusement pour l'humanité, toujours avide d'illusions, les mages et les prophètes ne font jamais défaut. L'Amérique est, comme on sait, la terre bénie des promoteurs de religions nouvelles et des organisateurs de sectes inédites. Mais, depuis la retraite du mélancolique et terne Herbert Hoover, le messianisme ne réussit bien que s'il fait une large part à l'économie et à la politique. Depuis deux ans, les systèmes se sont mis à pousser comme des champignons et bien qu'on ait beaucoup critiqué et bafoué les membres du *Brains Trust*, le « Brain-Trustisme », si l'on ose dire, s'est répandu dans tout le pays et dans toutes les classes de la population.

Il n'est guère de petite ville des États-Unis qui n'ait aujourd'hui son club et son prophète et qui ne s'évertue à faire participer le reste du pays aux bienfaits économiques, sociaux, moraux et philosophiques dont la recette vient enfin d'être découverte. Grâce à la radio, d'ailleurs, beaucoup de fatigues vous sont épargnées, puisque la bonne parole vous est livrée à domicile.

Les discours radiodiffusés ont créé un genre nouveau, dont Roosevelt est resté le maître. Ils allient à la solennité de l'appel au peuple l'intimité de la causerie au coin du feu. Mais le président Roosevelt se tait depuis de longs mois; parce qu'il n'a plus rien à dire, affirment les mauvaises langues; parce qu'il attend son heure, disent les autres... Quoi qu'il en soit, son silence a permis à deux ou trois autres vedettes de prendre sa place devant le microphone et de captiver l'attention du formidable auditoire invisible qui, d'un bout à l'autre des États-Unis, les écoute. La facilité avec laquelle le premier venu peut désormais faire connaître ses idées personnelles et influencer celles de ses concitoyens n'est pas une des conséquences les moins curieuses de notre époque scientifique. Il suffit d'être

doué d'un organe sonore, d'un bel aplomb et de connaître à fond la technique qui a fait ses preuves dans le domaine de la publicité commerciale.

Le seul inconvénient est que les succès foudroyants qu'on peut obtenir dans ce domaine risquent d'être de courte durée. Surtout en Amérique où le public se lasse extrêmement vite de ses engouements, de ses marottes et de ses idoles.

C'est pourquoi il ne faut ni exagérer ni sous-estimer l'importance des campagnes menées simultanément par des hommes comme le sénateur Huey P. Long, le révérend Père Charles Edward Coughlin ou le docteur Frank E. Townsend. Tous trois et chacun à leur manière s'efforcent de rallier les mécontents et les désabusés du *New Deal*. Ils symbolisent plus qu'ils ne dirigent les forces qu'ils prétendent avoir rassemblées et l'on aurait tort de prendre très au sérieux les six millions de partisans du Père Coughlin ou les vingt millions d'adhérents au *Plan Townsend*. Que ces hommes aient réussi à remuer l'opinion est un fait indéniable et ceux mêmes qui ne sont pas leurs partisans ont pris l'habitude de les écouter, ne serait-ce qu'à titre de divertissement. Il en résulte une infiltration de leurs idées dans toutes les couches de la population, infiltration préparatoire en quelque sorte et qui n'aura d'effet que si d'ici six mois ou un an le rétablissement économique en cours ne se manifeste pas d'une façon indiscutable pour tout le monde.

Lorsqu'il y a un an encore on prononçait le nom de Huey Long, sénateur de la Louisiane, surnommé le *Kingfish*, les gens sérieux haussaient les épaules. On reconnaissait que ce démagogue primaire avait réussi à établir une sorte de dictature de fait dans le malheureux État qu'il représente grâce à un système de corruption et d'intimidation évidemment fâcheux mais guère différent de celui qui se pratique dans certaines Républiques de l'Amérique du Sud. La Louisiane passe pour un État arriéré, peuplé en grande partie de blancs et de nègres assez misérables et déplorablement ignorants. La Nouvelle-Orléans d'ailleurs, plus éclairée, résistait obstinément à l'emprise du *Kingfish* et il ne se maintenait au pouvoir que grâce à l'appui de l'arrière-pays et des *bayous* que ses agents électoraux, organisés en une sorte de maffia armée, dominaient complètement.

Huey Long passait pour un fou ignorant, pittoresque, mais peu dangereux. Son langage violent et imagé, ses bravades, l'absurdité manifeste de ses idées en faisait une sorte de pitre politique dont on se moquait ou dont on avait honte. Aujourd'hui, le sénateur Huey P. Long est, après Roosevelt, l'homme politique le plus en vue des États-Unis. On ne sourit plus de lui, on le redoute. Au Sénat on le laisse mener l'opposition. On dit qu'il est moins ignare qu'il n'en a l'air, qu'en fait il joue de son manque d'instruction pour plaire à son public. On lui reconnaît une intelligence, une habileté et un sens politique hors pair. Son ambition est sans limites.

Lorsque, il y a quelques semaines, le général Hugh Johnson prit sur lui d'attaquer Huey Long et le Père Coughlin comme de dangereux fauteurs de troubles, il rendit un service signalé à ceux qu'il dénonçait, mais surtout au Sénateur car, pour la première fois, le *Kingfish* eut l'occasion de faire connaître au pays tout entier, dans un grand discours radiodiffusé, ce qu'était son fameux programme du « Partage de la richesse ». Il en profita également pour lancer un appel à la résistance ouverte contre la politique de Roosevelt.

Le programme de Huey Long a pour devise « Every man a King ». Il serait oiseux de le décrire dans le détail et l'auteur lui-même se contente d'en esquisser les grandes lignes. Fait intéressant cependant, il s'appuie, comme d'ailleurs tous les plans similaires, sur les *révélations* que les technocrates vulgarisèrent au cours de l'hiver 1932-33 et dont on n'a pas oublié le retentissement. Nous les avons analysées ici même (*Revue de Paris*, 15 mars 1933), mais bien entendu les démagogues actuels n'ont retenu de la technocratie que ce qui pouvait frapper l'imagination de la masse. Le paradoxe de la misère au milieu de l'abondance est la clef de voûte de tous les systèmes de réforme actuels.

Huey Long propose donc : 1° de garantir à chaque Américain un capital minimum de $ 5 000; 2° de limiter la fortune individuelle à $ 2 millions; 3° d'instituer un système de retraites à partir de soixante ans sur la base de $ 30 par mois; 4° d'employer le surplus des grosses fortunes, après confiscation et répartition, à construire des écoles libres, des hôpitaux gratuits, des terrains de jeux, des routes, des ponts, etc...

Comme on le voit, c'est la simplicité même. Mais qu'on ne hausse pas les épaules. Pour une partie considérable de la population, les calculs du sénateur Huey Long sont des articles de foi. En outre, il a eu le trait de génie de fixer la limite supérieure de la fortune individuelle à un chiffre qui peut permettre à chacun de devenir millionnaire avec un peu de chance. Cela seul suffit à entretenir le rêve éternel de tout bon Américain.

Huey Long fait grand état de la faillite du *New Deal*. Il prétend en fait que ce qu'il propose est la réalisation des promesses faites par Roosevelt, mais que celui-ci n'a pas tenu parce qu'il est tombé dans les griffes de la haute finance internationale, représentée en l'espèce par M. Baruch. Par ce point, le *Kingfish* fait acte de nationalisme intégral, assaisonnement indispensable de nos jours, aux États-Unis comme ailleurs, pour éveiller l'enthousiasme des masses.

Qu'on ne croie point que Huey Long se réclame des doctrines socialistes pour justifier son programme du « Partage de la richesse », ou du fascisme pour appuyer des propositions furieusement nationalistes. Il pose au contraire au défenseur du capitalisme et sa devise « Every man a King » signifie dans son esprit que chacun sera désormais assuré contre les inconvénients qu'il y a à ne pas posséder de capital. Le seul changement sera que la fortune de M. Ford, par exemple, ou celle de M. Mellon, seront découpées comme les tranches d'un gâteau et distribuées à leurs concitoyens en parts égales. Cela permettra à chaque famille d'avoir au moins un frigidaire, un appareil de T. S. F. pour écouter les discours du *Kingfish* et une automobile. On sera en outre assuré de ne manquer de rien dans ses vieux jours.

Remarquons en passant que M. Hoover fut élu, au temps de la prospérité, parce qu'il promit non pas une auto dans chaque garage, mais deux, ce qui prouve que Huey Long est bien, comme il l'affirme lui-même, dans la plus pure tradition américaine.

Les moyens d'action du sénateur Huey Long sont tout d'abord la croisade qu'il mène personnellement pour répandre ses idées et pour se faire connaître par une propagande formidable et bien organisée. Il parle fréquemment à la radio et

court de Washington à Bâton-Rouge, capitale de son État, avec une activité inlassable. A Washington, il occupe 40 secrétaires qui travaillent jour et nuit à répondre à son courrier qui dépasse en volume celui de tous les autres sénateurs réunis. Il a reçu en un seul jour (la veille du vote de la loi sur le secours par le travail) 31 200 lettres.

Au Sénat il parle inlassablement et attaque violemment Roosevelt et l'administration. Il est vulgaire, théâtral, imprécis, mais son éloquence porte et il force ses adversaires à l'écouter. Son action personnelle sur la foule est indiscutable. S'il se présentait demain aux élections présidentielles, comme il dit qu'il le fera en 1936, il recueillerait peut-être 6 à 7 millions de voix.

Il agit également par la propagande indirecte en suscitant la création de clubs locaux, appelés « Share the Wealth Clubs » où ses partisans vont entendre la bonne parole et discuter les différents aspects du programme.

Le Père Coughlin, cet autre « termite de la politique » comme l'appelle le général Johnson qui, dans sa haine, ne le sépare pas du *Kingfish*, est un personnage très différent.

C'est un simple prêtre catholique d'origine irlandaise qui, il y a neuf ans, prêchait devant dix-sept paroissiens dans la misérable petite chapelle qu'il avait réussi à édifier à Royal Oak, village du Michigan. Il eut l'idée de se servir de la T. S. F. pour faire un appel de fonds destinés à la construction d'un nouveau sanctuaire qui devait s'appeler la Chapelle de la Petite Fleur. Le révérend Charles Edward Coughlin prêcha pendant quatre ans sans attirer plus d'attention que la plupart des autres pasteurs. On lui reconnaissait une assez belle éloquence et les amateurs de T. S. F. admettaient qu'il était doué d'un organe séduisant. Mais peu à peu, le jeune prédicateur, qu'un zèle fougueux animait, en vint à parler de sujets qui ne relevaient pas directement de son ministère. La crise économique qui sévissait tout particulièrement dans la région de Detroit lui fut une occasion d'exprimer son point de vue sur des sujets d'actualité.

Immédiatement ce fut le succès et des milliers d'auditeurs, qui devinrent vite des millions, prirent l'habitude d'écouter les sermons dominicaux du Père Coughlin qui, malgré de nom-

breuses références aux enseignements de l'Évangile, sont en réalité des harangues politico-économiques. Le Père Coughlin justifie d'ailleurs son incursion dans le domaine temporel en se réclamant fréquemment de l'Encyclique de Léon XIII sur le travail et les problèmes sociaux.

Depuis, l'influence du pasteur du Sanctuaire de la Petite Fleur n'a cessé de grandir et il compte aujourd'hui des millions de fidèles de toutes confessions enrôlés dans l'*Union pour la Justice sociale* qu'il a fondée. Cette union est une ligue dont les buts ne sont pas nettement définis, mais qui est dirigée d'une façon générale contre Wall Street et les puissances d'argent.

Tout comme Huey Long, le Père Coughlin estime en effet que les maux dont souffre l'Amérique sont attribuables aux « marchands qui, malgré les promesses de Roosevelt, continuent à occuper impunément le parvis du temple ». Il englobe, dans ses anathèmes dominicaux, Baruch, Morgan, les Rothschild qui, selon lui, sont les maîtres sataniques des peuples opprimés. Son programme de réformes n'est pas très fixe. Il préfère selon les circonstances, donner son appui à tel ou tel courant d'opposition, mais la direction générale est toujours celle de la plus pure démagogie. Il n'attaque pas Roosevelt personnellement; il affecte de le croire aveuglé par son entourage, mais son influence est grande auprès des électeurs. Il a montré toute sa puissance au moment du rejet par le Sénat de la proposition concernant l'adhésion des États-Unis à la Cour internationale de Justice de la Haye.

Roosevelt essuya à cette occasion une défaite d'autant plus cuisante qu'elle était, semble-t-il, inattendue. Le Président ne pensait pas que le barrage organisé à distance par le pasteur de la Petite Fleur aurait un tel effet. Mais il est prouvé qu'un grand nombre de sénateurs passèrent à l'opposition cédant à l'avalanche de lettres de protestations et de menaces qu'ils reçurent à la suite d'un appel excessivement violent lancé par le Père Coughlin le dimanche précédent.

Ainsi le Père Coughlin est tout aussi farouchement nationaliste que le *Kingfish* et un avocat fanatique de l'isolement à tout prix.

Pour le moment cependant, il attaque le système de la *Central Federal Reserve Bank*, qu'il voudrait nationaliser, mais

tout en parlant abondamment de la sécurité et du bonheur assurés pour tous, il n'a pas eu l'imprudence jusqu'à présent de formuler bien nettement ce qu'il propose.

Le Révérend Père Coughlin a quarante-quatre ans — deux ans de plus que le *Kingfish*. Son visage arrondi et rose paraît juvénile derrière les lunettes. Il est fort soigné de sa personne, pimpant presque, souriant et frais. Les chroniqueurs le comparent naturellement à Savonarole, mais son air de santé et sa voix onctueuse, savamment modulée, l'eussent beaucoup mieux désigné, en d'autres temps, pour prêcher le carême dans quelque paroisse mondaine. Sans donner l'impression qu'un brasier intérieur le consume, il est doué d'un dynamisme qui l'emporte sans effort bien au delà des limites habituelles de la prédication pastorale. Il est agressif et pédant, venimeux et ampoulé et lorsqu'il puise dans les Saintes Écritures quelque citation ou quelque métaphore, il donne rarement l'impression que ce soit la charité chrétienne qui ait guidé son choix.

Quel est son but? A l'en croire, ce n'est point le prêtre qui parle par sa bouche, mais le citoyen américain épris du bien public et son ambition se borne à éclairer ses compatriotes sur les erreurs démoniaques d'une société vouée au culte du Veau d'Or et à leur montrer le chemin de la justice sociale et de la prospérité pour tous.

Dans sa conception du bonheur matériel, il se montre aussi foncièrement américain que le tribun de la Louisiane. Il paraît convaincu que la dignité humaine et les progrès de l'esprit sont en fonction directe du nombre des baignoires et de la multiplication des glacières électriques. Il est l'égal de Huey Long dans l'art de la publicité personnelle. Plus cultivé, plus fleuri, plus insidieux que lui, il vise comme lui à remuer l'âme des simples et à les éblouir par des promesses irréalisables.

On a dit que le *Kingfish* et le Père Coughlin étaient de connivence, mais il paraît douteux qu'aucune entente réelle puisse exister entre deux tempéraments aussi personnels et aussi despotiques. Que tous deux se servent d'arguments identiques, que l'un et l'autre utilisent avec la même intempérance les citations bibliques (au point qu'on se demande parfois qui est le prêtre, qui le sénateur) prouve simplement leur égale connaissance de la psychologie de leur auditoire.

En comparaison avec ses deux pittoresques rivaux, le docteur Frank Townsend fait assez triste figure. Ancien médecin de campagne dans le South Dakota, puis officier de santé dans un hospice de Californie, il a passé une grande partie de sa vie en contact avec les vieillards des asiles. Agé lui-même de soixante-huit ans et maladif, il a été frappé au cours de sa carrière par l'angoisse qui s'empare de ceux qui voient approcher la vieillesse sans avoir pu accumuler aucune réserve qui les prémunisse contre la misère. Le docteur Townsend a donc inventé un plan qui est en fait un système de retraite.

Ce plan est plus simple encore que celui du sénateur Huey Long. A soixante ans, tout citoyen américain devra cesser de travailler et recevra une pension de $ 200 par mois jusqu'à la fin de ses jours. Les criminels et les personnes qui n'auront pas mené une vie respectable seront exclus bien entendu. Ces $ 200 seront payés avec une monnaie spéciale et ils devront être dépensés chaque mois jusqu'au dernier cent. De la sorte, l'argent circulera automatiquement, ce qui aidera le commerce. Le capital nécessaire pour alimenter ces pensions sera constitué par une taxe prélevée sur le chiffre d'affaires. Ce plan aura le triple avantage de résoudre le problème du chômage puisque les vieillards seront retirés de la circulation; de ramener la prospérité grâce à une hausse considérable des prix; de débarrasser chacun des soucis de l'avenir.

Ce merveilleux système n'a malheureusement pas été sanctionné par les économistes. Pourquoi, disent-il, ne pas fixer la limite d'âge à cinquante ans et la pension à $ 300 par mois, ou même à trente ans avec $ 1 000?... Ce qui n'empêche pas que le succès du plan Townsend a été prodigieux. Il existe d'innombrables Clubs Townsend qui groupent, paraît-il, vingt millions de membres. Le Sénat a même été saisi de ce projet et l'a discuté en commission.

Le docteur Townsend pourtant ne parle pas à la radio. On ne le connaît que de nom. Ce n'est qu'une ombre, mais comme Huey Long et le Père Coughlin, il a frappé l'imagination par cette idée nouvelle en Amérique, mais d'autant plus prestigieuse, la sécurité individuelle.

Il est intéressant de noter un autre trait commun à ces sys-

têmes, c'est qu'ils se réclament tous sans exception de la Constitution américaine. Aucun des réformateurs ou batteurs d'estrade qui emplissent l'air de leurs exhortations et de leurs invectives ne prétend être un révolutionnaire. Bien au contraire, tous proclament hautement leur attachement indéfectible à des principes vieux de cent soixante ans. Mais ce conformisme apparent, sinon réel, est la condition de leur succès. L'on peut tout critiquer en Amérique, sauf la Bible et la Constitution, mais l'on peut tout renverser au nom des Prophètes d'Israël ou des « Pères de la Révolution ».

Ainsi sans vouloir exagérer la portée de ces mouvements — que beaucoup semblent vouloir dramatiser comme pour prolonger un peu le divertissement ou le petit frisson de peur qu'ils leur procurent — il faut reconnaître qu'ils ont pour effet pratique de mettre en lumière des aspirations nouvelles et réelles.

Ils contribuent aussi à brouiller les cartes du jeu politique traditionnel. L'opposition qui devrait normalement se grouper autour du parti républicain s'éparpille et tend à devenir de plus en plus protéiforme. Il est vrai que le président Hoover annonce que le moment est venu de revivifier le parti dont il est le chef, mais le fait qu'on le charge de cette tâche ingrate montre à quel point les républicains sont peu conscients de la situation.

Le capitalisme intégral et l' « individualisme à tous crins », tels qu'ils fleurissaient aux États-Unis avant 1929 ne sont plus viables. Une grande partie de la population a renoncé à l'idéal qui consistait à ne compter que sur soi-même pour vivre et assurer son avenir. Roosevelt, après deux ans d'efforts, a réussi à empêcher des millions d'hommes de sombrer dans le désespoir. Ceux qui n'avaient pas tout perdu ont vu leur situation s'améliorer un peu. Il n'a pas réussi cependant, malgré le magnifique optimisme qui fait le fond du tempérament américain, à dissiper les inquiétudes de ceux qui ont découvert la fragilité du système dans lequel ils vivent et qui demandent aujourd'hui qu'on leur garantisse cette merveilleuse sécurité dont cinq années d'angoisse leur a fait connaître le prix.

« Every Man a King! » crie le *Kingfish*, ce qui ne veut pas

dire qu'il demande pour chacun un royaume, mais l'enrichissement dans la sécurité : $ 2 millions pour les heureux ou les débrouillards et $ 30 par mois pour les malchanceux et les empotés.

Mirage ou utopie? Non : une nouvelle forme de ce rêve éternel que, selon Truslow Adams, poursuit l'Amérique...

L'expérience du *New Deal* n'est pas finie, mais elle se poursuit désormais dans des conditions plus difficiles. Il y a des mécontents dans les loges et au parterre. Il y a des sceptiques un peu partout.

La tâche du président Roosevelt, au cours des deux prochaines années, consistera à ne pas perdre complètement la confiance de l'*Homme oublié* qui veut devenir roi, sans que les « Puissances d'argent » et Wall Street, — *la Rue oubliée* — aient trop à en pâtir.

R. DE ROUSSY DE SALES

LE DIVORCE DE MADAME SOULIÉ

Elle entra dans mon bureau — je dirais mon cabinet si j'étais plus accoutumé aux termes solennels de la basoche, mais il y a si peu de temps que je suis avocat, vous comprenez... — elle entra donc la tête basse, toute de biais et craintive, comme à regret. J'étais allé la chercher au salon d'attente, et je l'avais trouvée assise près de la fenêtre, l'air absent. A mon approche, elle s'était redressée, mais je n'avais pu trouver son regard.

— Je suis madame Soulié, — murmura-t-elle quand nous fûmes enfermés dans le bureau.

Puis, après un temps, d'une voix mal assurée, elle précisa :

— Madame Philippe Soulié...

C'était, en vérité, une étrange cliente. La profession d'avocat procure toutes sortes de relations — aimables ou instructives. Des relations à chaque palier de l'escalier social. Après avoir reçu la confession de la petite bonne du cinquième qui s'est laissée séduire par un fils de famille, mais qui vous porte, astucieuse, les lettres du séducteur — ou après avoir écouté les explications du concierge, qui s'est colleté avec un livreur de charbon, il faut encore donner confiance aux étages intermédiaires. C'est, chaque fois, comme si l'on changeait de voix. On conseille le retraité timide, le scrupuleux qui verse une provision avant même d'exposer son affaire. On est honoré des invitations à dîner des dames du monde, qui ont toujours des embarras financiers, et qui « ne savent comment remercier ». Ou encore, on est comblé des paniers d'œufs frais des campagnardes...

En général, dès l'abord, nous savons à qui nous avons affaire. Sans doute, il faut un peu d'expérience humaine, mais cette expérience s'acquiert assez vite. Il suffit de s'exercer dans la rue, dans un salon, dans le métro — de s'intéresser aux gens qu'on croise et de deviner quelle est leur vie. C'est mieux qu'un jeu. Toutes les fois que j'ai pu vérifier mes hypothèses, elles se sont trouvées justes, à quelques détails près. Ceci expliquera qu'en dehors de toute considération matérielle, je prenne plaisir à accueillir un visiteur nouveau. Ce visiteur, il ne me déplaît point de l'étonner en le devançant dans ses explications. Si j'ai l'air de comprendre son affaire dès les premiers mots, et si je lui donne l'impression qu'il se trouve en présence d'un ami inconnu, par le hasard révélé, il pense : « Celui-là me défendra bien. » Je facilite sa tâche, et la mienne. Les confrères disent : « Ce zèle vous passera, mon ami. Vous êtes jeune... Laissez parler vos clients, ils ne demandent que ça. D'ailleurs, ils se ressemblent tous. » Moi, je ne trouve pas.

Par exemple, devant cette madame Soulié, je me sentais dérouté. Il était difficile de la ranger dans une catégorie sociale précise. Elle n'était pas pauvrement vêtue. On décelait même, dans le détail, à sa fourrure, à ses bagues, un souci d'élégance. Mais ce qui étonnait, c'était le désordre et le mauvais goût de l'ensemble. Un chapeau vert à fleurs, un manteau rouge, des bas noirs, quel curieux mélange! Sur le tout, des taches de graisse, de la poussière, ou, de-ci, de-là, plus claires, des auréoles d'usure. On pensait, en la regardant, à une gravure en noir d'un catalogue de modes, sur laquelle un enfant aurait essayé toutes les couleurs de sa nouvelle boîte d'aquarelle...

Le visage, pas du tout fardé, était sans beauté, sans éclat. Et sans âge aussi. De dessin régulier, il s'alourdissait bizarrement à la bouche : la bouche lassée d'un être qui n'a plus rien à dire, qui a parlé trop longtemps sans être écouté. Cependant, au milieu de ce terne ensemble, brûlaient des yeux magnifiques, aux flammes noires. Quand je parvins à les rencontrer, je fus bouleversé de leur vivacité profonde. Ils révélaient ce que la bouche essayait de démentir : une vie intérieure continue, ardente, une âme dans l'attente.

Elle devait être troublée de se trouver assise en face d'un homme de loi, dans le sévère décor de livres et de cartons verts que je me suis voulu pour corriger mon air d'extrême jeunesse, dont les plaideurs pourraient s'inquiéter. Elle s'agitait dans son fauteuil, sur les bras duquel ses doigts frémissants tapotaient une fugue muette.

Pour quelle raison pouvait-elle bien venir? Une question d'intérêt?... Non, je ne le pensais pas : quand on a son argent à défendre, on fait montre de plus de fermeté.

Elle parvint à dominer sa gêne. Ayant toussoté, elle dit d'un ton bref :

— Maître, je veux divorcer.

Maladroitement, je laissai voir un sourire sceptique (Nous en recevons si souvent, de ces femmes qui, à la première scène, à la première trahison de leur mari, envisagent les solutions extrêmes, mais qui repartent de chez nous apaisées, prêtes à pardonner...). Elle s'écria, avec une brusque violence :

— Oh, c'est absolument décidé. Pas de faux-fuyants : je sais ce que je fais...

Un frémissement secoua ses épaules. Une seconde, je crus qu'elle allait éclater en sanglots : c'eût été la rançon de son courage affecté. Mais ses yeux restèrent secs.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes mariée, madame?

— Cinq ans.

Elle avait drôlement compté sur ses doigts, avant de répondre. En la regardant faire, je remarquai qu'elle portait une alliance d'une grosseur anormale, presque indiscrète. En général, on ne voit de pareilles bagues qu'aux doigts des femmes qui éprouvent un quelconque besoin social d'être légitimées.

— Et M. Soulié s'est si mal conduit?...

Ses yeux me fixèrent, avec une petite lueur ironique.

— Pour la loi, qu'est-ce au juste que « se mal conduire »? — dit-elle. — La violence, ou la séquestration, ou les privations?... M. Soulié, aux yeux de la loi, est, alors, un mari parfait. Il me laisse libre d'aller où je veux, et je suis seule comptable de l'argent du ménage. Quant à me battre... Non, Philippe use de tortures plus lentes, plus sournoises...

Je l'encourageai d'un petit geste amical, en avançant vers elle, au-dessus de la table, mes mains ouvertes.

Elle reprit — mais cette fois d'une voix plus lasse, on eût dit absente, comme si elle s'était plongée dans ses souvenirs :

— Je préférerais être battue...

Puis, après un silence :

— Vous voulez savoir ce que je lui reproche, à mon mari? C'est son silence, l'éloignement dans lequel il me tient. On peut vivre avec un muet, un véritable infirme : on sait au moins à quoi on s'est engagé, on sait qu'on doit communiquer dans le monde des signes. Mais un muet volontaire, Maître... Mon mari s'assied à table en face de moi, sous la même lampe, dans la même chaleur. Il lève parfois les yeux sur mon visage, est-ce qu'il me regarde? Est-ce moi qu'il voit, ou une étrangère? C'est comme s'il y avait dans l'air, entre nous, une invisible cloison.

Elle choisissait ses mots, elle faisait de la littérature. Cela devenait irritant. Je la pressai d'en arriver à des griefs plus précis. Elle ne parut pas m'entendre.

— Et puis, il y a son métier, — continua-t-elle, — son métier qui nous sépare fréquemment. Philippe est l'accompagnateur de M. Zurraga.

Zurraga... Qui ne connaît Zurraga, le grand chanteur de concert? En prononçant son nom, madame Soulié me lança un coup d'œil bizarre. Sans doute espérait-elle que cette « référence » produirait sur moi une forte impression. Mais je me contentai de hocher la tête d'un air entendu.

— Quand Philippe est au piano, quand il caresse le clavier avant de jouer... — s'écria-t-elle, avec une soudaine ferveur.

Elle s'arrêta. Ce cri d'orgueil lui avait échappé. Elle en rougit aussitôt, et reprit son attitude compassée, plus convenable à l'expression du malheur.

— Oh, d'ailleurs, les artistes, — murmura-t-elle, — c'est bien connu : tout passe par la tête, et rien par le cœur.

D'un mouvement plein de familiarité, elle approcha son fauteuil du mien, ôta sa fourrure, posa son sac sur le coin du bureau. Manifestement, elle s'installait dans sa confidence.

Elle commença :

— Les premiers temps...

Le ménage Soulié avait eu la lune de miel de tout le monde. Le voyage de noces et le retour de tout le monde. On fait le serment que l'univers sera propriété indivise du couple. On part les mains enlacées. Mais on revient les mains occupées à un ouvrage ou à couper les pages d'un livre. Concession si légère qu'elle passe inaperçue... Et puis, chaque soir, c'est une nouvelle trahison qui s'ajoute à celle de la veille— oh, une trahison imperceptible, presque toujours involontaire : on ne pense pas à dire qui l'on a rencontré au hasard des promenades, ni même où l'on est allé... Le cœur, endormi dans le ronronnement des jours, oublie de réclamer son dû. « Ce qui se défait, ce qui se rouille, c'est difficile à apprécier exactement, disait madame Soulié, d'un ton sentencieux. Et puis, tout d'un coup, sans raison, on se rend compte qu'on est seul, terriblement seul... »

Somme toute, son histoire était banale. C'était l'histoire de tant de couples qui vivent avec leur petite plaie soigneusement dissimulée — au monde, et à eux-mêmes aussi. Parfois, il suffirait d'une phrase, d'un regard, pour tout arranger. Mais la vie passe sans qu'on ait trouvé le mot convenable, ou posé l'un sur l'autre un regard adouci.

Madame Soulié reprit :

— Tenez, madame Mic, une voisine, me disait l'autre jour : « C'est pas parce que la vue baisse qu'en vieillissant on met des lunettes, c'est pour essayer de se voir encore avec ses yeux des fiançailles. » A quoi j'ai répondu qu'il n'existe pas des verres assez forts pour ça.

Cette philosophie ménagère était hors de propos. J'eus un geste d'impatience.

— Votre situation est fort regrettable, madame, dis-je, mais pour que nous puissions demander le divorce...

— Il faudrait autre chose?... Attendez... Mon mari me trompe...

— Vous avez des preuves?

— Non.

Elle avait dit « Non » d'un ton triomphant, comme si, brusquement, elle s'était rendu compte que son amour-propre était en jeu.

— Mais ma conviction... — reprit-elle.

— Cela ne suffit pas.

Elle se leva et dit :

— Eh bien, si vous voulez des preuves, vous les aurez.

Son récit semblait l'avoir soulagée. Maintenant, elle souriait. Ses mains ne tremblaient plus. Dans ses yeux, on pouvait lire une douceur retrouvée. Elle resta encore quelques minutes. Comme je lui demandais qui l'avait envoyée à moi : « Le hasard », avoua-t-elle avec franchise. Elle passait rue de Rivoli. Mon nom lui avait plu, sur la plaque de cuivre rouge. Elle était montée. Vanité, quelle belle leçon tu recevais! Une femme confiant son destin à un inconnu, sur la seule recommandation de quelques lettres gravées avec art...

Très à l'aise maintenant, presque mondaine, madame Soulié regardait autour d'elle, appréciait les meubles. Elle eut même la bonté de s'extasier sur l'affreux groupe de marbre qui dépare ma cheminée. Se moquait-elle? Je fus tenté de m'excuser :

— C'est le cadeau d'un oncle à qui je dois des égards...

— Vous en avez de la chance, — s'écria-t-elle en minaudant, — d'appartenir à une famille artiste!

Le mot artiste la séduisait visiblement. Elle s'en servait à tort et à travers, avec un zézaiement affecté — comme si, chaque fois, par cette particularité de prononciation, c'était à l'art, à une entité, qu'elle s'efforçait de rendre hommage.

Sur le point d'atteindre la porte, elle poussa un cri :

— Oh, mon Dieu, j'oubliais... La provision...

Elle ne discuta pas le chiffre, et s'en alla en déclarant qu'elle reviendrait bientôt, « pour mettre les choses tout à fait au point ».

Quand elle fut partie, je m'aperçus qu'elle ne m'avait pas donné son adresse.

***

Une semaine plus tard, ma cliente reparut. Au début de cette visite, comme au début de la première — et, du reste, de toutes celles qu'elle me fit par la suite — je remarquai

qu'elle était fort troublée. Mon domestique me raconta qu'elle refusait d'entrer dans le salon s'il y avait déjà quelqu'un : « Elle dit qu'elle préfère revenir. » Quand je la faisais passer du salon au bureau, elle jetait autour d'elle des regards méfiants. Vraiment, on eût dit qu'elle accomplissait un acte de courage, en arrivant jusqu'à moi. Une fois, je lui demandai si son mari se doutait de ses intentions.

— Ne vous ai-je pas suffisamment fait comprendre à quel point il est indifférent? — répondit-elle, d'un ton rogue.

Et elle recommença à parler de sa solitude.

La solitude, c'était sa grande, sa seule affaire. Dans son cas, il semblait moins être question de quitter, sous la garantie de la loi, un être vivant, pensant, que d'en finir avec l'isolement — et surtout avec les mauvais songes que cet isolement enfantait. « Je rêve, Maître, je rêve trop. Je rêve éveillée. Je crois que *cela ne fait pas de bien* », disait-elle quelquefois avec accablement.

Nul doute que les affres de l'âme soient difficiles à traduire : j'ai observé que c'est sur leur solitude que les gens de petite imagination s'expriment avec le plus de platitude. On dirait toujours qu'on les force à décrire une chambre sans meubles et sans fenêtres : ils ne peuvent parler que des murs — et jamais du vide intense qui est entre ces murs. Madame Soulié n'avait que quelques mots, invariablement les mêmes, à sa disposition. Quelques mots, et quelques images. Elle se répétait. « Elle était comme un jardin mal cultivé... Tant pis pour le jardinier... Elle était comme un voyageur qui a perdu son chemin... » On connaît la chanson.

A la troisième visite, elle me fit pénétrer dans son enfance. Ces mêmes gens, auxquels je faisais allusion il y a un instant, qui parlent si mal de leur solitude ou de leur amour, peuvent devenir émouvants quand ils racontent leurs jeunes années. L'enfance est le pays le plus peuplé de l'homme. On l'a exploré par des jeux exacts ou des aventures imaginaires, et, de cette exploration, il reste toujours quelque chose. Même désarticulées et défigurées par le temps, les poupées que madame Soulié évoquait avaient plus de consistance, plus de réalité que son fantoche de mari. J'avoue que, cette fois-là, je l'écoutai sans ennui.

Elle s'attardait davantage, à chaque entretien. Je ne parvenais à lui arracher que peu de détails utiles à son affaire, et vraiment aucune de ces précisions qui forment la matière juridique d'où sortent les plaidoiries. Si je parlais de « conciliation », elle poussait de grands cris, comme un blessé dont on a, en le soignant, maladroitement rouvert la plaie. Quant à savoir quelle était la situation de fortune de M. Soulié, et à quel chiffre on pourrait fixer la pension, cela fut toujours impossible : ma cliente étalait d'excessifs sentiments de générosité, ou disait, d'un ton comiquement profond : « Entendez-moi bien, ce n'est pas le pain que je demande. »

Je peux bien l'avouer aujourd'hui : j'ai été naïf. Mettons, cependant, que cette affaire m'a davantage renseigné sur les disparates et les bizarreries du métier d'avocat qu'une lecture attentive du Code ou l'enseignement des maîtres figés dans leur connaissance théorique de l'être humain. C'était moi que madame Soulié finissait par faire parler. Pour y parvenir, elle me tendait des pièges grossiers, auxquels je me laissais prendre aimablement, flatté qu'elle me crût tant d'expérience. « Ah, ce que vous devez en voir, des femmes comme moi », disait-elle, par exemple. Je souriai. J'inventai une histoire, la plus triste possible. Jamais elle ne la trouvait, cependant, aussi triste que la sienne. Quelquefois, à bout d'imagination ou de mémoire, je me taisais. Et, d'elle-même, elle allait chercher dans mon silence les réponses aux questions innombrables que mon pauvre petit récit lui suggérait.

Une fois, cependant, je pris mon histoire dans la réalité. Je lui rapportai les malheurs d'une dame de moi connue — une amie de ma sœur — que son mari battait sans qu'elle eût jamais consenti à se plaindre. Il avait fallu un hasard pour que la chose fût découverte et que la famille de la jeune femme l'eût obligée à entamer la procédure du divorce.

— C'est tout comme moi, — s'écria madame Soulié, manifestement remuée.

— Mais je croyais, madame, — repartis-je, — que votre mari n'usait pas de violences...

Elle rougit, et, après un silence, expliqua :

— Pouvais-je tout vous dire la première fois? On n'aime pas avouer à un inconnu qu'on vit avec un monstre...

Elle s'identifiait à toutes les malheureuses dont ses amies, ses souvenirs ou les journaux pouvaient l'entretenir. Les journaux surtout. Chaque fois que je la voyais, elle me parlait avec chaleur du dernier procès, du dernier scandale amoureux. Elle lisait assidûment les petits hebdomadaires d'échos, elle était au courant de la plupart des liaisons parisiennes, des drames sentimentaux les plus secrets. Où pêchait-elle ses informations? Vraiment, on eût dit qu'elle était chargée de la surveillance de tous les garnis et de toutes les garçonnières, de la Plaine Monceau jusqu'à Montparnasse.

... Cela aurait pu durer longtemps. Au fond, cette femme m'amusait. Mais elle me faisait perdre du temps. Et je fus, aussi, pris de scrupules le jour où je convins qu'en l'écoutant complaisamment je lui faisais en même temps perdre le sien. Elle n'était pas venue chez moi pour m'entretenir de sujets frivoles, ni du malheur des autres. A la sixième consultation, je fis preuve de fermeté.

— Mais enfin, madame, vous m'aviez dit que votre mari vous trompait et que vous le prouveriez. Ces preuves, je les attends.

— J'y pense, cher Maître, j'y pense, — répondit-elle, avec un sourire mystérieux.

Le lendemain, elle était encore dans mon salon.

— Eh bien, ces preuves?

Elle fit « non » de la tête.

— C'est inutile, — lui dis-je, — de revenir tant que vous n'aurez rien... Je suis très occupé ces temps-ci.

Et je quittai mon appartement sans la recevoir.

Trois heures plus tard, à mon retour, je la trouvai de nouveau, assise à son poste, près de la fenêtre. La nuit, qui descendait rougeâtre sur Paris, mettait sur son visage des reflets animés. Elle s'avança vers moi, et dit, en me tendant un petit paquet :

— Prenez, ce sont des lettres...

Ces lettres, écrites sur un papier à la moirure prétentieuse, je les ai lues et relues, en sa présence. De l'autre côté du bureau, elle était penchée sur moi, observant sans doute mes réactions. Une voix ardente montait, comme une flamme, de ces papiers à peine froissés. La voix d'une grande passion qui exige. Ce n'étaient point là les missives d'une femme prête à accepter

le partage. Et je pensais que M. Soulié devait se sentir un bien pauvre homme, entre son épouse et cette maîtresse, également attachées à lui faire, de leur amour, une prison. L'inconnue signait Minna. Quelquefois, dans les termes les plus bêtement romanesques, elle se plaignait d'avoir été séduite. Et aussi que son amant n'eût pas tenu toutes ses promesses.

A ces passages-là, madame Soulié, qui suivait à mes yeux la marche de la lecture, ricanait : « Et moi, et moi, qu'est-ce que je devrais dire, alors? », s'écriait-elle, secouée par un rire nerveux. A travers cette correspondance, on pouvait imaginer qu'un drame de la déception — oh! le mot n'est-il pas trop fort?... — se jouait dans le faux ménage, comme dans le vrai.

Les lettres ne portaient ni dates, ni adresse. Et l'amant y était appelé Fifi, surnom fort tendre sans aucun doute, mais bien impersonnel pour la justice...

— Vous n'avez pas les enveloppes? — demandai-je.

— Non, — murmura madame Soulié, désolée, et comprenant déjà que son mari nierait d'avoir été le destinataire de cette correspondance.

J'eus un geste sceptique :

— Il faudrait trouver autre chose. Savoir, par exemple, où M. Soulié rencontre son amie. Si nous connaissions le domicile de cette Minna, évidemment...

Madame Soulié fit signe qu'elle avait compris. Elle chercherait.

— Ceci me rappelle que je n'ai pas votre adresse, chère madame?

Elle dit, très vite :

— Nous habitons rue Lafayette. Mais il vaut mieux ne pas m'écrire, vous comprenez pourquoi...

Puis, pressentant sans doute ce que j'allais lui demander :

— Il faudra aussi que je vous porte des pièces d'identité. Le dossier qui me concerne est bien mince, n'est-ce pas... Et le contrat de mariage, peut-être?...

Une seconde après, elle parut revenir à une idée qui la préoccupait depuis un moment :

— Tout de même, avec ses airs de mijaurée, cette Minna a bien su le prendre. Je suis sûre que c'est une enjôleuse. Vous ne croyez pas?

Sincère, je répondis :

— Je ne crois pas.

Ces paroles, me semblait-il, ne pouvaient que plaire à madame Soulié, et la rassurer. A ma grande surprise, cependant, elle les accueillit avec des marques visibles de mécontentement : orgueilleuse, voulait-elle se mesurer à une rivale de qualité? Quand un être défend son plus beau, son plus grand amour, il exige peut-être d'avoir des adversaires à la taille de sa propre passion.

***

Il y a un mois de cela, sortant de chez moi, je pénétrais dans le jardin des Tuileries. Vous savez de quel charme il est au printemps. Un charme qui fait, si j'ose dire, grincer agréablement les dents, comme un fruit vert ou une voix de très jeune fille. Au début des matinées de mars, quand les allées sont désertes, sans enfants et sans jeux, quand le soleil froid hésite encore sur les ardoises des toits voisins et le faîte des arbres, les Tuileries semblent retournées à leurs destinées royales. (Tant il est vrai que notre imagination, rétive au mouvement vrai de la vie, transporte les faits les plus animés de l'histoire dans cette sorte de climat glacial, figé, irréel, où se complaît justement un parc sans promeneurs.)

Ce matin-là, à peine m'étais-je avancé dans le jardin que je vis une femme venir à moi, à pas pressés. C'était madame Soulié. Elle devait m'attendre. Elle était postée près de l'entrée de la rue de Rivoli, qui est juste en face de mon appartement.

Cette rencontre ne m'enchantait guère : par des matins pareils, on rêve de sentimentales, de surprenantes aventures, de visages frais comme la saison et qui vous apportent leurs sourires à déchiffrer. On souhaite confusément d'entrer dans le charmant secret d'un cœur. Les secrets de madame Soulié, c'était encore le métier qu'ils me rappelaient, le bureau, la chaîne sévère, tout ce que j'avais voulu oublier un moment. Aussi ma cliente fut-elle assez mal accueillie. Mais elle ne se formalisa nullement de ma froideur. Elle paraissait agitée à un point extraordinaire, sous le coup d'une émotion intense.

Sa mise était encore plus négligée que de coutume. Elle avait posé son chapeau de travers, et des mèches trop blondes et rêches s'échappaient de sous le feutre, à la façon de la laine d'un matelas percé. Tout ce désordre, je vous l'assure, n'était point un effet de l'art. Je la voyais, pour la première fois, à la lumière du jour, et non dans la clarté confuse et pâle de mon bureau. Elle n'y gagnait pas. Elle paraissait flétrie... Non, pas flétrie : ternie plutôt, comme une tapisserie qui a séjourné trop longtemps dans l'ombre humide d'une maison fermée...

— Je les ai vus, — s'écria-t-elle en m'abordant. — Je les ai vus.

Elle faisait de grands gestes, et son sac tourbillonnait, dans l'air, au bout de son bras maigre.

Depuis plusieurs heures, m'expliqua-t-elle (était-ce donc à l'aube que M. Soulié donnait ses rendez-vous galants?) depuis plusieurs heures elle suivait son mari. L'un derrière l'autre, ils avaient traversé le petit jour de Paris, vide et sonore. Il était bien étrange, tout de même, que M. Soulié ne se fût pas aperçu de la filature. « Vraiment, il ne vous a pas vue? » demandai-je. Elle eut un petit sourire narquois : « Je faisais comme les policiers, comme dans les films. Je me cachais aux encoignures des portes... »

M. Soulié parvint vers huit heures à la place de la République. Il marchait nonchalamment, comme on marche après six heures du soir. « Rue Béranger, il est entré dans un café. Au comptoir, un homme lui a parlé. Je crois même que mon mari, en prenant bien soin de ne pas être vu, lui a passé quelque chose. De l'argent, peut-être? Moi, je regardais à travers la vitre, et il pleuvait, et il y avait de la buée... » Elle avait dû faire beaucoup de chemin, en effet : ses chaussures étaient toutes crottées.

— Rue de Franche-Comté, il s'est arrêté devant la boutique d'un réparateur de porcelaine.

La mémoire de madame Soulié était d'une précision extrême : pour un peu, elle m'eût fait l'inventaire de la devanture.

— Enfin, nous sommes arrivés au Carreau du Temple. Est-ce que vous connaissez, Maître, le marché des vêtements?

Non, je ne le connaissais pas... « Évidemment », murmura-t-elle entre ses dents, en jetant sur mon manteau un furtif coup d'œil.

— Les marchands vous sautent littéralement à la gorge, — expliquait-elle, — ils vous déshabillent presque de force.

Tout de suite, madame Soulié avait trouvé bizarre qu'aucun de ces vendeurs, tellement empressés à accrocher le client, ne se dérangeât pour son mari. C'était donc un habitué. De fait, il évoluait sans hésitation entre les éventaires, alors que tout le monde se perd dans ces sortes de sentiers pavés de chaussures, fleuris de cravates. Insensiblement, tout en feignant de s'intéresser aux Chapeaux, il s'avançait vers les Fourrures. Par parenthèse, il paraît, au dire de ma cliente, qu'on peut faire au Temple de merveilleuses affaires. « Tout doit y être de première main », expliquait-elle, d'un air entendu, et la coquetterie, pour une seconde, faisant taire le ressentiment. Au reste, j'imaginai que madame Soulié s'était bercée un moment de l'espoir que Philippe venait là pour lui faire une surprise, pour lui acheter le renard « dont elle avait tant envie ».

Elle ne tarda pas à être détrompée. A quelques mètres d'un étalage, où l'on remarquait les plus beaux manteaux de taupe du monde, M. Soulié s'arrêta net. Une jeune femme, en train de mettre de l'ordre dans les fourrures, venait de lever la tête et de lui sourire.

— Ah! les regards qu'ils ont échangés...

Madame Soulié semblait éprouver à nouveau le choc douloureux de tantôt. Et la colère lui remontait à la tête. Son sac, voltigeant dans l'air, et comme se débattant au bout de ses mains, avait l'air d'un oiseau attaché par les pattes.

— Il ne m'est plus possible de douter, — criait-elle. Cette femme le tient, j'en suis sûre. Si vous aviez vu comment il lui a souri : un imbécile, Maître, un triste imbécile... Elle est blonde, elle a l'air d'une étrangère. Ce doit être une Allemande, *naturellement*... Et je suis sûre qu'elle me hait, vous entendez, qu'elle me veut du mal.

La rage de cette malheureuse femme tournait au délire. J'eus peur que quelque passant, narquois, crût que madame Soulié me faisait une scène. Ce n'était guère flatteur. J'entrepris de la calmer :

— Vous haïr, et pourquoi donc?

Elle eut, alors, une réponse déconcertante :

— Est-ce qu'on sait jamais pourquoi on hait?

Et elle ajouta ces paroles qui ne prirent de sens pour moi que plus tard, quand je connus la vérité sur l'affaire :

— D'abord, ce sont les absents que l'on hait, ceux auxquels on ne cesse de penser tout en s'efforçant de les oublier, qu'on reforme à l'image qu'on veut... Cette Minna sait de moi ce que lui dit mon mari... Et j'imagine que ce qu'il lui dit...

A quoi j'avais envie de lui répondre qu'elle-même n'était instruite sur Minna que par le truchement de la colère.

— Philippe a fait un petit signe, — continua-t-elle, — et puis il est sorti, seul. Elle l'a d'ailleurs suivi, peu après. Il l'attendait au coin de la rue Béranger. Quand elle est arrivée à sa hauteur, ils ont fait semblant de se rencontrer par hasard. Quelle comédie!... Je les ai accompagnés, de loin, jusqu'au boulevard des Filles-du-Calvaire. Ils ont pénétré ensemble dans une maison.

— Vous avez pris le numéro de l'immeuble?

Elle me regarda, avec un petit sourire triste.

— Non. J'avais tellement envie de pleurer que je suis partie très vite. J'ai marché, j'ai marché... On ne se douterait pas de ce qu'on est tranquille dans la rue pour avoir mal. Personne ne remarque que vous avez les yeux rouges. Ou les gens se disent que les yeux rouges, c'est à cause du froid, du vent, ou de la poussière... A la maison, la concierge, les voisines viennent à chaque instant. On n'est même pas libre de *faire un brin de toilette à son chagrin.*

Cette dernière phrase, si drôle, elle l'avait prononcée d'une voix unie et hésitante, comme un enfant, peu sûr de sa mémoire, en train de réciter une leçon.

— Tout en allant de devanture en devanture (il faut bien avoir l'air de regarder quelque chose, n'est-ce pas?), j'essayais de réfléchir. Figurez-vous qu'à un moment, devant le *Printemps*, je me suis sentie disposée à l'indulgence. Après tout, j'ai peut-être eu des torts. Si Philippe ne m'adresse plus la parole, c'est parce que je ne l'ai pas assez écouté quand il parlait, ou que je ne lui ai pas assez dit : « Tu es un grand musicien »... L'autre doit savoir lui jeter des fleurs, elle... Mais,

à la hauteur des *Galeries Lafayette*, j'ai croisé un couple enlacé. Alors, je n'ai plus eu envie de pardonner, d'être ridicule, d'être seule à souffrir...

Elle reprit haleine. Je profitai de ce répit pour lui demander de m'apporter tous les renseignements nécessaires. Enfin, nous allions pouvoir commencer l'action.

— Demain, je retournerai là-bas, — promit-elle.

Là-dessus, comme de nouveaux sanglots lui montaient à la gorge, elle me salua d'un petit signe de tête et s'en alla.

Je ne l'ai plus revue. Ou, du moins...

***

Si, je l'ai revue. Et même pas plus tard qu'hier. Mais je ne lui ai pas parlé. Je sortais d'un déjeuner de corps, accompagnant Bardier, le célèbre avocat — mon obligeant « patron ». Nous suivions la rue de Vaugirard. Au coin de la rue Bonaparte, à cinquante mètres devant nous, madame Soulié apparut. Elle nous aperçut. Et, aussitôt, elle passa sur l'autre trottoir, pour s'engager ensuite, à toutes jambes, dans la rue Guynemer. « Elle a dû se décider à rester avec son paillard de mari, pensai-je, et elle est confuse de ne pas m'avoir prévenu »...

Mais Barbier, au même instant, éclatait de rire.

— Mademoiselle Soulié, — s'écria-t-il, — ne souhaite guère me rencontrer.

— Mademoiselle? Mais non, c'est madame...

Il rit de plus belle, et, s'arrêtant, il me saisit, d'un geste familier, par le revers de mon veston :

— Ah, vous la connaissez, cette particulière... Au fait, je parie que vous aussi... Décidément c'est une maladie incurable.

— Oui, je la connais.

— Elle vous a fait le coup de la maîtresse?

— Une nommée Minna...

— Ah! elle a changé de nom. Et le coup des lettres?

— J'ai lu en effet des lettres. Mais...

— Et le coup du carreau du Temple, sans doute? Je ne

sais quel trouble attrait ce lieu a pour elle : peut-être y satisfait-elle son goût du travesti.

Bardier parlait par énigmes. D'un œil amusé, il suivait la silhouette aux couleurs vives, qui remontait la rue, là-bas, sans se retourner, et rasant les grilles du Luxembourg.

— C'est une étrange histoire, — dit-il enfin. — Étrange?... Non, après tout, comique plutôt. Vous en verrez bien d'autres, mon cher, au cours de votre carrière... Cette femme n'est pas mariée, et ne l'a jamais été. De là vient sans doute qu'elle a le cerveau dérangé. Elle vieillira ainsi, avec sa chimère, avec son faux malheur... Sans doute que la détresse imaginaire use autant que la vraie : je n'avais pas vu mademoiselle Soulié depuis la dernière visite qu'elle me fit il y a quatre ans; elle a terriblement changé.

Bardier, là-dessus, prétendit qu'il avait soif. Quand nous fûmes installés à une terrasse de café, les jambes au soleil, et disposés à l'indulgence, il voulut bien poursuivre :

— Ce qu'elle a dû vous dire, et qu'elle dit à tout le monde, elle ne l'invente pas de toutes pièces. Elle se contente de déformer et d'arranger ce qui fut la réalité, à un certain moment de sa vie. Il y a six ans, elle se fiança avec un musicien dont j'ai oublié le nom, qui servait d'accompagnateur à un chanteur...

— A Zurraga?

— Je ne crois pas. D'ailleurs, si c'est le nom qu'elle vous a donné, il est sûrement faux. Vous pensez bien qu'elle se méfie : si on allait prendre des renseignements! Ce pianiste lui inspirait autant d'admiration que de tendresse. Malheureusement, il était fort taciturne. Je sais bien que mademoiselle Soulié est bavarde, qu'elle eût pu sans peine parler pour deux, mais tout de même... Il parlait très rarement, ou, s'il ouvrait la bouche, c'était pour proférer des aphorismes d'une décourageante banalité : « La musique est mon expression. Je n'ai rien à ajouter aux aveux de la musique, etc... » La fiancée, fort agitée, prétendait qu'il vivait dans un monde mystérieux, où il refusait de lui faire une place. Cette idée la travaillait, l'empêchait de dormir. Elle devint promptement acariâtre. (Habituellement, pour montrer son véritable caractère, on attend d'être passé devant le maire.) Le pianiste, qui tout

simplement n'avait rien à dire, ne savait plus comment justifier la moindre de ses minutes de solitude. Elle le questionnait à tout bout de champ, furetait dans ses poches, lui volait son carnet de rendez-vous. Finalement, elle le fit suivre par des détectives louches qui la grugèrent (j'ai négligé de préciser qu'elle était à la tête d'une petite fortune), elle le suivit, elle-même. On ne trouva rien, le fiancé n'avait aucune astuce. Ceci d'ailleurs ne rassura nullement notre amoureuse. Qu'aurait été ce ménage où la méfiance allait entrer le jour même des noces? J'imagine que ce serait devenu un enfer.

Il sourit, doucement, et ajouta :

— C'est exactement, du reste, ce qu'imagina mademoiselle Soulié.

— Je ne comprends pas...

— Mon cher ami, — continua Bardier, — il y a des êtres qui ont la vocation de la souffrance. Ces êtres se divisent en plusieurs catégories, on connaît les pleureurs, les résignés, les persécutés. Mademoiselle Soulié doit appartenir à cette race-là. L'air iodé, fétide, du malheur est le seul qui convienne à ses poumons. Si la souffrance n'existait pas, il faudrait l'inventer pour elle. Quand elle le pouvait, croyez-vous qu'elle a profité des fiançailles, qu'elle a joui des dimanches à la campagne, des enlacements traditionnels au bord des étangs, des promenades sucrées au clair de lune? Nullement. Il lui fallait un climat plus exceptionnel. Dès que le musicien avait une soirée libre, ou un après-midi de dimanche, elle le traînait à l'Ambigu, à l'Odéon, voire au Grand Guignol. Elle voulait pleurer avec lui. Je pense que, ridicule à souhait, elle lui murmurait, au plus fort des scènes tragiques, que les larmes sont la véritable communion des êtres... Je pense aussi que le fiancé, parfois, devait se demander pourquoi il restait là, aux prises avec cette fille déchaînée. Peut-être, après tout, était-il impressionné, et lui trouvait-il de la noblesse. En tous cas, elle lui a porté malheur : il est mort dans un accident de chemin de fer, une semaine avant la noce...

A force de défendre des causes désespérées, à force aussi de dîner en ville et de prendre des auditoires parés dans les filets de ses histoires, Bardier possède merveilleusement l'art de conter. Il le possède même trop bien. C'est agaçant,

on dirait toujours qu'il s'adresse à des enfants haletants qui vont murmurer, à chacune de ses pauses : « Et après? » Mais j'avais beau m'en vouloir de lui céder si bien, je faisais comme les enfants, mes yeux demandaient : « Et après? » Et Bardier, étalé dans son fauteuil, jouissait béatement de son petit triomphe.

— Pendant un an, mademoiselle Soulié a offert à ses amis, à son quartier, l'image édifiante et éplorée de son veuvage anticipé. Dans sa famille, on croyait qu'elle ne se relèverait pas d'un coup aussi fatal. Puis, peu à peu, on l'a vue reprendre son calme. Elle laissa les vêtements de deuil. C'est à ce moment qu'elle commença à s'habiller de la manière extravagante que vous savez. Ses parents moururent, sur ces entrefaites. (Tant qu'ils vivaient, la nécessité de s'occuper d'eux et de la maison, la retenait de trop dangereusement rêver. Madame Soulié mère était une femme très positive : le musicien étant mort avant la noce, elle jugeait qu'elle n'avait pas eu de gendre, et que par conséquent la douleur et le noir n'étaient pas de mise. Aussi faisait-elle tous ses efforts pour distraire sa fille du souvenir du disparu.) Orpheline, seule et inoccupée, mademoiselle Soulié devenait libre de s'envoler vers les régions idéales où son mort, croyait-elle, l'attendait comme naguère au coin de la rue. Elle ne se priva pas de ces promenades immobiles, je vous l'assure. Mais il se produisit bientôt un phénomène étrange. Écoutez-moi bien. Au lieu de vivre dans le passé, dans les souvenirs, elle prétendit s'installer dans le présent, *comme si le musicien n'était pas mort et qu'il fût devenu son mari.* Vous commencez à comprendre? Non? Attendez... Elle mena dès lors l'existence la plus régulière du monde — l'existence de toutes les ménagères. Le musicien rentrait aux mêmes heures qu'elle, s'asseyait à sa table. Elle lui parlait, elle le voyait. Le comble, c'est qu'elle lui faisait des scènes, comme avant sa mort — et à peu près pour le même objet : la jalousie. En un mot, elle *déduisit* la vie que le ménage aurait menée, s'il avait eu une réalité humaine. Vous y êtes?

— Presque...

— Mademoiselle Soulié, — poursuivit Bardier, — est douée d'une puissance d'imagination peu commune — il faut le

reconnaître. On peut rêver sa vie pendant une heure, un jour, une semaine. Mais il arrive un moment où le concret devient nécessaire. Pour mademoiselle Soulié, c'était inutile de rouvrir les yeux. Il y a six ans qu'elle habite avec un fantôme. Et elle le malmène, elle l'exaspère. Or, que fait un homme à qui son épouse rend l'existence intolérable? Il prend une maîtresse. Le mari imaginaire de mademoiselle Soulié a fait cela, ou plutôt elle le lui a fait faire... Sûre de ce qui serait arrivé, cette femme étonnante a créé de toutes pièces sa rivale, votre Minna, ma Sylvie — c'est ainsi que se nommait l'ennemie il y a quatre ans quand mademoiselle Soulié vint me consulter. Elle écrit elle-même ces lettres que vous avez lues. Mais pourquoi, allez-vous demander, pourquoi ce décor, ces lettres, et surtout ces visites aux avocats — car nous ne sommes pas les seuls qu'elle ait vus, et chez qui elle ait déposé des provisions quelquefois fort élevées?...

Irrévérencieusement, mais n'y tenant plus, je l'interrompis :

— Vous vous moquez de moi... C'est une fable. Tout ceci est invraisemblable. Je sais bien qu'il y a des gens qui apportent à rêver leur vie autant de force et de conviction qu'à vivre vraiment. Mais ceux-là ne quittent pas volontiers la prison de leurs songes. Une telle éclosion d'imaginaire n'est possible que dans une serre chaude, dans la solitude. S'ils ouvrent la porte aux étrangers, au monde réel, aux passions exactes, aux bruits de la rue, aux cris des enfants, les fantômes, immanquablement, s'évanouissent. Il faut donc les préserver de la lumière du jour.

Bardier haussa les épaules :

— Oh! je ne vous oblige pas à me croire... En tout cas, il est bien connu que certaines femmes sont invinciblement attirées, par exemple, par les médecins, les salles d'opération, la souffrance physique dont on leur offre ou dont, au besoin, elles donnent le spectacle. Vous savez bien qu'il y a des modes médicales, si j'ose dire : la saison de l'appendicite, celle de l'amygdalite. Pour madame Soulié, c'était la saison — continue — de la procédure. Mais vous m'avez interrompu... Je vais répondre à votre objection. Oui, pourquoi ce décor? Parce que mademoiselle Soulié a besoin du réel pour créer, et pour ajuster son monde imaginaire. On ne rêve que sur des

bases vraies. Votre cabinet, votre langage de métier, les questions que vous lui posiez, autant d'éléments utiles à la mise en œuvre de l'illusion. Quand elle sortait de chez vous, mademoiselle Soulié, comme une voleuse, emportait des images, des mots qu'elle vous avait dérobés.

Il avala son verre d'un trait.

— Elle est, je vous le répète, bien connue dans le monde du Palais. Elle a dû faire son coup à près de vingt avocats. Seulement, on a jasé. Et, maintenant, elle se méfie. Elle s'adresse aux stagiaires, aux nouveaux venus comme vous. Certains de nos confrères sont bien trop occupés pour l'écouter longtemps. Or, elle en veut pour son argent...

— Mais comment tout ceci finira-t-il? N'a-t-elle pas de parents...

— Ça n'aura pas de fin, — répondit-il en riant. — Ou plutôt, cela finira par où cela aurait dû commencer : par l'asile.

Bardier se leva. Il balaya d'un geste de prétoire les imaginaires soucis qui auraient pu s'accrocher à lui durant l'évocation de cette histoire. Puis il conclut :

— C'est une folle. Une folle comique.

Je jetai un coup d'œil sur la rue Guynemer où l'on n'apercevait plus que des enfants qui couraient, des passants indifférents — le décor de tous nos jours passés et à venir. Et je dis, doucement :

— Comique... Comique, croyez-vous?

RENÉ LAPORTE

UN AVENTURIER DE LA POÉSIE :

LE CHEVALIER MARIN

Qu'on prononce le mot de marinisme, la réponse arrive en flèche : *concetti*, préciosité, gongorisme, euphuïsme. Mais qu'on prononce le nom de Giovan Battista Marino, nul écho ne répond. De celui qui, de 1610 à 1640 environ, fut tenu à Paris, à Madrid, à Londres comme à Rome et à Turin, pour le plus grand poète d'Italie et pour l'un des plus grands d'Europe, de celui qui partout fut traduit et imité, l'œuvre entier tombe en oubli dès la fin du XVIIe siècle. En oubli, et en mépris. Encore une victime — indirecte — de Boileau, on serait presque tenté de dire, comme Ronsard. Mais Marino n'a pas, comme Ronsard, eu la chance de rencontrer son Sainte-Beuve. Le romantisme italien, national avant tout, n'a pas « repêché » celui qui, en dehors de quelques sonnets patriotiques d'occasion, n'avait rimé que par amour de la musique et de la peinture verbales.

S'il n'avait pas été Napolitain de naissance, sans doute tous ses ouvrages seraient-ils encore ensevelis, dans les éditions du temps, sous la poussière des bibliothèques. Mais il était Napolitain, et sous l'impulsion de M. Benedetto Croce qui, à côté de son œuvre philosophique et critique, s'est attaché à mettre en lumière tout ce qui touche à l'histoire de Naples, on a vu reparaître en éditions modernes son grand poème d'*Adonis*, un choix de ses œuvres mineures (dû à M. Croce lui-même), et enfin sa *Correspondance*; un mémoire de M. A. Borzelli, couronné par l'Académie Pontanienne, a pour la première fois utilisé pour l'étude de la vie du poète

certains fonds d'archives. Mais ces différentes divulgations, ainsi que quelques travaux érudits sur divers points de son existence, n'ont pas réussi à attirer sur Marino la curiosité des lettrés, encore moins à le réhabiliter. Son succès, dès son vivant, lui avait fait des ennemis, qui ne s'étaient pas bornés à attaquer l'œuvre, mais l'homme et c'est non seulement la légende d'un versificateur frelaté et clinquant, d'un champion du mauvais goût qui s'est transmise, mais encore celle d'un libertin et d'un vil courtisan, querelleur, corrompu, cupide et avare, « usé par une vie désordonnée ». On s'est repassé comme un mot d'ordre ses fameux vers sur le but du poète qui est *la maraviglia* et le *far stupir*. On a gémi sur le nombre et la médiocrité de ses imitateurs.

Mais, en dehors de quelques spécialistes, qui se sont attachés à lui comme à une étude d'emblée rebutante, en dehors de M. Benedetto Croce qui, opposé par tempérament et par doctrine à une poétique comme celle de Marino, a écrit sur lui quelques pages restrictives, mais nuancées, son œuvre est, depuis le début du XIXe siècle, laissée à l'abandon.

En France, personne, peut-on dire, n'a eu la curiosité d'y regarder d'un peu près. Toute la bibliographie sur Marino se réduit à un article de Philarète Chasles dans la *Revue des Deux Mondes* d'août 1840 et à une étude datée de 1854, dans un recueil « sur quelques célébrités étrangères » d'un M. Jules Lefèvre-Deumier. Chasles nous rappelle que M. de Sismondi dans sa *Littérature italienne* s'est abstenu de parler de Marino, n'ayant pas eu, ajoute Chasles, le courage de lire les 10 000 vers de l'*Adonis*. Le classique manuel italien de D'Ancona et Bacci, la *Littérature* d'Henri Hauvette attribuent à l'*Adonis* 45 000 vers. Tel autre dit 20 000. En fait, les 20 chants de l'*Adonis* forment un total de 40 704 vers exactement.

Philarète Chasles, amant d'une belle Cubaine, la comtesse Merlin, qui lui avait donné le goût de la rudesse espagnole et l'horreur de la « mollesse italienne », témoigne d'une sévérité exemplaire pour Marino et ses imitateurs français. Il reproche à Saint-Amant d'avoir « copié littéralement dans l'*Adonis* » les deux vers que voici :

> Et le petit enfant qui va, saute, revient
> Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient,

Et encore ces quatre autres :

> Ces nageurs écaillés, ces sagettes vivantes
> Que nature empenna d'ailes sous l'eau mouvante,
> Montrant avec plaisir en ce clair appareil
> L'argent de leur échine à l'or du beau soleil.

Il est permis de penser que ni de pareils vers, ni le poète qui les suggéra à Saint-Amant ne sont d'emblée tellement à dédaigner. Et de fait un contact direct et prolongé avec Marino écrivain aussi bien qu'avec Marino homme, non seulement ne déçoit pas, mais encore offre un intérêt extraordinairement actuel. D'abord parce que celui qui fut, à l'époque de Louis XIII, célèbre en France sous le nom du Chevalier Marin[1] est le type de l'homme de lettres exilé perpétuel (et non pas, comme sa légende le veut, par simple esprit de lucre), ensuite et surtout parce que son esthétique novatrice devance et prépare la querelle des Anciens et des Modernes, de la fin du siècle, et qu'en outre elle présente de nombreux traits communs tantôt avec celle de Mallarmé, tantôt, et plus fréquemment, avec celle de Proust ou de Giraudoux qui ne peuvent nous laisser indifférents.

Ses lettres-préfaces, ses lettres familières sur le lyrisme, et d'une façon générale, sur l'expression littéraire, mériteraient à elles seules de tirer Marin de l'oubli. Sa théorie de la *sentenza*, c'est-à-dire de l'image, de la métaphore, essence du lyrisme, c'est déjà du Walter Pater. Et il est exact que les abstracteurs de quintessence jusqu'à l'Oronte du *Misanthrope* se sont emparés de cette théorie, mais il est non moins exact que les reproches qu'on peut faire à cet égard à Marin poète viennent, comme chez Giraudoux, de sa surabondance, d'une luxuriance imaginative, et jamais ne sont le fruit d'une recherche délibérée. Ce prétendu versificateur alambiqué est le plus naturel des écrivains, et la lassitude qu'il lui arrive d'engendrer tient, beaucoup moins à un manque de mesure, ou de goût dans le détail, qu'au jaillissement torrentiel du débit poétique.

Pour se convaincre de son naturel, il n'est que de lire sa correspondance. Même si on recule devant sa poésie et surtout

1. Marin de Marino, comme Mazarin de Mazzarino. On trouve parfois Marini comme on trouve le plus souvent Mazzarini. L'i est ici le signe de la naissance noble, à laquelle prétendait Mazarin, mais non pas Marin...

devant les 40 704 vers de l'*Adone*, on ne pourra qu'être séduit par sa prose. Il en est peu dans toute la littérature italienne qui ait autant d'aisance, de légèreté, de saveur, ni qui soit d'une langue aussi pure. Prose également adaptée au style familier et au style soutenu, aussi propre à la description ou au récit humoristique qu'aux discussions d'esthétique, — ce qui est particulièrement rare en italien.

Quant à ses poèmes, ils sont si intimement liés à sa biographie, aux phases de son existence extraordinairement accidentée, ils se divisent si exactement en poèmes « alimentaires », ou faits sur commande, et en poèmes dictés par une exigence intime d'artiste que, pour en juger avec un minimum d'équité, il importe de distinguer d'abord ceux qui sont artistiquement sincères, de ceux qui ne le sont pas. Marin a écrit 100 à 150 000 vers, peut-être 200 000 (il en est tant qui n'ont jamais été imprimés) : combien sa conscience de poète en avouait-elle? On a beaucoup parlé de sa vanité d'homme de lettres. En réalité, il défendait sa situation temporelle, sans cesse menacée, et le droit de s'exprimer à sa guise. Mais, avec ses vrais amis et plus encore en tête-à-tête avec lui-même, il distinguait dans sa production, comme doit distinguer tout historien désireux de lui rendre justice.

En somme, Marin, pareil à tant d'écrivains d'aujourd'hui, partageait son temps entre le journalisme (en vers, à la louange des princes; en vers et en prose, à celle de l'Église qu'il craignait) et la littérature pure. Et un examen de sa vie entrepris sous cet angle est d'autant plus fructueux que cette vie est intimement liée à l'œuvre même, et qu'elle offre de surcroît un curieux modèle d'existence d'homme de lettres, au début du XVIIe siècle.

***

Il naît à Naples, le 18 octobre 1569, fils d'avocat. Six enfants dans la famille, mais une honnête aisance. Giovan Battista apprend bien sa grammaire, le père décide qu'il lui succédera. Et voilà la dispute classique entre les pères de poètes et leurs fils. Mais ici, la chose tourne mal, le père chasse le fils qui, pourtant, a pris ses diplômes de droit et qui se jette dans une

vie de bohème. Il y a là six ans (1590-1596) où l'on ne sait trop comment il vécut. Il récitait déjà de ses vers dans les salons et les académies. Dès 1592, sa *Chanson des baisers* fut un succès. Mais pour manger, il devait « taper » les plus riches de ses amis, le marquis de Villa, par exemple, un jour quatre ducats, un jour trente. Il s'ingéniait. Il se proposait comme secrétaire de rédaction d'un recueil de poèmes d'auteurs divers (la « petite revue » de l'époque, l'anthologie à compte d'auteurs), ou prenait commande d'un album de poèmes à la louange d'une dame fortunée, en écrivait la plupart, obtenant le complément de camarades.

Enfin en 1596, il se case : secrétaire du prince de Conca, grand amiral, un des personnages les plus importants de Naples après le vice-roi et qui avait hébergé le Tasse, quelques années plus tôt dans son palais où vivait à ses dépens une nombreuse clientèle. La bibliothèque du prince est copieusement garnie. Marin en profite, et c'est là qu'il découvre ses modèles, ou plutôt ceux qui donneront le branle à sa libre fantaisie : Claudien, Nonnus. Il écrit des sonnets, des églogues (qu'il récusera plus tard) parce que tout bon Napolitain doit, après Sannazar, s'essayer dans le genre pastoral, mais ce dont rêve Marin, c'est de tout autre chose. Le hasard d'une lecture (l'*Adone* de Giovanni Tarcagnota) lui fournit le thème d'*Adonis*. Ce sera le sujet de sa vie, non pas à la façon du *Faust* pour Gœthe, mais à la façon d'un thème propre à toutes les variations sensuelles et descriptives. Pendant vingt-cinq ans (l'*Adone* n'a paru qu'en 1623), Marin, avec des interruptions, il est vrai, n'a cessé d'enrichir son sujet, d'y ajouter un chant après l'autre, sans jamais se décider à mettre le point final. En 1615, quand il partira pour Paris, son *Adone* aura déjà douze chants. Les huit autres seront le travail de son séjour en France. Et il ne serait pas difficile de montrer que presque tous ses poèmes « sincères », les Idylles par exemple de la *Sampogna* (La Musette), ont été des préparations de l'*Adone*.

Préparations, dans le sens où on le dit des peintres, car ce voluptueux est au suprême degré un visuel. Et autant que la bibliothèque du grand amiral, il fréquente sa galerie de tableaux, une des plus célèbres de l'Italie du sud. Toute sa vie, Marin travaillera à se constituer sa propre galerie. Il se

fera donner des tableaux par tous les peintres qu'il pourra, en échange d'un ou plusieurs articles, c'est-à-dire d'un ou plusieurs poèmes. Il invitera tous ses amis, écrivains ou mécènes, à lui envoyer un portrait d'eux et il l'exigera « d'une bonne main ». Il achète aussi des toiles et des dessins, qui, empilés dans des caisses, encombrent les greniers de ses amis, en attendant qu'il ait « sa » maison.

Ce n'est pas à la musique que sa poésie réclame sa part, c'est à la peinture. Le vers de Marin est toujours fluide et musical à souhait, mais c'est par l'effet d'une richesse verbale, qui lui fournit immédiatement la forme expressive la plus voluptueuse, la plus caressante, plus douce aux lèvres, si on peut dire, qu'à l'oreille. Marin cherche le vers fondant à la bouche, plutôt qu'il n'en calcule l'harmonie auditive. Le résultat est analogue, l'impulsion toute différente. Ce qui l'intéresse, ce sont les images dans tous les sens du mot, les images et les couleurs. C'est le poète fou de peinture. Il imaginera un jour de composer un recueil qu'il intitulera *La Galleria* et où il se divertira (préparation encore pour l'*Adone*) à décrire brièvement des tableaux, pour se faire la main, se constituer des collections de scènes, de descriptions. Il complimente le peintre mais c'est par-dessus le marché. Et il complète sa galerie par des portraits de gens qui peuvent lui être utiles ou de gens célèbres présents et passés, mais le point de départ, c'est la hantise de toute sa vie, rivaliser avec les peintres.

Il est curieux qu'aucun des critiques italiens de Marin n'ait souligné à la fois, cette persévérance dans la composition de l'*Adone* et cette volonté d'imagerie. Il n'en est pas un qui, en revanche, ne lui ait reproché son absence de pensée. Mais justement, Marin aspirait à rompre avec toutes les abstractions pour ne donner que du concret, pour traduire tout en images, en métaphores, jusqu'aux sentiments, jusqu'aux analyses psychologiques. C'est là la grande aventure poétique où il s'est jeté, où il a partiellement échoué, où peut-être il ne pouvait qu'échouer, mais qui n'en reste pas moins une grande aventure très différente dans son essence, sinon dans certains de ses résultats, et du gongorisme et de l'euphuïsme. Le grand dommage, c'est que Marin n'ait pas décrit directement la nature, qu'il ait transposé les images stylisées que lui en

offraient les peintres de son temps, surtout qu'il n'ait pas refusé toute l'imagerie mythologique de son époque. Il a cru à la mythologie comme certains poètes d'hier à la poésie des machines, et c'est pour lui le même handicap.

Tous ses biographes anciens le disent « enclin à l'amour », et ce fut en effet une histoire d'amour qui le fit une première fois emprisonner : une jeune fille enceinte de ses œuvres, avait eu recours à une avorteuse. Son patron, le grand amiral, le tira de ce mauvais pas, mais non pas d'un second. Curieuse histoire : pour sauver un ami coupable de meurtre, Marin présenta au tribunal de faux papiers attestant que l'accusé était prêtre. Le faux découvert, l'ami fut décapité, Marin jeté en prison, d'où son ami de Villa le fit sortir en soudoyant les geôliers et en favorisant sa fuite à Rome, en 1600.

A Rome, il trouve des protecteurs, récite dans les académies, s'attache au cardinal-neveu Aldobrandini, a une aventure avec une vieille femme de lettres qu'il abandonne et qui le vitupère, et il songe à publier. Ses poèmes sont « lascifs » et on est en pleine « réaction ». Le concile de Trente est passé par là. Marin — et c'est ce qu'aucun de ses historiens n'a souligné — va passer son temps à fuir les censeurs et le tribunal du Saint-Office ; surtout après 1610, ses poèmes ayant été dénoncés à Parme et à Rome aux Inquisiteurs. Il va à Venise imprimer ses premiers recueils, à Venise, qui est en querelle avec l'Église. Il suit son cardinal à Ravenne, puis à Turin (1608) et là n'a de cesse que le duc Charles-Emmanuel Ier ne l'ait pris à son service. C'est à Turin qu'il est fait chevalier, — chevalier des saints Maurice et Lazare. Mais c'est là aussi qu'il a une querelle littéraire avec un autre poète, Murtola qui, pour se venger de ses sonnets satiriques, lui tire un beau jour cinq coups de pistolet, sans l'atteindre d'ailleurs, mais en blessant un seigneur de la cour. Et c'est encore là que des calomnies l'accusant d'avoir rimé contre Charles-Emmanuel le conduisent pour la troisième fois en prison. Charles-Emmanuel reste insensible à toutes les interventions en sa faveur et d'avril 1611 à juin 1612, il demeure incarcéré, terrifié à l'idée que le Saint-Office a l'œil sur lui et incite le duc à la sévérité. Aussi dans son cachot, travaille-t-il ferme la théologie et écrit-il une suite de dissertations religieuses qu'il publie à sa

sortie, en les dédiant au pape, en même temps qu'un recueil d'ensemble de ses poèmes, — dès que ses papiers confisqués lui sont rendus.

On a présenté Marino comme un favori des princes, et il le fut en effet, mais non sans quelques inconvénients, comme on voit. Ses historiens, des plus anciens aux plus récents, le montrent quittant Turin, en avril 1615, pour se rendre à Paris, les uns à l'appel de Marguerite de Navarre (mais elle venait de mourir), d'autres de Marie de Médicis. Tous sans exception s'accordent à dire qu'il s'arrêta fin avril à Lyon parce que la reine Marie s'y trouvait, et qu'il y imprima un panégyrique en son honneur. Qu'il ait en mai imprimé à Lyon ce panégyrique, c'est exact, mais Marie de Médicis n'a été à Lyon ni en avril, ni en mai 1615. Marino n'a pas voulu arriver à Paris les mains vides, à Paris où rien ne prouve qu'on l'appelât. La Reine et Concini avaient d'autres soucis en tête à ce moment. Il est plus vraisemblable que Marin allait à Paris de son propre mouvement, surtout pour y faire imprimer l'*Adone* sans risquer d'ennuis. Il ne le cache pas dans une de ses lettres. La France d'après l'édit de Nantes lui apparaissait à juste titre comme plus libérale, moins vétilleuse que les États du pape, ou le reste de l'Italie.

Qu'il ait été bien reçu à Paris, c'est probable. Il chiffre dans ses lettres à 1 500, puis à 2 000 écus la pension que lui verse la cassette royale. Quand on songe que celle de Malherbe, au dire de Tallemant, n'était que de 500, on doute un peu du chiffre, d'autant que le chevalier vit chichement dans un hôtel de la rue de la Huchette. Une lettre d'une verve étonnante sur les « extravagances » de Paris le montre désorienté et moqueur, regrettant déjà l'Italie, et se promettant d'y retourner dès la publication de l'*Adone*, qu'il annonce proche et qui n'aura lieu que sept ans plus tard. M. Borzelli s'est étonné que, pensionné par Marie de Médicis et Concini, il n'ait éprouvé aucune difficulté après l'assassinat de ce dernier. Ne serait-ce pas, comme deux lettres au nonce à Paris Bentivoglio le laissent supposer, qu'il était resté Italien de nation, attaché soit à la nonciature, soit à l'ambassade de Piémont où était justement son ami Braida, celui qui avait reçu à sa place les balles du pistolet de Murtola? Il ne faut pas oublier

que Marin ne savait pas un mot de français, et les témoignages directs que nous avons de ses relations françaises sont uniquement avec des gens qui parlaient italien, Ménage, Vaugelas et surtout Chapelain, — Chapelain qui a écrit la préface[1] de l'*Adonis*, comme un *bene placet* français destiné à prévenir les critiques italiennes, le *bene placet* politique et religieux étant fourni par la dédicace à Louis XIII. Il est permis de se demander si le Roi a vraiment donné 1 000 écus pour l'impression, ou si c'est un bruit qu'a fait courir Marino pour amadouer les censeurs romains du Saint-Office. L'édition était attendue, elle s'enleva aussitôt, certains exemplaires furent payés 50 écus. C'était une bonne affaire pour un imprimeur. Mais, même si on admet la réalité de la subvention royale, il ne faut pas perdre de vue que c'est la caution morale qui importait surtout à Marin. Considérée de ce point de vue, l'affaire de l'*Adone* est un exemple typique des entraves apportées à l'expression littéraire par le concile de Trente.

Marin ne s'attarde pas à Paris, une fois son livre publié. Il en met en train l'édition chez son imprimeur de Venise et part pour Rome, sous la protection du cardinal Maurice de Savoie, afin d'acquérir celle du cardinal-neveu Ludovisi. Il y réussit, mais l'oncle Grégoire XV meurt avant que le Saint-Office n'ait accordé l'*imprimatur* et mis au panier les vieilles accusations de libertinage et pornographie. Prudemment, pendant le conclave, il se terre chez le cardinal de Savoie. Par chance, c'est le cardinal Maffeo Barberini, vieil ami de Marin, qui est élu; mais Urbain VIII oublie les erreurs de jeunesse de Maffeo Barberini et ne se montre pas disposé à entraver l'action des censeurs. Alors, Marin préfère quitter Rome et rentrer, d'ailleurs triomphalement, à Naples, dans la villa qu'il s'est achetée au Pausilippe sur ses économies. Il ne jouira pas longtemps de sa retraite. Le 24 mars 1625, il meurt d'une infection généralisée, semble-t-il, consécutive à une maladie de reins. Toutes les académies d'Italie lui

1. Curieuse préface, scolastique d'allure, mais pleine de suc et d'intelligence du lyrisme. Chapelain qualifie la poésie de Marin de poésie « dans sa pure pureté » et trouve cette formule : « L'Histoire peint les hommes tels qu'ils sont, la Poésie tels qu'ils devraient être. »

tressent des couronnes, tandis qu'un de ses anciens amis Stigliani accable l'*Adone* et fabrique de fausses lettres et de faux poèmes pour tourner en ridicule la mémoire du poète.

Sur les rapports de Marin avec l'hôtel de Rambouillet (que rien ne confirme), avec les écrivains français du temps, sur les imitateurs qu'il a suscités, tout reste à dire, et à tout prendre, l'influence directe de ses poèmes ne semble pas avoir été déterminante. Son nom est devenu celui du bouc émissaire, à cause d'un engouement de quelques saisons dont la Cour avait témoigné. En revanche, l'influence de ses théories sur le moderne mérite d'être reprise et étudiée de près : il n'est guère d'arguments employés à la fin du siècle qui ne soit déjà chez lui (comme aussi bien chez Tassoni). Dernière et vigoureuse intervention à retardement de l'italianisme dans les affaires littéraires de la France.

Que le chevalier Marin mérite d'être à nouveau étudié et sa situation « revisée », il semble qu'il n'y ait aucun doute à avoir là-dessus. Souhaitons qu'il se trouve un historien italien — pourquoi pas français? — pour s'engager dans cette tâche non pas de réhabilitation, mais de renouvellement : il en pourrait jaillir quelques lumières imprévues non seulement sur le *Seicento* italien, mais encore sur l'histoire littéraire du XVIIe siècle français[1].

BENJAMIN CRÉMIEUX

1. A défaut de mieux, citons deux « octaves » de l'*Adonis*, extraites de la traduction en dizaines du premier chant que publia en 1672 le président Nicole. On pense à André Chénier. Voici les suivantes de Thétys : « Les unes sur le sable amassent des coquilles, — Les autres font des rêts si mortels aux poissons; — D'autres se coiffent d'algues, et ces divines Filles — Font entendre aux dauphins mille aimables chansons; — D'autres pêchent la perle, ou de l'huître sanglante, — Tirent l'éclat vermeil de la pourpre éclatante; — Chacune enfin s'exerce, et s'occupe à son tour; — Et celles que Thétys emploie à d'autres choses — Mettent à l'ambre gris la douce odeur des roses, — Et parfument les eaux sous les pieds de l'Amour. » Et encore : « A l'ombre d'un laurier dont la forêt est pleine, — Il découvre un pasteur d'une exacte beauté. — Son arc est à ses pieds, et son carquois d'ébène, — Tout plein de traits dorés lui pend sur le côté; — Sa veste sur son dos, d'une écharpe attachée, — Est de blanc et de noir distinctement tachée, — Qui fut d'un loup-cervier la dépouille autrefois; — Il chante ses amours d'une façon champêtre, — Et le rustique accent des troupeaux qu'il fait paître — Dans le creux des vallons, se confond à sa voix. »

LE CIRQUE ET SES AMIS

La place du cirque dans l'ordre des spectacles n'est plus ce qu'elle a été autrefois. Voici dix ans encore, Paris comptait quatre cirques; on n'en voit plus que deux : Cirque Medrano et Cirque d'Hiver; alors que, voici cinquante ans, il était élégant de se montrer autour des pistes, le cirque n'est plus aujourd'hui qu'un spectacle sans luxe, où l'on va pour voir et non pour être vu. Le cirque n'est plus à la mode.

Pourtant, c'est sur le tapis d'un cirque que se déroulent encore certaines des fêtes élégantes de Paris. Chaque année le Gala de l'Union des Artistes est, au Cirque d'Hiver, une soirée de luxe, et l'on sait que parmi les événements mondains de la saison, on a toujours compté les soirées du cirque Molier, ces fêtes de la rue Bénouville organisées par cet homme curieux qui, par amour de la piste et des chevaux, avait réussi à ressusciter, mieux : à prolonger autour de son petit manège, d'année en année, l'atmosphère des temps héroïques. On intriguait longtemps à l'avance pour être admis à ce spectacle qui était une cérémonie; on y voyait les hommes en habit, serrés tout debout, mal calés mais contents parce qu'ils étaient au cirque Molier; ainsi voit-on, aux grandes séances académiques, de belles dames s'ankyloser stoïquement sur des tabourets sans dossier. Et le cirque Molier était bien quelque chose comme une académie; si l'on préfère : un conservatoire de l'équitation et de la haute école.

Et voici sans doute le secret de cette désaffection du public pour le cirque, en même temps que de cette fidélité secrète que lui gardent et lui témoignent de temps en temps les gens

du monde : c'est que le cirque, au temps de sa plus grande vogue, a surtout existé par et pour les chevaux. Or, le spectateur d'aujourd'hui sait de moins en moins ce qu'est un cheval, alors que jadis un homme bien élevé mettait son point d'honneur à rester encore cavalier. On se retrouvait au cirque comme aujourd'hui au Salon de l'Automobile; c'était un « endroit chic », et qui rappelait même un peu l'Opéra, par ses coulisses, où vivait une race de jolies filles, les écuyères, bien disparues aujourd'hui, et que les beaux messieurs lorgnaient ou emmenaient souper tout aussi bien que des danseuses ou que ces courtisanes célèbres qui étaient alors à la mode.

On conviendra qu'à cet égard, et sur tous ces plans à la fois, les mœurs ont bien changé. Monter à cheval n'est plus un titre de gloire et ceux qui ont gardé le culte de l'équitation peuvent se satisfaire au Concours Hippique.

Certes les cirques continuent à présenter des chevaux sous leur triple aspect : travail de dressage, haute école, et acrobatie à cheval; mais ces numéros ne sont plus l'essentiel de leur spectacle. Les anciens cirques, au contraire, étaient uniquement des cirques de cavalerie, comme l'était le cirque Franconi, qui fut un des plus célèbres d'Europe, et qui connut à Paris, où il s'établit dès 1791, un long succès[1]. A cette époque, le cirque est avant tout *un manège*, comme l'est toujours resté celui de M. Molier; et celui-ci a pu écrire avec peut-être un peu d'excès, que « le Cirque est mort avec les Franconi ». Ce qui est certain, c'est que tous les grands directeurs de cirque de la belle époque ont été avant tout des hommes de cheval, qui assuraient ainsi eux-mêmes l'essentiel de leur programme, et n'engageaient des acrobates que pour orner leur spectacle. Tous ces noms illustres le prouvent : Franconi, Loyal, Rancy, Houcke, ou, en Allemagne, Renz, Busch, Schumann, Gleich. Ce n'est que plus récemment que l'on a vu des cirques importants se constituer *à partir* d'une ménagerie (cirque Amar, cirque Hagenbeck), signe évident de cette évolution des mœurs qui a consacré la décadence du cheval.

1. Il n'est pas possible de parler du cirque sans signaler d'abord qu'on s'est servi du livre de G. Strehly : *l'Acrobatie et les Acrobates*. J'ai pris aussi des renseignements à M. Gustave Fréjaville (*Au Music-Hall*) et à M. Henry Thétard (*les Dompteurs*).

Hugues Le Roux a laissé un bon tableau de cette époque où le cirque, sous le règne du cheval (« l'animal le plus bête de la terre », selon le témoignage assurément valable de M. Loyal lui-même), était un des plus brillants spectacles de Paris; son ouvrage date de 1889; M. Molier avait ouvert son cirque en 1880. Peut-être faut-il pourtant remonter un peu plus haut encore pour retrouver le souvenir des fêtes du cirque les plus éclatantes et les plus officielles, et, en déguisant son dernier gala en « fête du Second Empire », l'Union des Artistes rendait un juste hommage à l'époque qui fit la plus grande gloire de ces spectacles.

Ce fut aussi le temps où l'acrobatie pure faisait des progrès rapides; chaque art connaît ainsi des périodes de découvertes et de brusque perfectionnement. C'est en 1859 que débute à Paris l'illustre Léotard, inventeur de l'acrobatie aux trapèzes volants, dont la renommée atteignit à de bien pires excès que celle qui entoure aujourd'hui les vedettes de cinéma. On s'écrasait au Cirque d'Été; on vendait des cravates Léotard, on joua l'*Amour au trapèze* sur la scène du Palais-Royal, Léotard courut le monde et amassa une fortune; les femmes se jetaient à son cou ou se couchaient sur son passage... Ainsi allaient les héros du cirque sous le Second Empire; il ne faut pas qu'on l'oublie dans l'histoire des mœurs. Et Blondin, qui traversa les chutes du Niagara sur la corde raide connut lui aussi une gloire prodigieuse... Le second tiers du XIXe siècle fut à tous égards la grande époque du cirque en France.

Ce fut aussi l'époque où le cirque, de nomade, devint sédentaire. Date importante dans l'histoire du cirque que celle où il se fixa. Car s'il trouva d'abord dans cet arrêt, dans cette installation, dans cet *embourgeoisement* si l'on veut, une vigueur nouvelle et comme une seconde jeunesse, on peut bien dire aussi que, du jour où le cirque remplaça ses murs de toile par des murs de pierre, commença pour lui une évolution qui risquait de lui être fatale.

***

Le cirque est, par définition, ambulant. Il l'a toujours été, il l'est encore, Paris n'y pourra rien. Les amateurs de cirque

aiment l'atmosphère du chapiteau de toile dressé en quelques heures par les artistes mêmes de la compagnie, et qui repart dès le lendemain sur les routes, dans des roulottes misérables ou de somptueux camions automobiles, après avoir drainé, autour de la piste, pour un soir, toute la population du canton. Il en a toujours été ainsi. Avant le cirque et ses chevaux, il y a eu le montreur d'ours, la famille de saltimbanques qui va de ville en ville, menée par un patriarche : « La cendre de ses ancêtres lui sort en barbe grise sur le visage », a dit Guillaume Apollinaire. En France, c'est encore la province qui assure et maintient la fortune des cirques; ceux-ci ont besoin de voyager, de risquer sans cesse leur chance, de vaincre par la force de l'imprévu, par ce parfum d'exotisme et de pittoresque que donnent à leur spectacle la poussière de la route et l'usure même de leurs tapis; et c'est pour cette raison, aussi, que le cirque est le plus international des spectacles, que les acrobates d'une troupe sont recrutés dans tous les pays du monde et que les clowns sont si joliment polyglottes. Chaque race a fourni sa contribution à cet art aux formes multiples, et il y a en ces matières des « spécialités nationales » si strictes, tant d'écoles, qu'il est impossible de composer une bonne troupe sans aller en prendre un peu partout les éléments. Les acrobates aux trapèzes volants sont Français; les sauteurs, Espagnols ou Arabes; les acrobates, Icariens (ceux qui font sauter les enfants au bout de leurs pieds), Allemands; les équilibristes, Japonais; les acrobates à la barre fixe, Roumains... Ces classifications ne sont pas absolues, assurément; mais elles sont assez souvent vérifiables pour qu'on les utilise, et qu'on s'en étonne. Tout ce monde, dans une troupe ambulante, vit en smala, et dans une sorte de communauté fermée, unie par des liens professionnels et ésotériques très étroits, comme une tribu qui a ses rites, entretenus par le sentiment d'un orgueil de race, ou de caste. Ainsi sont les polytechniciens, les membres des sociétés secrètes, et, sans doute, les altesses royales.

Le cirque est une des dernières activités humaines qui ait encore une aristocratie,avec des dynasties, des alliances, des successions, des quartiers de noblesse. Parmi les grandes familles françaises il faut citer celle des Loyal, dont l'ancêtre, dresseur de chevaux vers 1880, est à l'origine d'une abon-

dante lignée d'écuyers et de gymnastes, et dont un descendant est aujourd'hui encore régisseur de la piste au cirque Medrano; aussi la famille Rancy, une des plus fameuses dans l'histoire du cirque, qui a promené et promène encore à travers la France une grande caravane, et qui a fait de Lyon, sa ville d'origine, à laquelle elle reste fidèle, une des capitales du cirque en Europe. Enfin, pourquoi ne pas rappeler la courte histoire de M. Jérôme Medrano, l'actuel directeur du cirque qui porte ce nom? On avait d'abord voulu faire de lui un officier de marine; il entra à l'École Navale, il en sortit. Il navigua un peu. Mais, contrairement à la coutume, ce furent les horizons marins qui lui parurent étroits, et la terre ferme représentait pour lui le vrai pays du voyage et de l'aventure. Il revint au plus tôt à Paris, et ne fut heureux que le jour où il prit la direction du cirque qu'avait illustré son père. L'histoire est assez belle. C'est ainsi que Léotard, fils d'un directeur de gymnase, renonça aux études de droit dans lesquelles on l'avait déjà engagé pour se consacrer au trapèze; que Rastelli, fils de jongleur dont on voulait faire un aviateur, a dû s'entraîner en cachette pour forcer son père à le garder sur la piste...

Ce goût du métier, cet attachement aux traditions, l'habitude du « voyage » les développe peut-être plus encore que le travail en cirque fixe, à cause des contagions d'une longue vie en commun. Et, dans l'histoire du cirque il faut insister sur la naissance des établissements fixes, qui restent l'ambition de tous les directeurs nomades mais qui, en stabilisant l'art du cirque, peut-être le paralysèrent.

***

C'est en 1783 que l'Anglais Astley établit à Paris le premier cirque fixe, dans la rue du Faubourg-du-Temple. En 1791, Antoine Franconi, Italien, le premier d'une illustre lignée, reprenait à son compte l'exploitation de cette salle, pour y présenter des spectacles équestres. Pendant le XIXe siècle la vogue du cirque ne fait que grandir. Sous la Restauration et sous Louis-Philippe, le boulevard du Temple était devenu une sorte de foire permanente où se succédaient les troupes d'acrobates et les grandes ménageries, alors dans le plein effort de

des gradins en contre-bas de la piste; mais ils avaient ménagé autour de celle-ci un couloir circulaire, zone neutre, fossé où venait déjà mourir le spectacle, et, au delà de cette zone d'eaux mortes, avaient placé tout de suite la ceinture des loges. Double erreur. Le public des loges, toujours et partout, est le public le plus rétif, le plus difficile à conquérir. Le rebord d'une loge dresse entre les spectateurs et l'acteur la plus infranchissable des barrières; le public des loges veut avant tout *être chez lui*, prétention presque criminelle dans une salle de spectacle, et surtout sous la coupole d'un cirque. Là il faut que le public participe au jeu, au moins par sa présence. Or les spectateurs des loges ne sont même pas présents... Les placer directement autour de la piste, et séparés d'elle, bien mieux, par ce vide dont j'ai parlé, c'est décupler dès le départ les difficultés du spectacle, ankyloser les acrobates, rendre muets les clowns. Le Cirque de Paris présentait des programmes aussi bons que ceux de ses rivaux; mais il n'était pas gai, il n'était pas fait pour ses spectateurs. Il en mourut.

***

On me pardonnera d'avoir insisté sur ces détails d'architecture. Je ne perds pas de vue mon propos qui est de savoir pourquoi le cirque ne connaît plus aujourd'hui la même vogue qu'autrefois. Ces raisons d'architecture nous mènent très bien à mieux comprendre cette évolution des goûts.

Depuis quelques années, le cirque a souffert, par-dessus tout, de la concurrence du music-hall. Celui-ci n'aura pas joui de son triomphe aussi longtemps qu'on aurait pu le croire, et déjà il perd un peu, lui aussi, de son prestige et de son orgueil; mais enfin, c'est lui qui, dans les années qui suivirent la guerre, — et dès les années de guerre déjà — détrôna le cirque. Nous verrons tout à l'heure que le cirque fut vaincu d'abord parce qu'il était le moins fort; ensuite, et ceci est plus grave, parce qu'il essaya d'imiter son vainqueur. Voyons d'abord quel était ce vainqueur.

Le music-hall l'emporta parce qu'il offrait des plaisirs faciles. C'était en un temps où, plus qu'en aucun autre, le public demandait qu'on lui épargnât tout effort. Participer à un spectacle, fût-ce seulement par une *volonté de plaisir*, c'était

encore au-dessus de ses forces; il ne voulait, il ne savait plus que subir. Or le cirque-cavalerie des premiers temps supposait qu'une partie des spectateurs montât à cheval, ou sût reconnaître la beauté d'une bête, la qualité d'un dressage; le cirque à acrobates, encore, supposait quelque habitude des exercices physiques (au moins quelque habitude de les regarder), une appréciation des difficultés, et ce minimum de « culture » qui permet de juger une troupe par rapport aux autres. Pour ces raisons, le cirque avait toujours été un spectacle de « vrais amateurs », de fidèles (et quelquefois un peu trop satisfaits de leur compétence).

Le music-hall, au contraire, s'offrait à tous et à n'importe qui, avec son bruit, ses lumières, ses décors et ses vastes mouvements, sans qu'aucun effort fût nécessaire pour rien comprendre. Le music-hall voulait plaire, et non pas convaincre; il remplaçait le beau par le joli, le vrai par l'agréable et, pour tout dire, la gymnastique par la danse. Tout ce qui, chez lui, n'était pas décor, élégance et richesse (ou presque tout) venait du cirque. Ce qu'il avait inventé, c'était la facilité. Il était inévitable que le public lui en sût gré. L'époque s'y prêtait mieux qu'aucune autre.

Je ne veux pas dire que le music-hall soit né d'hier. Il existait depuis longtemps; on peut soutenir que si les montreurs de bêtes et bateleurs, qui semblent avoir toujours existé, présentaient déjà un spectacle de cirque — puisque les badauds faisaient le cercle — les danseuses et jongleurs qui venaient distraire les convives des banquets antiques faisaient déjà, au contraire, un spectacle de music-hall, puisqu'ils se montraient « en chambre », de profil, et pour des spectateurs bien digérants. En tous cas on peut considérer que Nicolet, chez qui tout allait « de plus en plus fort », dirigeait bel et bien un music-hall, dans le sens moderne du mot, lui qui fit construire non pas un cirque mais un théâtre, pour y présenter ses danseurs et acrobates. Et c'était sous le règne de Louis XV, quelques années même avant qu'Astley n'installât dans Paris son premier cirque fixe. Non, le music-hall ne date pas d'hier, ni cette rivalité entre le cirque et lui. Mais c'est hier que le music-hall trouva les circonstances les plus favorables et put enfin l'emporter.

Le spectateur du cirque, je l'ai dit, participe en quelque manière au spectacle. De plus, il est presque toujours installé sans trop de confort, et, dans ces vrais cirques que sont les cirques ambulants, assis sur des planches de bois ou des chaises de fer; des courants d'air peuvent passer sous les toiles. Les grands chapiteaux modernes, bien équipés, sont aujourd'hui presque aussi confortables que les bâtiments fixes et, à tout prendre, on ne s'en plaindra pas; mais il reste que l'installation et l'atmosphère d'un cirque doivent avoir quelque chose d'un peu provisoire, d'un peu improvisé, d'un peu fragile... On démonte la tente dès ce soir; on part cette nuit; on remonte la tente demain... Les vrais amateurs aiment ces planches mal jointes, comme ils aiment l'odeur du crottin.

Une salle de music-hall est exactement conçue selon les principes contraires. Elle est, avant tout, confortable, et doit permettre au public, si le spectacle ne lui plaît pas, de se consoler par les mille petites compensations du confort et du luxe. Il faut que le fauteuil soit bon, l'ouvreuse jolie, le tapis du hall moelleux, le bar élégant; que le spectateur puisse acheter des pochettes-surprises, admirer dans des vitrines les derniers produits du commerce de luxe, et trouver au promenoir, s'il le veut, une compagne provisoire. Tout est prévu pour que le spectateur, à peine a-t-il franchi la porte, ne pense plus à rien, ne s'occupe plus de rien. On irait presque jusqu'à dire que ce sont ces petits plaisirs accessoires qu'on lui fait payer, et que le spectacle lui est donné en prime.

Mais on lui fait payer cher tout cela. Et, selon une loi toujours vérifiée, le public va de préférence aux objets coûteux, méprise ce qui est bon marché. C'est qu'il sait bien qu'on ne peut lui offrir, à bas prix, que l'*essentiel* d'un objet ou d'un spectacle; or l'essentiel ne l'intéresse plus. Ce qu'il veut, c'est l'ornement que l'on met autour. C'est ainsi qu'on a réussi à faire un succès triomphal à certains spectacles sportifs dont le public lui-même sait très bien qu'ils sont truqués; c'est ainsi que le public aime mieux voir de mignonnes danseuses un peu nues s'agiter dans de beaux costumes, que deux athlètes au tapis qui se soulèvent à bout de bras. Et je ne dirai pas de mal des recherches de « présentation » : bien au contraire, la présentation d'un numéro, au cirque comme au music-hall,

est presque aussi importante que sa qualité; elle est, exactement, *le style*. Mais justement, comme tout style véritable, elle doit naître de la matière elle-même, et non lui être surajoutée ni substituée. Elle doit naître de la difficulté vaincue elle-même, et non pas recouvrir d'une apparence brillante une facilité qui ne peut que décevoir.

Je ne dis que ce que je dis. Il est très évident que le music-hall, au cours des dernières années, a produit bien autre chose qu'une accumulation d'oripeaux et de danses. Il a eu des réussites, et quelques-unes admirables, à mesure qu'il découvrait ses propres règles, et se donnait, avec des disciplines, des difficultés à vaincre. Une revue à grand spectacle, c'est une belle mécanique qui fait penser aux grandes manœuvres et mérite l'admiration; mais il ne faut pas oublier que certaines trouvailles de décoration, au music-hall, relèvent surtout des peintres et des costumiers, et que la vraie force du music-hall, c'est dans les ressources du cirque qu'il l'a puisée. Ses grandes vedettes — mises à part celles qui en effet lui appartiennent en propre : les danseuses (Joséphine Baker, Hoffman girls), les chanteurs et fantaisistes (Marie Dubas; mais ici nous rencontrons le café-concert), les illusionnistes (Carmo) — ses grandes vedettes sont presque toutes venues de la piste, y ont durement appris leur métier, qu'il s'agisse de Grock, de Barbette, de Rastelli. On ne voudrait pas être injuste pour une forme de spectacle qui a, somme toute, fait ses preuves; mais on ne peut oublier qu'elle a montré parfois un peu trop d'orgueil, et qu'elle a oublié, sinon renié, ses origines véritables. Depuis qu'il a conquis le public élégant, le music-hall s'est fait un peu dédaigneux pour le cirque. Un peu nouveau riche, avouons-le.

***

Mais tant pis. Si le cirque a perdu de sa vogue il faut espérer qu'il aura gagné quelque chose à se retirer un peu du monde. Quand il a dû se replier sur soi-même, il n'a gardé que ses vrais amis, et, moins richement habillé qu'hier, il n'a sans doute pas moins de force. Il se repose; il ne dépérit pas. Il peut redevenir un spectacle-roi.

Il faudra, pour cela, qu'il évite certains pièges, où il ne tombe que trop volontiers; très exactement, il faudra qu'il s'épure de plus en plus. Le vrai danger serait que le cirque voulût entrer en lutte avec le music-hall sur des terrains où il est battu d'avance. Et je crois qu'une des causes de son affaiblissement actuel a été, justement, dans certains efforts maladroits qu'il a cru devoir faire pour se mettre au goût du jour — lequel est presque toujours le mauvais goût. Et les plus grands responsables de cette erreur furent peut-être, au lendemain de la guerre, les Fratellini, dernières vedettes de la piste qui aient su rendre au cirque, depuis la période héroïque, les faveurs du grand succès, à la fois populaire et « mondain ».

On remarquera ici que les clowns sont parmi les artistes du cirque ceux qui ont toujours assis le plus solidement sa réputation. Bien avant les Fratellini, les clowns (seuls personnages de la piste dont l'origine soit anglaise) ont été les rois du cirque. Entre autres raisons, parce qu'ils amusent les enfants (tout en leur faisant peur; il faut insister sur ce point). Dickens a écrit les mémoires de leur ancêtre à tous : Grimaldi; les frères Price ont créé le genre, tel qu'il existe aujourd'hui; Théodore de Banville a écrit une préface pour les mémoires des Hanlon-Lees, les premiers « excentriques »; Footitt et Chocolat, enfin, ont été, à la belle époque, de très grandes vedettes parisiennes. Footitt, excellent acrobate, a créé de nombreuses traditions, aujourd'hui classiques. C'est vers 1888 qu'il débuta; il mourut en 1921; tout enfant j'ai pu le voir sur une piste de province, et je ne l'ai jamais oublié. Son partenaire Chocolat a disparu lui aussi; mais nous avons bien connu son fils qui, sous le même nom, fit avec le charmant Porto une des meilleures équipes de clowns qu'on ait connues... Ainsi, malgré les difficultés extrêmes de ce métier, où le comédien doit être aussi acrobate, on trouve encore de vrais clowns, et c'est toujours à eux que le cirque doit un des éléments de sa force. Avec Boulicot-Recordier (qui ne sont que des clowns-parleurs) il faut citer Ilès et Loyal (encore un Loyal...), encore Porto, associé aujourd'hui avec Caïroli et Carletto, et cet admirable couple où Beby, géant absurde et si fin, s'unit à Antonett, clown classique au visage fin et ardent, qui fut si longtemps le

partenaire de Grock, alors clown de piste, et que l'on revit avec ce maître, à Médrano, au cours d'une des soirées les plus touchantes qu'on ait vues au cirque depuis des années...

***

Mais je reviens aux Fratellini. Il serait indécent de ne pas parler dans une telle étude de ces trois grands artistes que sont Paul, François et Albert Fratellini. Et je regrette de les nommer d'abord pour signaler qu'ils se sont trompés. Avant tout, il faut leur rendre hommage : ils ont, au moment où c'était le plus nécessaire, rendu aux spectacles du cirque une nouvelle vogue, et c'est pourquoi leur rôle ne peut être oublié ici, ni diminué. C'est en 1923 qu'ils connurent leur plus grande gloire, et que se développa autour d'eux ce qu'il faut bien appeler un snobisme, un peu excessif comme sont tous les snobismes, et, finalement, bienfaisant, comme ils le sont presque tous.

Les Fratellini furent, du reste, les premiers à pâtir de cet enthousiasme qu'on montra pour eux. On les aimait, ils voulurent plaire. Et le but d'un artiste de cirque n'est pas de plaire, dans le sens aimable de ce mot. Les Fratellini ne surent pas assez dominer leur public et s'imposer à lui; ils le suivirent bien plutôt. On les vit se détacher de l'art véritable des clowns qui est à la fois celui de la farce et celui de l'acrobate, art simple, fait de traditions et d'inventions, dans lequel ils étaient excellents, et préférer des jeux plus faciles, présenter des numéros chargés d'accessoires, de décors, de costumes. Ainsi ils voulaient prouver que la piste pouvait faire aussi bien que la scène. Ils introduisirent au cirque cette mode des clowns musiciens que la partie médiocre du public n'accepta que trop volontiers; fiers d'une nombreuse famille qui faisait à elle seule une troupe et une figuration, ils cachèrent leur pureté primitive sous l'abondance et les fioritures. Ils parurent, eux aussi, sur le plateau des music-halls où ils étaient un peu dépaysés. Leurs qualités naturelles les empêchèrent de verser dans la vulgarité; leurs imitateurs eurent moins de bonheur. De plus en plus les clowns se transformèrent en

excentriques de music-hall; les acrobates suivirent le mouvement, et devinrent danseurs; peu à peu les spectacles du cirque se présentèrent avec des efforts de mise en scène qui rappelaient les recherches du music-hall. Les projecteurs parurent, et les effets de lumière. A ce jeu-là la partie était perdue d'avance; à mesure qu'il voulait rivaliser avec son adversaire, le cirque se perdait lui-même.

Je n'oublie pas, d'ailleurs, que cet effort de défense n'était pas seulement un effort d'imitation, mais aussi un véritable retour aux moyens traditionnels. En tentant de ressusciter les pantomimes à grand spectacle, comme ils l'ont fait ces dernières années, les directeurs de cirque n'ont fait que revenir à une forme de spectacle née sur la piste et qui, voici cinquante ans, faisait son principal élément de succès. Mais quoi? Les pantomimes qu'on nous a montrées nous forcent à conclure ou que ce genre de spectacle était une erreur en soi, ou seulement qu'il est désormais impossible de le rétablir sur la piste, étant données les ressources du music-hall moderne (pour ne rien dire, bien entendu, du cinéma). Il faudra donc que le cirque s'il veut rester lui-même, renonce à une partie de ce qu'il a été. Qu'on en prenne son parti; il y a des genres qui meurent. Le cirque doit savoir s'amputer de la pantomime, et la laisser au music-hall, comme le théâtre s'est amputé de la grande mise en scène, pour la laisser au cinéma.

Quant aux essais encore plus franchement orientés vers le music-hall, ils ne s'expliquent que par une fidélité excessive aux désirs du public, ou seulement par une mauvaise interprétation de ce qu'on croit connaître sous ce nom; on ne peut que les condamner sans attendus. Les grands cirques allemands, si remarquables par ailleurs, ont été pour beaucoup dans le succès de ces modes hérétiques. Quand on installe un plancher sur la piste pour y faire danser une troupe de girls, on ne fait plus « du cirque. » Et ces erreurs se paient un jour ou l'autre.

On peut donc dire que le cirque, tout au contraire du music-hall, a perdu quelque chose de sa vogue le jour où il a voulu offrir au public des spectacles plus faciles. C'est tout à son honneur, et voilà, on en conviendra, une conclusion bien « morale ». Le cirque n'est pas du tout le domaine de la faci-

lité; c'est un art que l'on ne goûte vraiment qu'en y mettant quelque chose de soi-même, en lui apportant une adhésion. Et tant pis si ce genre de considérations détourne quelques-uns de l'aimer; il restera toujours des amateurs de cirque, et je ne serais pas surpris qu'en ce temps où le public commence à se lasser un peu des jeux trop faciles, où peut-être il accepte un peu mieux qu'hier d'autres valeurs que celles de l'agréable, où le jeu d'échecs lui-même reconquiert lentement quelque chose de son ancienne gloire, je ne serais pas surpris qu'on redécouvrît enfin les plaisirs du cirque.

Mais cette renaissance ne se fera pas très vite. Les circonstances ne sont pas bonnes. Les artistes de cirque, comme les autres, plus que les autres, vivent difficilement, et ils savent que leurs enfants, pour les suivre dans la carrière, auront à suivre un apprentissage pénible, long et ingrat. Un des malheurs du cirque, aujourd'hui, c'est justement qu'il exige un dur et consciencieux travail. Sur la piste, seuls les meilleurs réussissent à s'imposer; il est impossible, dans ce cercle où l'on est vu de partout, prisonnier du public, de compter sur les artifices, sur les bluffs qui peuvent être utiles sur la scène; le talent prime le charme, condition aujourd'hui surprenante. Un artiste de cirque doit consacrer au travail une vie entière et le succès demeure toujours pour lui particulièrement incertain. Enrico Rastelli, qui fut bien mieux que le roi des jongleurs : une sorte de miracle physique par l'adresse, l'élégance et le style, et qui fit beaucoup, au cours des dernières années, pour amener au cirque ceux mêmes qui l'avaient oublié, Enrico Rastelli jusqu'à sa mort travaillait huit heures par jour, en dehors des représentations. Il est évident qu'à une époque où les cirques sont moins nombreux, où l'avenir est mal dessiné, on verra de moins en moins les enfants de la balle s'engager dans de si redoutables carrières. Ils préféreront un apprentissage bien plus facile qui leur permettra de composer un honnête numéro de danse un peu acrobatique ou de prestidigitation, qui passera très bien, avec quelques effets de lumière, entre deux exhibitions de girls ou sur la scène d'une salle de cinéma... Qui oserait leur en vouloir, s'ils se détournent d'une carrière pleine de difficultés, et où l'effort n'est plus même perçu par un public qui applaudit plus fort une

belle fille qui jongle avec quatre torches flambantes qu'un garçon qui jongle avec sept balles?...

Tout cela n'est pas très gai pour les vrais amateurs de cirque; mais ils sont coriaces, et très difficiles à décourager; ils se retrouvent encore autour des pistes, et ils y verront encore de grands artistes, car les arts véritables ne meurent pas. Les meilleurs travaillent encore, comme il se doit, c'est-à-dire avec acharnement et avec ce respect de leur métier qui est toujours le respect du public. Les jeux du cirque évolueront comme toutes choses; on peut prévoir que les clowns deviendront encore un peu trop comédiens, que les acrobates cyclistes disparaîtront, un jour, avec la bicyclette, que les girls quitteront enfin la piste, que l'on se lassera des attractions à « danger de mort », que les jongleurs et les acrobates aux agrès perfectionneront encore merveilleusement leur technique... Mais ce qui est sûr c'est qu'on ne verra jamais disparaître un art qui a un passé, des traditions, des maîtres.

***

On leur demandera seulement, à ces amateurs qui sont souvent des fanatiques, et ne dédaignent parfois ni l'érudition, ni le pédantisme (ce qui vaut mieux que l'enthousiasme lyrique des amateurs de music-hall), on leur demandera seulement de ne pas cacher le spectacle à force de vouloir le protéger. Qu'ils ne prennent pas trop, pour parler du cirque, ces airs d'initiés et de conspirateurs qui agacent parfois le spectateur de bonne volonté. Et l'on demandera aussi aux spectateurs de bonne volonté de ne pas oublier ces plaisirs-là, qui ne s'étalent peut-être pas assez, qui doivent, par destination, garder des mœurs et des costumes simples, qui n'ont pas le droit, eux, de se faire raccrocheurs, mais qui n'en existent pas moins. Qui attendent qu'on vienne à eux.

PIERRE BOST

LA SAISON THÉÂTRALE A BERLIN

Si l'on compare la saison 1934-35 aux deux ou trois dernières, on sera tout d'abord tenté de la juger avec quelque optimisme. La vie théâtrale semble s'être réveillée à Berlin : on a joué souvent à bureaux fermés, quelques pièces ont fait une longue carrière, il y a eu de bonnes représentations. Le goût du public berlinois pour les spectacles, qui fut toujours vif, s'est ranimé après une période de torpeur. Serait-ce un heureux signe?

L'éloignement des dernières années s'expliquait par des raisons morales et matérielles. L'insécurité était grande, les ressources de la plupart médiocres, les troubles politiques attiraient les regards vers une scène plus vaste et plus poignante que celles des théâtres. Ceux-ci avaient fatigué le public, depuis dix ans, par une série d'expériences parfois intéressantes, mais trop souvent excentriques, et qui donnaient finalement l'impression d'un égarement dans le vide, loin des réalités de la vie et même de l'art théâtral. Ces expériences se sont épuisées, et l'on cherche à reprendre pied, non pas tant dans un art nouveau que dans la tradition : c'est ce qui explique les nombreuses reprises de classiques, allemands et étrangers, et le succès de comédies soit anciennes, soit fabriquées suivant des formules éprouvées, ou encore se rattachant à la pièce populaire, provinciale et dialectale, le *Volksstück*, qui fut toujours un genre florissant en Allemagne. Ces spectacles, présentés par des metteurs en scène consciencieux et de bons

acteurs, satisfont l'amour du public pour le théâtre bien fait. D'autre part ce public, débarrassé des soucis de la politique par un régime autoritaire et apparemment solide, encouragé par une reprise des affaires qui est peut-être factice, mais qui, pour l'instant, fait circuler l'argent, ou le papier, se presse dans les salles avec le désir de se distraire, de se délasser, de voir quelque chose : nous ne disons pas n'importe quoi, car il a, sinon le sens critique, le sentiment de ce qui est vivant, de ce qui peut le faire vibrer; il réclame, sinon du neuf ou des chefs-d'œuvre, du théâtre, de quelque époque ou de quelque pays qu'il vienne.

L'Allemagne nouvelle, jusqu'à présent, ne lui en offre que fort peu. De chiffres que l'on a publiés en février (en ajoutant quelques unités on aurait ceux du commencement d'avril), il résulte que dans les cinq premiers mois de la saison on a joué 151 pièces nouvelles en langue allemande : chiffre respectable, dira-t-on. Mais 48 appartiennent à l'étranger, Autriche, Suisse, Tchéco-Slovaquie, et la plupart à la province allemande. Berlin n'a compté que 18 premières représentations, moins que l'Autriche, qui en offre 26, à peine davantage que la Suisse allemande, qui en a 14. Il convient donc de noter que la capitale du Reich présente un tableau incomplet de l'activité théâtrale des pays germaniques : encore que les pièces à succès y viennent presque toujours, avec plus ou moins de retard.

C'est le cas de *Scandale pour Yolande*, qui a fait plus de 500 représentations — deux saisons entières — chiffre rarement atteint à Berlin. L'auteur, un certain Hinrichs, hier inconnu, est aujourd'hui l'Allemand qui touche les plus gros tantièmes. Menuisier à Oldenburg, il écrivait pour se distraire des comédies paysannes dans le dialecte du nord de l'Allemagne, le *plattdeutsch*. C'est ainsi que « Krach um Yolanthe » fut d'abord joué sur de petites scènes locales. En septembre 1933 elle vint s'échouer à Berlin; depuis, elle n'a pas quitté l'affiche. Toute la ville a défilé au Lessing-Theater. S'il faut en croire un prospectus qui accompagne le programme, les personnages les plus illustres, Göring, Gœbbels, le Kronprinz et le Führer lui-même se sont esclaffés au spectacle de cette Yolande, qui n'est pas une jolie fille, comme son nom

pourrait le faire supposer, mais... une truie. Cet animal a été saisi par le fisc, et le gendarme l'a enfermé dans la remise de la pompe à incendie, où des voleurs sont venus l'enlever. Ce sont naturellement le propriétaire, un fermier qui ne paye pas ses impôts, et son ami le capitaine des pompiers, qui détient la clé de la remise. Cependant on soupçonne l'instituteur, jeune homme sentimental, qui a été vu dehors pendant cette même nuit. Hélas! Il ne faisait que versifier en l'honneur de la jeune fermière, qui lui préfère un vigoureux paysan. L'intellectuel est tourné en ridicule, et plus encore le gendarme. Les héros de la pièce sont les paysans plantureux et gaillards, qui boivent sec, se moquent de l'autorité, rient très fort et parlent un langage sans conventions. Leurs plaisanteries un peu grosses et leur bonne humeur dérident un public enclin aux joies faciles : tâche favorisée par la peinture réaliste du milieu campagnard, avec des chèvres, des moutons, des poules, des oies vivants, et surtout le cochon, *star* de la pièce, qui a dû être renouvelé plusieurs fois, le succès dépassant la vie normale d'un fournisseur de jambons et de saucisses.

On pourrait trouver dans cette comédie une pointe de satire, et même un côté politique : dans l'Allemagne du nord, les refus de payer les impôts furent fréquents au cours des dernières années, et donnèrent parfois lieu à de véritables révoltes paysannes. Mais cela se passait avant l'avènement du IIIe Reich, et s'il s'agit ici d'une affaire de ce genre, elle est tournée en farce anodine.

Le triomphe de *Scandale pour Yolande* représente une curieuse victoire de l'esprit primitif des campagnes sur le raffinement des grandes villes. Si l'on compare cette pièce aux comédies qui ont eu le plus grand succès chez nous dans les années récentes, par exemple celles de Pagnol, on sera frappé de la verve aimable et gracieuse, de la délicatesse du tour chez l'auteur marseillais. Ces fermiers de la Basse-Saxe nous paraîtront d'une rusticité insupportable : et que dire des Berlinois qui se croient cultivés, et qui accourent par centaines de mille pour voir un porc sur la scène?

Mais ne nous hâtons pas de conclure : la pièce qui a fait le plus gros chiffre de représentations cet hiver, après *Yolande*, est une comédie d'Oscar Wilde, *L'éventail de lady Windermere*.

Cet auteur, qui fut toujours goûté en Allemagne, nous paraît artificiel et démodé : on ne saurait lui reprocher une simplicité grossière, mais bien plutôt l'inverse. En admettant qu'une actrice piquante, madame Hilde Hildebrand, ait aidé à pousser cette reprise jusqu'à la 200e, il faut admettre qu'elle semble témoigner de dispositions éclectiques chez le public berlinois : à moins qu'il ne s'agisse de plusieurs publics, l'un préférant l'élégance des salons londoniens, l'autre les joies robustes du cabaret et de la ferme.

La France et l'Angleterre tiennent la première place pour la comédie : les auteurs allemands, malgré quelques tentatives louables, n'ont pas suffi à la production dans ce domaine, où leur pays leur fournit cependant d'excellents interprètes. L'Allemand se plaît autant à rire qu'un autre peuple, mais il faut le faire rire : il ne trouve pas en lui-même les ressources nécessaires, l'entrain, les saillies, la verve; et c'est sans doute pour cette même raison, qui fait que l'Allemagne a peu d'auteurs comiques, que la société allemande paraît aisément, à un étranger, ennuyeuse et triste.

Du reste, en ce pays, le fabricant de comédies manque souvent de métier : il a rarement cet art un peu factice, mais nécessaire de trousser une intrigue qui tienne le spectateur en haleine. Il y a un auteur qui passe pour un des maîtres de cet art, et dont l'étude fut toujours recommandée par les critiques allemands à leurs compatriotes : Scribe. Précisément le Théâtre d'État a repris son *Verre d'eau* : représentation soignée, parfaitement mise au point, avec les meilleurs artistes de la maison, et dont le succès paraît inépuisable. De septembre à Pâques, elle a tenu la scène (non pas certes tous les jours : le « Schauspielhaus » est un théâtre de répertoire), avec une salle comble. En fin de saison les Kammerspiele, ancien théâtre de Reinhardt, ont repris *le Monde où l'on s'ennuie*, également avec une bonne distribution. Le style d'une telle soirée est différent de ce qu'on pourrait attendre à Paris : la « Gemütlichkeit » allemande y remplace l'esprit léger et brillant de Pailleron. Toutefois le rôle de la jeune fille pétulante, qui s'insurge contre l'étiquette, est tenu avec beaucoup de charme par mademoiselle Jessie Vihrog : rôle d'une note d'ailleurs assez allemande, puisqu'ici la jeune fille a plus de naturel que

de grâce apprêtée ou de coquetterie. Par un curieux hasard, toute cette comédie, qui date d'un demi-siècle, a pris dans le IIIe Reich un caractère d'actualité qu'elle aurait difficilement chez nous : de cette satire des salons académiques on a fait une satire des salons en général, de la vie mondaine, chose « bourgeoise », qui appartient à un passé aboli. L'*Angriff*, l'organe le plus combatif du national-socialisme, ne veut tolérer cette mondanité que chez les diplomates, les ministres et les hauts fonctionnaires, qui, d'après lui, auraient un rôle représentatif à jouer : ce serait un rite, une étiquette, que l'État hitlérien serait obligé de conserver comme les autres. Mais un homme digne de ce nom, qui porte la chemise brune, ne saurait, quel que soit son rang social, s'attarder à de pareilles simagrées; pas davantage une jeune fille moderne, c'est-à-dire sportive, ou une mère de famille. Le Monde où l'on s'ennuie est aussi celui des intellectuels, des savants, des pédants : autre catégorie qui n'est pas en faveur dans l'Allemagne de Hitler; de sorte que Pailleron a fait sans le vouloir d'une pierre deux coups, une double satire dans l'esprit de la propagande de M. Gœbbels!

Un autre succès français est le *Tovaritch* de M. Deval, adapté par M. Curt Götz. Ce dernier est un Suisse installé depuis longtemps en Allemagne, où il joue lui-même ses propres comédies dans son propre théâtre; avec sa propre femme : tout comme Sacha Guitry. Ses comédies sont parmi les plus agréables que l'on écrive en langue allemande, et leur auteur les interprète avec élégance et finesse. Il a pratiqué d'importantes retouches dans la pièce de M. Jacques Deval, mais celui-ci s'en est déclaré satisfait, ajoutant qu'il eût aimé avoir lui-même certaines idées de son traducteur! Les critiques allemands, qui tiennent à la séparation des genres, ont blâmé le mélange de situations vaudevillesques et de sentiments hautement respectables, comme le patriotisme du prince russe, qui réclamerait une pièce d'un autre ton. L'objection se défend, et partout des spectateurs d'un goût rigoureux ont dû s'en aviser. Mais les comédies qui passent du réel à la fantaisie pure sont un genre apprécié chez nous, et beaucoup de nos auteurs y excellent. Le public allemand ne les boude pas non plus : au fait, ne pourrait-on faire remonter leur origine

au romantisme et à Shakespeare, qui en est l'ancêtre?

Molière a eu moins de chance que nos modernes : *Georges Dandin*, pourtant une de ses pièces populaires en Allemagne, — et souvent joué à Berlin, — n'a tenu que quelques soirées, malgré un bon metteur en scène, M. Hilpert, qui parut hésiter sur le sens de l'œuvre, et de bons acteurs, qui n'étaient pas toujours à leur place. Certains ont observé que, si le sujet de cette comédie est vraiment le comique du paysan parvenu, il n'existe plus guère pour nous : car notre société est essentiellement un monde de parvenus. Il fallait une cour pour voir sous cet angle un Georges Dandin, que nous pourrions prendre pour un personnage tragique. A vrai dire, c'est de cette façon qu'il fut interprété jadis chez Reinhardt par l'acteur Arnold, interprétation dont on se souvient à Berlin comme de la meilleure. Mais pourquoi choisir précisément cette pièce de Molière, alors que tant d'autres seraient d'un effet plus sûr?

Les directeurs berlinois eurent toujours un faible pour la comédie anglaise, à la fois plus fantaisiste et plus anodine, moins fixée à des sujets traditionnels que notre comédie boulevardière : depuis quelques années elle s'est aussi frayé un chemin à Paris. Il y a longtemps que les Berlinois connaissent cette *Tessa*, qui, adaptée par M. Giraudoux, vient de conquérir notre public : elle triompha jadis avec madame Élisabeth Bergner, qui, bannie du IIIe Reich, est en train de faire à Londres la carrière la plus brillante. Son cas nous rappelle précisément que le théâtre allemand semble avoir des affinités plus grandes avec le théâtre anglo-saxon qu'avec le nôtre. L'interprétation des pièces anglaises et américaines fut toujours plus parfaite à Berlin que celle des françaises. Ne serait-ce pas une des raisons pour lesquelles on les préfère?

Celles qui ont été jouées cet hiver ne témoignent peut-être pas du choix le plus heureux : *Pluie et vent*, de Merton Hodge, est une anecdote sentimentale assez banale, encadrée dans des scènes de la vie des étudiants en Écosse; *Grande Lessive*, de Lawrence Huxley, traite de l'éducation d'un jeune aristocrate par une jeune fille du peuple : sujet où le moralisme et l'humour britannique peuvent se donner libre cours; *Irène, jeune fille*, d'Aimée et Philippe Stuart, est l'histoire d'une fille

de seize ans qui ne veut pas que sa mère se remarie : joli thème de psychologie féminine, qui demanderait à être abordé avec une extrême délicatesse. Ces œuvres faciles, qui ne manquent d'ailleurs pas d'un certain agrément, n'ont pas atteint, à beaucoup près, le succès d'Oscar Wilde. Signalons aussi la reprise d'une des pièces les plus populaires de Shaw, qui est presque un classique en Allemagne, surtout à Berlin : *Pygmalion*, dont le rôle principal a toujours tenté d'excellentes actrices; madame Maria Bard l'a joué au Théâtre d'État avec entrain et drôlerie.

Le répertoire de comédie, dira-t-on, n'est-il alimenté que par l'Angleterre et la France? A vrai dire, on a vu aussi un certain nombre de pièces gaies, ou soi-disant, d'origine allemande : à part *Scandale pour Yolande* qui bat tous les records, la plupart ne sont pas allées au delà d'un succès moyen, dû à leur médiocrité. Dans les *Grenouilles de Büschebüll*, par Wellenkamp, un ancien maître-queux de paquebot, pris de folie des grandeurs, prétend faire de son village une station balnéaire à la mode : on comblera l'étang pour bâtir un casino. Mais qu'adviendra-t-il des grenouilles? Une jeune foraine prend pitié de ces pauvres bêtes et mène la campagne contre leur ennemi : finalement il sera trempé dans la mare et copieusement rossé, ce qui le ramènera à une saine vision des choses.

Fantaisie penchant au grotesque, amour de la nature, voilà tout à fait une comédie d'homme du nord. Il n'y manque même pas ce trait moralisant, qui se manifeste par l'amour et l'éloge de la vie simple, selon les tendances du jour. Ce même trait se retrouve dans la *Couronne d'or*, de Jochen Huth, que joue en fin de saison la « Volksbühne » (Théâtre populaire) : une blanchisseuse devient tout d'un coup actrice de film. Mais elle s'aperçoit bientôt que cette aubaine a démoralisé sa famille : son mari passe ses journées à la brasserie, sa fille cesse de travailler, son fils, hier chômeur, fait de la motocyclette. Pour remettre tout ce monde dans le droit chemin, elle préfère renoncer à ses gros cachets, reprendre le battoir et le savon. Encore que le milieu populaire y soit dépeint avec naturel et bonne humeur, et que deux excellents artistes, madame Lucie Höflich et M. Tiedtke s'y produisent, cette

pièce ne laissera-t-elle pas incrédule le public auquel elle s'adresse? Passe encore pour la blanchisseuse transformée en « star » : tout arrive dans le milieu du film. Mais le chemin en sens inverse n'est-il pas au-dessus des forces humaines? Trop beau pour être vrai, dirait Bernard Shaw (l'idée de la pièce, du reste, serait empruntée à un auteur anglais). Cette façon de prêcher au peuple la modestie, le renoncement aux biens de ce monde, nous paraît tant soit peu hypocrite.

Certains auteurs, traitant des sujets plus libres, les situent dans le passé : tel est le cas de M. Will Vesper, dont la même scène a joué le *Wer? Wen?* (le français n'ayant pas d'accusatif, il faudrait traduire par une circonlocution : par exemple « Lequel a trompé l'autre? »). C'est en quelque sorte un conte de Boccace, qui se passe dans la Venise de la Renaissance. Deux maris qui se haïssent convoitent chacun la femme de l'autre : mais les deux épouses, amies d'enfance, se mettent d'accord pour les berner. Elles leur donnent rendez-vous, échangent secrètement leurs rôles, de sorte que chacun des deux maris se retrouve sans s'en apercevoir dans le lit conjugal. Si l'on découvre aussi dans cette histoire quelque invraisemblance, du moins est-elle inhérente à ce genre, qui rappelle certaines comédies de Shakespeare. Celle-ci est composée avec agrément, écrite avec aisance, et peut être considérée comme une des mieux réussies de la saison. Mais elle n'en constitue pas une des nouveautés : elle date de sept ou huit ans, et fut représentée à Leipzig et à Brême avant de l'être à Berlin.

C'est encore en province, et même sur une scène peu considérable, celle d'Osnabrück, qu'est née une comédie sur Shakespeare, *Œufs de coucou*, de M. Wolfgang Gœtz, dont on connaissait jusqu'à ce jour des drames historiques. On assure que l'anecdote ne manquerait pas de véracité, mais la vie de Shakespeare donne lieu à tant de contestations, que nous ne nous en porterons pas garant. Donc le poète vieillissant, las du théâtre, s'est retiré à Stratford, lorsqu'une compagnie d'acteurs-auteurs, reprenant un de ses personnages, Falstaff, l'introduit dans une nouvelle et truculente comédie, *Les joyeuses commères de Windsor*. Shakespeare, qui passe pour l'auteur, est d'abord furieux de se voir attribuer cette paternité : il finit cependant par l'accepter, jugeant philosophiquement que la

chose n'est pas si grave. Qu'importe, après tout, une comédie de plus ou de moins dans les œuvres de Shakespeare? La postérité ne saura même pas la distinguer des autres. A côté de cette histoire se déroule une intrigue de jalousie autour de la belle Viola, dont trois acteurs sont épris. Le poète la prendra sous sa protection, et se servira plus tard des observations qu'il a prises sur le vif, pour écrire *Othello*.

D'autres comédies n'ont dû un succès plus ou moins éphémère qu'à une actrice aimée du public, comme madame von Thellmann dans *Elle a naturellement raison*, œuvre banale, d'une invention médiocre. Au total on ne saurait dire que la comédie, ce point faible du théâtre allemand, ait rien offert de remarquable en cette saison. Deux ou trois pièces, non dénuées de toute valeur, semblent témoigner chez de jeunes auteurs de certains dons, qui pourraient se développer si le milieu le permettait. Mais ici il faut mettre un point d'interrogation. Le genre comique, à part le vaudeville, la farce paysanne, à la rigueur cette comédie mêlée de sentiment, d'humour, de fantaisie et d'une observation superficielle des mœurs du temps, qui fleurit en Angleterre, est-il possible dans un pays dénué de toute liberté? Il y avait eu dans les quinze dernières années des tentatives fort intéressantes : leurs auteurs ont dû s'exiler. Le seul qui fût encore toléré, l'Autrichien Billinger, a vu interdire l'an dernier, après quelques représentations, une œuvre réussie et parfaitement jouée : elle contenait quelques passages un peu libres, qui ont offensé la pudibonderie des censeurs. Il faut déjà s'estimer heureux que ceux-ci tolèrent des histoires à la Boccace, lorsqu'on leur donne le recul de l'espace et du temps : de pareilles gaudrioles ne sauraient se passer dans le IIIe Reich, climat si parfaitement moral, que les blanchisseuses mêmes y apprennent le mépris de l'argent! La comédie, hélas! vit du désordre des mœurs : là où tout est si parfaitement ordonné que la vertu s'étale et le vice se cache, que chacun doit tenir sa langue et sa plume, dans un peuple, par-dessus le marché, qui n'a pas le sens du ridicule, il n'y a plus de place que pour le rire naïf des enfants ou la grosse plaisanterie populaire : l'histoire de la truie Yolande remplissant plus de cinq cents fois une des grandes salles de Berlin est tout à fait caractéristique de l'Allemagne nouvelle.

***

Les Allemands, conscients de leur infériorité dans ce domaine, affectèrent toujours, sinon de mépriser la comédie, du moins de la placer au second rang, après le drame. Lorsqu'un critique ou un esthéticien du théâtre expose ses vues, c'est toujours le drame qu'il sous-entend. On ne s'étonnera donc pas si les augures du IIIe Reich, entre autres l'auteur dramatique Joost, promu en 1933 à la direction du Théâtre d'État (et destitué en 1934), crut devoir annoncer l'avènement prochain du drame national-socialiste, qui serait à la fois « héroïque, mystique et mythique ». Nous venons de voir que les pièces applaudies par les Berlinois avaient un tout autre caractère. Mais ne serait-ce pas simplement parce que les auteurs capables de créer suivant la nouvelle formule n'ont pas encore répondu à l'appel? A vrai dire, ils se sont retirés jusqu'à présent sur une position de repli : leurs facultés poétiques, apparemment, ne suffisant pas pour rivaliser avec Eschyle et Shakespeare, ils s'évertuent à composer d'honnêtes drames historiques, dont le sujet est souvent puisé dans le passé allemand et prussien. Du moins remplissent-ils ainsi le rôle de propagandistes que leur a assigné M. Gœbbels (il ne faut pas oublier que le théâtre, comme le cinéma et la T. S. F., relève de son contrôle).

Le nombre des drames historiques joués cet hiver a été considérable. Beaucoup ne l'ont été qu'en province, nous n'en parlerons que pour mémoire : M. Cremers, déjà connu comme auteur d'une *Bataille de la Marne*, a donné par exemple un *Richelieu* au théâtre de Bochum! Le choix de cette scène fait grand honneur à la culture historique des mineurs de la Ruhr. Mais il faut accorder une mention spéciale au *Wittekind* de M. Kiss, présenté au théâtre de Hagen, qui a provoqué sur place des scandales et dans toute l'Allemagne des polémiques.

Notons d'abord que le nom du chef saxon vaincu par Charlemagne, jadis tout juste connu des écoliers, est devenu soudain populaire, presque à l'égal du Grand Frédéric et de Bismarck. Le racisme en a fait un de ses grands hommes : il aurait défendu, paraît-il, la véritable tradition germanique contre l'empereur franc, à demi romanisé, le paganisme contre un christianisme

étranger à la race allemande. Charlemagne, qui fit massacrer ses quatre mille cinq cents Saxons et obligea Wittekind à se convertir, doit être considéré comme un traître. Le jugement de l'histoire, qui faisait de lui le grand fondateur du Reich, doit être révisé, Charles doit être abandonné à la France.

Cette manière de voir, désormais officielle, sera-t-elle enregistrée dans les nouveaux manuels d'histoire, qui seront introduits prochainement dans les écoles? Quoi qu'il en soit, le débat Wittekind-Charlemagne a déjà inspiré une abondante littérature. Certains se sont permis de contredire la thèse de M. Rosenberg et des officieux : ils n'ont pas encore été mis en état d' « arrestation préventive », ce qui est évidemment à l'honneur du régime.

Ce sujet, « actuel » entre tous, a été porté sur la scène d'une façon plus que tendancieuse : l'auteur n'a pas reculé devant les déformations les plus grossières de l'histoire. Il suppose qu'après le massacre de Verden, Charlemagne, à l'instigation de l'Église, fit enfermer 60 000 femmes et jeunes filles saxonnes dans un camp de concentration et menaça de les livrer à une soldatesque « méditerranéenne » : pour sauvegarder la pureté de leur sang « aryen », il ne leur restait plus qu'à se convertir au christianisme!

Tel est le drame qui fut offert à la population de Hagen — en pays catholique — dans une représentation de gala présidée par le bourgmestre. Une partie du public fit entendre des protestations, et le dimanche suivant tous les curés convièrent leurs fidèles à une messe expiatoire. *Wittekind* contient en effet des passages comme ceux-ci : « Je vois toujours la robe du prêtre entre les Allemands quand ils se querellent. N'aurez-vous pas de repos, tant que l'Allemagne ne nagera pas dans le sang en l'honneur de cet étranger que vous appelez Dieu? » ou encore : « Les chrétiens ne prêchent pas seulement le mépris, mais la lutte par l'épée contre nos propres frères de sang, contre nos pères et nos mères. Jésus ne connaît pas les frères que sa mère a enfantés. L'homme de Nazareth est un Dieu commode. On peut être toute sa vie un scélerat. »

Quand de telles pièces sont jouées sous le patronage des autorités, quand le chef de la section locale du parti national-

socialiste, donc le délégué du Führer, appelle avant la représentation l'attention du public sur son importance, M. Hitler et M. Frick peuvent répéter que le « christianisme positif » est inscrit à leur programme : catholiques et protestants demeureront sceptiques.

Wittekind représente la propagande nazie au théâtre dans ce qu'elle a de plus inquiétant et de plus révoltant pour une partie de la population allemande. Mais les sectateurs de M. Gœbbels et de M. Rosenberg atteignent rarement à ce degré de cynisme. Un bon nombre de drames historiques se bornent à la glorification du passé.

Le national-socialisme prétend s'intégrer celui de la Prusse : il se considère comme l'héritier direct des rois de Prusse qui ont créé l'unité allemande et le deuxième Reich. De même qu'un des meilleurs films de l'année, « Le vieux et le jeune roi », pourvu de l'estampille officielle, est consacré à la jeunesse du Grand Frédéric, de même qu'on vient de tirer un opéra du drame classique et prussien d'Henri de Kleist, le *Prince de Homburg*, ce sera une tâche digne d'un Shakespeare allemand, d'écrire une série de pièces sur les Hohenzollern.

Il est douteux que M. Hans Rehberg, qui a commencé cette série, se puisse mesurer avec un ancêtre aussi écrasant. Mais ses débuts ne sont pas dénués de tout mérite. Il s'attaque d'abord au *Grand Électeur*, qui a posé les premières pierres de l'édifice prussien. Il le montre dans ses dernières années, vers 1685 alors qu'après avoir traité avec Louis XIV il retourne sa politique à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. Le centre du drame est un conflit avec son fils, qu'il déteste parce qu'il est bossu. Ce conflit fut-il aussi réel que celui entre le Roi-Sergent et le futur Frédéric II? Constatons que la haine entre père et fils fut toujours un motif favori des auteurs allemands : on le rencontre déjà dans Schiller. Dans la période expressionniste, on en faisait un « complexe » freudien. M. Hasenclever et d'autres en tirèrent des œuvres plus ou moins retentissantes. Aujourd'hui Freud est honni, mais il semble revenir en fraude sous le couvert de l'histoire et de la pédagogie : car ce sentiment de haine est, paraît-il, d'une valeur éducative exceptionnelle, lorsqu'un souverain l'applique à son héritier. Avant de mourir Frédéric-Guil-

laume, réconcilié avec celui qui lui succédera, lui apprend qu'il l'a formé par cette étrange méthode. En même temps il lui débite, non sans quelque naïveté, quelques maximes du catéchisme de Machiavel : ne crains pas de bluffer, en tant que souverain, de tromper tes adversaires; nous ferons l'Allemagne grande par la violence et la trahison, etc., etc. Le fils se montre excellent élève : on le voit, à l'avant-dernière scène, promettre à l'ambassadeur de l'Empereur la ville silésienne de Schwiebus : à la dernière scène, devant le lit de mort de son père, il jure de ne pas la rendre.

A cette « éducation de prince » se mêle une intrigue qui repose sur des données historiques contestables : la seconde femme du Grand Électeur, voulant assurer la succession du trône à ses propres enfants, fait empoisonner l'héritier, qui fait ainsi place au bossu chargé de la haine paternelle : sous le nom de Frédéric Ier, il sera le premier roi de Prusse.

M. Rehberg lui consacre sa seconde œuvre, qui vient d'être créée à Leipzig : Berlin ne l'a pas encore vue, elle serait d'un caractère différent. Ce Hohenzollern est un des plus faibles de la lignée : l'auteur le présenterait comme un pâle imitateur de Louis XIV, érigeant la vanité en principe et copiant le Roi-Soleil, comme tant de princes allemands de l'époque, dans les moindres détails de sa cour.

S'il est vrai que la pièce historique soit un genre souvent ennuyeux, le nouvel historiographe des rois de Prusse ne mérite pas trop ce reproche : il a quelques longueurs, se perd volontiers dans l'anecdote et le détail, mais le sens de la vie ne lui fait pas défaut; sa langue est assez vigoureuse. Il a été servi au Théâtre d'État de Berlin par un excellent metteur en scène, M. Fehling, et une pléiade de remarquables interprètes : en première ligne, M. Klöpfer, acteur d'un puissant naturel dans le rôle du Grand Électeur, et un jeune artiste, M. Minetti, saisissant dans la figure tourmentée du prince souffre-douleur.

Celle du *Prince de Prusse* Louis-Ferdinand, mort quelques jours après Iéna, à la bataille de Saalfeld, est presque légendaire. On lui attribue de tendres sentiments pour la reine Louise, ils poussèrent l'un et l'autre le roi Frédéric-Guillaume III à la guerre contre Napoléon. Neveu de Frédéric II, Louis-Ferdinand se serait vu proposer la couronne par l'armée,

mais se serait refusé à supplanter le souverain légitime, qui était mou et impopulaire. Un des auteurs en vogue sous la République allemande, Fritz von Unruhe, avait déjà traité ce sujet, uniquement du point de vue du conflit individuel. M. Hans Schwarz, qui vient de le reprendre, est plus idéologue et rhéteur que psychologue. Il associe étroitement le prince de Prusse au mouvement des idées de l'époque, il en fait le protagoniste d'une grande Prusse et d'une grande Allemagne, qu'on ne peut identifier qu'en les regardant sous l'angle d'aujourd'hui. Il le fait rencontrer avec le poète Kleist et leur fait tenir des conversations patriotiques. S'il a quelquefois le sens de l'effet dramatique, son œuvre n'en est pas moins filandreuse et déclamatoire. Elle a dû un certain succès de public au fait que madame Sonnemann, à la veille de devenir madame Göring, y tenait, d'une façon d'ailleurs fort sympathique, le rôle de la reine Louise.

En dehors des princes, ce sont les grands chefs de peuples qui attirent les dramaturges : il y a quelques années on vit déjà plusieurs pièces, également mauvaises, sur Napoléon; en voici une de M. Gobsch sur Joséphine, elle traite du drame de la séparation avec l'Empereur. Le *Cromwell* de M. Mirko Jelusich n'est guère qu'une succession de scènes plutôt décousues. Le romantique Louis II de Bavière a séduit M. Angermayer, auteur de talent, qui n'a pas été très heureux en dépeignant les dernières heures de ce fou, sujet plus pénible que dramatique.

Alors que les auteurs cités sont tous des jeunes, M. Kolbenheyer, qui, en cette saison, a fait jouer deux pièces, a passé la cinquantaine. Jusqu'à ce jour il était plutôt connu comme romancier. Il s'évertue à chercher dans l'histoire des conflits intellectuels qui n'y ont peut-être jamais été. Nous n'insisterons pas sur son *Grégoire et Henri*, dont la première eut lieu à Hanovre, et où il s'efforce de donner à l'épisode fameux de Canossa une explication nouvelle : Henri IV n'aurait pas vraiment capitulé devant le Pape, il aurait eu recours à une manœuvre politique, pour l'empêcher de se rendre en Allemagne et d'exciter ses grands vassaux contre lui. C'est encore un pape, Clément VIII, que M. Kolbenheyer met en scène dans *Passions héroïques*, en face de Giordano

Bruno, qu'il fit condamner à mort. Cet Italien, fils d'une mère allemande, est resté dans l'histoire comme un martyr de la libre pensée, et c'est dans ce sens que ses compatriotes lui érigèrent une statue à Rome en 1889. Mais, comme son titre l'indique, ce n'est point la tendance anticléricale qui intéresse notre auteur : certes il n'est pas indifférent aux idées de Bruno, qui, selon lui, se rattachent au panthéisme germanique, mais ce qu'il voit surtout dans sa personne, c'est l'idéaliste, l'homme qui lutte et se sacrifie pour une idée, quelle qu'elle soit. Le catholicisme est aussi une grande idée, et dans la scène où il oppose Bruno au pape, M. Kolbenheyer les présente comme des partenaires égaux, dans leur dévouement à une cause qui les domine. Clément VIII est même désolé d'avoir à condamner cet adversaire et propose de le laisser fuir : mais il refuse.

Il y a sans doute dans ce détail une falsification de l'histoire. Les papes de ce temps n'étaient pas si tendres pour ceux qu'ils envoyaient au bûcher. Certains pourront aussi juger qu'en faisant de cette lutte celle de deux idéalismes, on lui donne quelque chose d'apprêté et d'inhumain, qui n'ajoute pas à sa grandeur. Le point de vue de M. Kolbenheyer n'est-il pas anti-historique? Les passions qu'il traite d'héroïques le sont peut-être, mais il semble qu'il les transporte un peu trop dans l'abstrait, les détachant à la fois de l'esprit et de la chair de l'humanité. Sa pièce, bien présentée au Théâtre d'État, est néanmoins d'un niveau intellectuel que l'on rencontre rarement sur la scène : elle est de celles qui peuvent retenir des spectateurs sérieux, comme il y en eut toujours à Berlin.

Nous ne pouvons donner qu'un aperçu de cette renaissance du drame historique, puisque — comme nous l'avons dit — un grand nombre de pièces n'ont été jouées qu'en province. Est-ce là autre chose qu'une mode passagère? Il est trop tôt pour en juger : mais on trouverait sans peine plusieurs raisons qui l'expliquent.

Ce genre est traditionnel en Allemagne : la plupart des drames de Schiller sont historiques; ceux de Gœthe le sont moins, mais il a tout de même écrit *Gœtz von Berlichingen* et *Egmont*. Quelques années plus tard, Kleist portait l'histoire nationale sur la scène, avec la *Bataille d'Arminius* et le *Prince de Homburg* : ces œuvres font partie du répertoire, en ce mo-

ment même on reprend la première à Berlin. Au XIXe siècle il faut citer en première ligne le *Danton* de Büchner, le *Florian Geyer*, épisode de la guerre des paysans du temps de Luther, de Gerhart Hauptmann (encore repris cet hiver). Du temps de Guillaume II, Wildenbruch eut la faveur officielle avec ses drames déclamatoires et pompeux, les *Carolingiens*, etc... On vient d'en reprendre un au Théâtre du Peuple : il est curieux que la critique, si sévère à cet auteur de son vivant, s'efforce aujourd'hui de lui trouver des mérites qui compenseraient le vide absolu de son théâtre : naïveté, imagination romanesque, noblesse de sentiments seraient susceptibles de lui gagner un certain public.

Mais en dehors de ces raisons d'ordre général, d'une prédilection foncière qui, s'éclipsant parfois, est toujours prête à renaître, la vogue actuelle paraît être d'origine politique. Les préoccupations politiques ont dominé le peuple allemand depuis 1918, et le théâtre politique — généralement révolutionnaire — fut au premier plan sous la République allemande. Les débats proprement politiques étant interdits dans le IIIe Reich, la résurrection du passé reste le seul moyen d'aborder cette sorte de problèmes : il arrive encore que la discussion s'en mêle, même à propos de personnages lointains, comme Wittekind. Mais en dehors des drames personnels, que l'histoire offre en foule (Joséphine, Louis de Bavière), les auteurs semblent y chercher surtout les origines de la nation, les épisodes douloureux ou glorieux de sa formation, les hommes grâce auxquels elle s'est accomplie : c'est ce qui explique la faveur accordée aux princes prussiens, et même, à titre d'exemple, à des héros étrangers. On a joué cet hiver la *Pucelle d'Orléans* de Schiller et la *Sainte Jeanne* de Shaw; et dans une pièce médiocre sur Cromwell on entend revenir comme un refrain : j'ai voulu créer la nation anglaise. Ainsi le problème de l'unité et de la puissance nationales, auquel Hitler a voulu apporter une solution, semble hanter le peuple allemand, jusqu'au théâtre. Cet intérêt est-il un signe de force, de confiance en soi ou du contraire? Dans toutes les pièces que nous avons nommées, nous avons noté une tendance fâcheuse à la déformation de la vérité, soit dans un but de propagande, soit d'effet théâtral. Peut-on parler de « licences poétiques » quand

il ne s'agit pas de vrais poètes, mais tout au plus d'honnêtes fabricants de pièces? On préférerait croire que les patriotes allemands, pour exalter leur pays, n'ont pas besoin de fables.

***

Les drames qui ne puisent pas leur matière dans l'histoire ont été peu nombreux en cette saison, et l'on ne saurait dire qu'ils aient été remarquables. On pourrait faire une exception en faveur du *Retour de Matthias Bruck*, de Sigmund Graff, mais cette œuvre n'était pas nouvelle. Le sujet, déjà plusieurs fois traité depuis la guerre, est le retour d'un disparu au bout de longues années; il trouve sa femme remariée, un inconnu installé dans sa ferme. Sujet poignant, sinon tragique, que l'auteur a développé avec tact, et que la troupe bavaroise de la Thoma-Bühne — qui joue dans le dialecte local — interprète avec un naturel, une simplicité émouvants.

Einsiedel, de M. Klucke, présenté par la Jeune Scène, est encore l'histoire d'ancien combattant, qui a perdu la mémoire et se pose en justicier de ses compatriotes. Le *Front de la mine*, de Joseph Wiessalla, montre à propos d'un accident la solidarité qui unit tous les travailleurs du fond, ingénieurs et ouvriers : peinture exacte de ce milieu de mineurs, qui accomplissent une tâche si dangereuse et si pénible. *Firmin et Christine*, de Roland Ziersch, est une tragi-comédie à l'intrigue compliquée, qui mêle la réalité et le rêve, jeu romantique qui est mené avec assez de vivacité et un certain sens de l'intrigue. Ces trois dernières œuvres se rangeraient à part : elles ont été jouées dans des représentations de studio, donc un très petit nombre de fois : ce qui réduit encore la place du drame non historique dans l'ensemble de la production de cette année.

Un groupe, par contre, qui a vu croître son importance est celui des classiques. S'ils avaient été négligés dans la période récente, ils ont reparu en masse, dans des représentations souvent excellentes, qui ont conquis la faveur du public. De Schiller on a pu voir, outre la *Pucelle*, *Wallenstein*, la *Conjuration de Fiesque*, *Intrigue et Amour*, la *Fiancée de Messine*, et jusqu'au fragment de *Démétrius*, que l'on reprend rarement, et qui a tenté une petite scène de faubourg, le Rose-Theater;

de Gœthe, *Iphigénie*, les deux *Faust*; de Lessing, *Minna de Barnhelm*; de Shakespeare, *Comme il vous plaira*, *Roméo et Juliette*, les *Joyeuses Commères*, le *Roi Lear*. On peut ajouter à ce répertoire Hauptmann, qui prend déjà la place d'un classique : le classique du naturalisme, dont quelques œuvres resteront certainement. On a joué une de ses deux ou trois comédies, la *Peau de castor*, son drame historique *Florian Geyer*, en même temps que *Griselda*, drame poétique, relativement peu connu, et le *Collègue Crampton*, drame bourgeois dont le rôle principal fut admirablement interprété par un grand acteur, M. Paul Wegener.

Une partie de ces œuvres ont été produites au Théâtre d'État, qui s'est assuré — et de très loin — la première place parmi les scènes berlinoises. Sous l'active impulsion de M. Gründgens, jeune acteur plein de talent qui a été appelé à sa direction, et qui est en même temps un remarquable metteur en scène, avec des artistes comme M. Werner Krauss, de bons ensembles bien accordés et des metteurs en scène comme M. Fehling, il a su faire alterner le classique et le moderne, s'assurant avec l'un comme avec l'autre des salles combles. Parmi les pièces historiques nouvelles, c'est lui qui a lancé les plus intéressantes; il a joué le *Verre d'eau* pendant toute la saison et donné une représentation du *Roi Lear* qui comptera parmi les meilleures soirées shakespeariennes.

Le Deutsches Theater, depuis le départ de Reinhardt, n'a pas repris son rang, qui fut jadis le premier : il a à sa tête depuis cet hiver un homme de valeur, M. Hilpert, qui s'était distingué à la tête du Théâtre populaire : il n'a pas été très heureux, jusqu'à présent, dans le choix de son répertoire. Quant au Théâtre populaire, ancienne création des socialistes, il a été naturellement « mis au pas », et soumis à diverses concurrences. Le théâtre pour le peuple est en effet une formule chère aux nationaux-socialistes, il faut même dire que — comme tout ce qu'ils font — ils l'appliquent avec plus d'énergie que leurs prédécesseurs. L'organisation « Force par la Joie », analogue au Dopolavoro italien, et qui groupe des millions d'ouvriers et d'employés, a pris en main les distractions de la masse, théâtre, opéra et concert. Divisée, pour la seule ville de Berlin, en 162 sections, elle a envoyé dans sa première année

1 200 000 personnes au théâtre, pour des prix défiant toute concurrence. Elle a son théâtre, l'ancien Grosses Schauspielhaus, qui est la plus grande scène de Berlin, et qui a été baptisé Théâtre du Peuple : il fut jadis construit par Reinhardt, qui rêvait déjà d'y monter des spectacles pour les foules. Ce qu'il ne put réussir d'une façon continue, faute de répertoire, on le réalise aujourd'hui. « Force par la Joie » a aussi des arrangements avec d'autres scènes, même avec les théâtres nationaux et les deux Opéras, qui mettent à certains jours leurs salles à sa disposition.

Cependant ce n'est pas à Berlin que sera le vrai théâtre populaire : il se jouera dans les « things » que l'on aménage dans toute l'Allemagne : vastes scènes en plein air qui veulent être autre chose et davantage que nos « théâtres de verdure », où se réunit en été le même public que dans les salles parisiennes. Le « Thing » est ressuscité de l'ancienne Germanie : c'était en quelque sorte l'agora, où se rassemblait de temps en temps une population rurale, qui vivait dispersée dans les champs et les forêts. On y rendait la justice, quelques milliers de personnes campaient dans le voisinage, où se tenaient des sortes de foires.

On aurait découvert, paraît-il, quelques emplacements de ces « things », qui se trouvaient généralement dans des vallons, des replis de terrain abrités : et des hommes du service de travail y ont remué la terre, disposant des gradins qui tiendront jusqu'à vingt mille spectateurs. Des haut-parleurs permettront aux plus éloignés d'entendre, comme s'ils étaient à deux pas de la scène.

L'Allemagne nationale-socialiste voudrait que le « Thing » offrît un spectacle quasi religieux : son but serait de faire communier les foules dans l'exaltation patriotique, de réveiller les antiques mythes de la race et d'en créer de nouveaux. Destinés à remuer l'âme collective, ces spectacles seraient naturellement des œuvres simples, frappantes, usant de moyens scéniques spéciaux, chœurs parlés, mouvements de masses, le tout accompagné de musique.

Mais ces œuvres, où sont-elles? Dernièrement, pour l'inauguration du « thing » de Coblence, on a joué une pièce intitulée « Peuple en devenir », que l'on nous décrit ainsi : « C'est

la représentation, entièrement composée en mouvements de masses, d'un style solennel, de notre devenir, dans la forme d'un compte rendu politique; quelque chose d'entièrement nouveau... » D'après cette indication on peut supposer que ce « Peuple en devenir » ne doit pas être très excitant pour le peuple d'aujourd'hui.

***

Mais n'anticipons pas. Cet exemple, ainsi que d'autres, indiquerait que l'Allemagne nouvelle fonde sur son fameux « dynamisme » des espoirs qui ne se réaliseront peut-être pas : du moins pas dans tous les domaines. Au théâtre comme ailleurs, elle s'est empressée d'agir, d'organiser : on ne saurait l'en blâmer, car si l'organisation n'est pas tout, elle est quelque chose. Ce qui a été fait pour amener le peuple au théâtre est excellent, et même s'il ne se trouve pas encore d'auteurs pour faire les pièces qu'il réclame, les classiques et le répertoire populaire peuvent provisoirement suffire. Les classiques allemands sont mieux à la portée du grand public que les nôtres (surtout Schiller), et l'Allemagne possède — ce qui nous manque — un théâtre populaire intéressant, drame et comédie, souvent dialectal : par exemple les pièces des Autrichiens Raimund et Schönherr, du Bavarois Thoma, du Rhénan Zuckmeyer.

M. Gœbbels vient de décider que les théâtres municipaux seraient désormais subventionnés par l'État : les villes seront ainsi débarrassées d'une charge trop lourde pour certaines d'entre elles, et comme l'aide sera en raison des résultats obtenus, ce système risque de susciter l'émulation entre les scènes de province. Le théâtre, comme la musique, le film, etc., ayant désormais une organisation corporative, des mesures rigoureuses ont été prises en vue de la sélection des acteurs. Nul ne sera admis sans avoir suivi au moins deux ans de cours (trois ans pour l'opéra) et sans présenter un certificat du professeur, qui permettra de passer un examen. Le candidat devra posséder à fond huit rôles anciens et modernes, il sera interrogé aussi sur l'histoire du théâtre et l'histoire de l'art, matières indispensables pour l'artiste qui veut faire de la mise en scène.

Le ministre de la Propagande a bien voulu reconnaître

qu'il n'y avait pas, pour le moment, de théâtre national-socialiste : du moins dans le sens annoncé par quelques enthousiastes à l'avènement du régime. Dernièrement il expliquait à des journalistes que la révolution politique absorbait les forces vives de la nation, et qu'ainsi le talent se trouvait détourné du théâtre comme de la littérature. « Moi-même, disait-il, sans cette révolution, j'aurais été écrivain, metteur en scène de films, que sais-je? » Cette théorie du talent interchangeable paraîtra contestable : il est probable qu'elle ne s'applique qu'à un petit nombre de cas. Mais elle permet de reporter sur l'avenir les promesses qui ne sont pas réalisées.

Cependant le IIIe Reich et sa politique n'ont pas été sans influence sur le théâtre. La vogue du drame historique s'explique, nous l'avons dit, par le courant d'idées qui porte les esprits vers le passé national. La comédie elle-même, avec son éloignement de tout ce qui est aristocrate et bourgeois, sa prédilection pour une certaine verve populaire et pour une morale vigoureuse et simple, porte jusqu'à un certain point la marque de la mentalité dominante. Dans quel sens ces tendances se développeront-elles? On ne saurait davantage le prédire qu'on ne peut prévoir la profondeur et la durée du mouvement d'idées actuel. On ignore aussi dans quelle mesure un créateur original pourrait en subir l'empreinte, ou au contraire la rejeter.

Ce créateur, jusqu'à présent, ne s'est pas révélé. On ne peut même pas dire qu'il y ait eu en cette saison une pièce vraiment réussie, par un auteur maître de son métier. Mais, parmi les œuvres représentées, quelques-unes n'étaient pas sans intérêt, et semblaient dénoter des dons réels : comme la plupart des auteurs étaient des jeunes, faut-il espérer qu'ils progresseront?

D'ailleurs le public ne tient peut-être pas, autant qu'on l'imagine, à se repaître de mets nouveaux. Ce qu'il veut avant tout, c'est du théâtre, c'est-à-dire des pièces composées suivant les bonnes règles, bien mises en scène et bien jouées : qu'elles soient neuves ou vieilles, nationales ou étrangères. On l'a compris cet hiver à Berlin : à défaut de chefs-d'œuvre nouveaux, on a offert à ce public de beaux spectacles. Il n'aura pas été mécontent de sa saison.

RENÉ LAURET

EXPOSITIONS

En attendant l'Exposition de l'Art italien qui doit s'ouvrir le mois prochain au Petit Palais et qui promet, grâce à la libéralité du Gouvernement royal d'Italie, de dépasser encore en richesse l'exposition tenue à Londres il y a cinq ans, on peut voir à Paris quelques expositions d'art ancien qui ont de quoi instruire et toucher. Celle des tissus péruviens organisée aux Gobelins par M. François Carnot, qui groupait un ensemble tel qu'aucun musée n'en présente, de ces étoffes sud-américaines antérieures à la Conquête, d'un décor si simple et d'une si grande beauté de couleur, vient de fermer ses portes. Mais il en est trois autres, récemment inaugurées, qui méritent de nous retenir.

Je n'insisterai pas sur la Marine à voiles dont on célèbre « la Gloire » à l'Orangerie des Tuileries : M. Albert Flament a dit parfaitement ici même ce qu'il en faut penser. « Les visiteurs y respirent dès l'entrée, écrivait-il, la brise du large au claquement de tant de voiles gonflées. » On ne saurait mieux en exprimer le poétique attrait. Bien que ce ne soit pas, à proprement parler une exposition d'art, on y trouve quelques ouvrages excellents, tapisseries, sculptures, tableaux ou dessins. Surtout, je ne crois pas que personne demeure insensible à l'élégance des navires à voiles eux-mêmes, ni à la qualité des sculptures qui, jusqu'au XIXe siècle, les ornaient splendidement : on sait que, sous le grand roi, les dessins en étaient donnés par un Le Brun, par un Puget et qu'un Philippe Caffiéri les exécutait. La reconstitution de la poupe dorée de la « Grande

Réale », dont un modèle réduit nous montre, à deux pas de là, les lignes gracieuses et pures, vaut à elle seule une visite.

***

C'est une exposition historique aussi, mais beaucoup plus vaste que le Musée des Arts décoratifs a réalisée sous le titre de *Deux siècles de gloire militaire, 1610-1814*, de concert avec « la Sabretache ». Depuis quelque quarante ans qu'elle existe, cette société s'est donné pour but, selon l'expression de son président actuel, le général Brécard, « de sauvegarder de l'oubli les souvenirs glorieux des armées françaises, de propager le goût de l'histoire militaire, de vivifier le sentiment national et le patriotisme ». Le comité d'organisation, à la tête duquel se trouve le comte Louis d'Harcourt, n'a pas manqué de demeurer fidèle à ce programme; il s'est proposé de rappeler la gloire des armées de terre et de mer, depuis le début du règne de Louis XIII jusqu'à l'abdication de Napoléon à Fontainebleau : deux siècles au cours desquels le drapeau fleurdelisé puis le drapeau tricolore ont flotté sur l'Europe et jusqu'en Asie, en Amérique, en Afrique.

Il était naturellement impossible de donner d'une aussi longue période, remplie de tant de campagnes, de sièges et de combats, une vue complète et détaillée. Force était de se borner à une image concise, où cependant aucun trait capital ne manquât. Le comité y a magnifiquement réussi. On a rappelé, comme il convenait les faits d'armes illustres, les chefs les plus fameux, mais on a su donner aussi l'idée de ce qu'a été, pendant ces deux cents ans, l'armée elle-même, en rassemblant tout ce qui pouvait nous renseigner sur les simples officiers et sur la troupe. Celui qui voudra s'en donner la peine, guidé par la notice substantielle et claire que M. Depréaux a mise au catalogue et où il explique brièvement l'organisation de l'armée, trouvera là à peu près tout ce qu'il désirera savoir de nos soldats d'autrefois. Il verra naître et se modifier l'uniforme, qui du temps de Louis XIII existait à peine, se former et se coordonner les régiments, travail d'adaptation aux circonstances qui s'est poursuivi avec une continuité remarquable sous les régimes successifs. La Révo-

lution n'a rien rompu d'essentiel dans la tradition militaire; à travers elle, l'armée de Napoléon rejoint celle que Maurice de Saxe menait à Fontenoy, celle qui, sous Condé, achevait à Rocroi la défaite des Impériaux.

Cette histoire de l'armée, faite au moyen de nombreux portraits, de vues de batailles, d'armes, d'uniformes — ceux de la collection Brunon sont incomparables — est la trame qui supporte le reste. Et l'on est arrivé à ce que l'ensemble n'ait pas seulement un intérêt pour le spécialiste ou l'historien, mais pour le simple curieux et l'amateur. La qualité artistique de l'exposition n'est pas moindre que sa valeur évocative.

Il n'est pas possible, en si peu de pages, d'indiquer même les œuvres principales réunies au Pavillon de Marsan. Parmi les artistes, — représentés par des ouvrages de premier ordre et le plus souvent inconnus du public, — on trouvera depuis Philippe de Champagne, qui a peint Louis XIII, jusqu'à Gros et Géricault qui ont peint les hommes du Premier Empire : Claude Lorrain, Nanteuil, Rigaud, Largillière, Watteau, les Van Loo, Tocqué, David, Gérard (pour ne citer que les plus réputés); depuis Warin, auteur du buste de Richelieu, jusqu'à Houdon, auteur de ceux de Suffren, de Lafayette et de Ney, on trouvera Coysevox, Le Moyne, Pajou, Michel-Ange Slodtz, dont le marbre noble et vrai du maréchal d'Harcourt peut soutenir n'importe quel voisinage. Je ne dis rien de Van der Meulen, qui apparaît à la fois comme un peintre militaire des plus exacts et comme un de nos grands paysagistes, ni des Parrocel, ni de bien d'autres.

Une des parties de l'exposition qui frappera le plus est la collection d'armes. Telle arquebuse Louis XIII, toute simple et presque sans décor, est si parfaite de proportions et de lignes qu'elle devient une œuvre d'art; telle épée, tel pistolet procurent un plaisir du même genre. Quant à la série des armes d'honneur du Directoire, du Consulat et de l'Empire, — la plupart de la Manufacture de Boutet à Versailles, — on ne saurait, sans l'avoir vue, en imaginer la richesse, la variété et la beauté. L'atelier de Boutet comptait, à n'en pas douter, plus d'un artisan formé sous le régime des corporations : leur goût, leur invention sans cesse renouvelée autour d'un thème

pourtant limité, sont presque constamment admirables. Les armes de Biennais tiennent davantage de l'orfèvrerie, mais leur élégance et leur ciselure sont du goût le plus délicat.

Malgré tout, la qualité des objets ne saurait expliquer le sentiment qui se dégage de l'exposition, l'émotion qui vous gagne à mesure qu'on va de salle en salle. Auprès des œuvres d'art sont rassemblés des « témoins » qui nous mettent en rapport direct avec les hommes. Non loin de leurs portraits, il y a des lettres autographes de Condé, de Turenne, de Duquesne : rien n'est révélateur comme une écriture. Devant un tableau figurant la position des troupes à Denain, on peut voir, dans une vitrine, une lettre de Villars à Louis XIV pour lui annoncer une autre de ses victoires, écrite aussitôt après la bataille : un papier de petit format, sans rien d'officiel, des mots hâtivement tracés; ce billet nous fait entrer, mieux que le portrait de Rigaud, dans l'intimité de celui qui sauva la France en 1712. Le Moyne nous a laissé une bien spirituelle image du Maréchal de Saxe : comme l'écriture intelligente et sensible de ses lettres éclaire et complète le buste!

Plus loin, ce sont des instructions pour l'armée d'Italie de la main même de Bonaparte, l'ordre du jour d'Austerlitz signé par lui, son chapeau de la Campagne de Russie et, prêtés par le Prince Napoléon, le sabre qu'il portait à Marengo, une redingote et un uniforme de 1814, son cordon, sa plaque et sa croix de la Légion d'Honneur. Ailleurs, le sabre — magnifique ouvrage de Biennais dans un fourreau de cristal de roche — offert au Premier Consul par le Directoire, à l'occasion de la paix de Campo-Formio, et donné par l'Empereur à Caulaincourt en 1814, avant l'abdication.

Une salle spéciale renferme ce qui se rapporte aux Polonais dans l'armée impériale. Presque tout a été spécialement envoyé de Varsovie : du Musée de l'Armée, du Musée Krasinski, de collections particulières. Armes, uniformes éclatants, papiers et portraits de Poniatowski, du général comte Krasinski et d'autres soldats leurs compatriotes, tous fidèles à la France jusque dans l'adversité.

Au contact de ces documents, de ces souvenirs, qui nous font toucher la vie même, les pages du beau livre d'histoire qui nous est présenté au Pavillon de Marsan s'animent et

prennent toute leur signification. Nous sentons d'une façon plus vive comment, au cours de ces deux cents ans, où les succès alternent avec de glorieux revers, de quelle manière la France a su faire face — comme elle l'a fait encore un siècle après 1814 — aux circonstances les plus difficiles. « Exemplum futuri », dit la devise de la Sabretache. Ce n'est pas, en effet, au temps où nous sommes, un mauvais sujet de méditation.

***

Passons de la rue de Rivoli à la rue de Richelieu. Changeons d'atmosphère. La Bibliothèque Nationale nous montre l'œuvre gravé de Goya, en épreuves de choix; elle y a joint cent dix dessins du Musée du Prado, qui ne sont jamais sortis d'Espagne et n'en sortiront plus, avec quelques autres, non moins beaux, de la collection Fortuny. L'ambassade d'Espagne a bien voulu se dessaisir de quatre tapisseries d'une composition et d'une couleur ravissantes tissées à la manufacture de Santa Barbara sur les cartons du maître. Enfin des collections parisiennes ont prêté quelques belles peintures, à dessein peu nombreuses : elles ne sont là que pour éclairer l'image que ses gravures nous donnent de Goya. Les Musées Nationaux se doivent de nous faire voir un jour un choix de ses tableaux.

L'exposition que M. Julien Cain a préparée avec M. P.-A. Lemoine, conservateur du Cabinet des Estampes, et ses collaborateurs est, disons-le tout de suite, admirable. Il est bon de rentrer de temps à autre dans la familiarité d'hommes tels que Goya qui, par leur puissante originalité, rejettent aussitôt dans l'ombre les fausses hardiesses et les fausses grandeurs. Je dis : rentrer, je pourrais aussi bien dire : entrer; car Goya est encore imparfaitement connu en France. Le Louvre ne suffit pas à représenter son art et tout le monde n'a pas fait le voyage de Madrid. Encore ceux qui l'ont fait voient-ils surtout le peintre; le graveur, qui ne lui cède en rien, on le regarde beaucoup moins. Il est vrai que les noms des *Caprices* et de *la Tauromachie* sont célèbres. Mais combien de gens ont examiné de près ces recueils fameux? Combien ont présents à l'esprit *les Désastres de la guerre*? Combien ont seulement

L'AMOUR ET LA MORT.
Dessin pour les *Caprices* (Musée du Prado).

jeté les yeux sur ces planches étranges que leur auteur voulait appeler *los Disparates*, évoquant ainsi à la fois l'idée d'extravagance (c'est le sens du mot espagnol *disparate*) et celle du désaccord intérieur que présente sans cesse le monde?

Cette ignorance relative a bien des excuses. Il n'est pas commode d'étudier dans les bibliothèques l'œuvre d'un graveur et, de plus, les épreuves modernes qu'a répandues la calchographie de Madrid ne donnent souvent aucune idée de celles que Goya a fait tirer sous ses yeux, épreuves rares et dans certains cas très peu nombreuses. L'exposition ne nous présente que de celles-là, grâce au fonds de la Nationale et à la complaisance de plusieurs collectionneurs. Nous avons donc une occasion unique de voir se former le métier de graveur de Goya et de le voir évoluer en même temps que son génie.

Les premières pièces datent des années 1770-1780. Œuvres exécutées autour de la trentaine (Goya est né en 1746 dans un petit village de l'Aragon); œuvres de jeunesse en somme, car Goya, s'il a dessiné et peint de bonne heure, n'a pas été un génie très précoce. Si l'on ne possédait que les ouvrages qu'il fit avant quarante ans, on ne saurait pas ce qu'il avait en lui. La plupart des gravures en question sont des copies assez libres de Velasquez conservées dans les palais royaux. Eaux-fortes qui ont certainement beaucoup servi à l'instruction de leur auteur et qui ont de belles parties, mais un peu monotones; leur facture est inspirée de celle des Italiens et notamment de Tiepolo, qui était mort à Madrid peu de temps auparavant. Même *le Garrot*, de 1780, d'un sentiment tragique tout nouveau et d'un dessin merveilleusement expressif, n'est pas d'une facture très personnelle.

De là aux *Caprices*, composés de 1795 à 1797, la distance est grande. C'est que, dans l'intervalle, Goya était devenu tout à fait lui-même. Il avait fait son chemin : il était académicien, peintre de la chambre du Roi, portraitiste à la mode, familier des grands dont il peignait l'image; d'autre part, une grave maladie venait de lui imposer les leçons de la souffrance et une surdité presque complète qui faisait de lui, en dépit de son succès croissant, intellectuellement un solitaire. Enfin sa liaison avec la duchesse d'Albe n'a pas été sans effet sur sa nature. Il court bien des légendes sur cette séduisante

ILS L'ENLEVÈRENT
Gravure à l'eau-forte et à l'aquatinte, tirée des *Caprices*.

personne, à la taille mince, qui faisait retourner les passants dans la rue, mais point n'est besoin d'en tenir compte : le regard hautain et froid que nous révèle son peintre nous dit assez qu'elle devait mettre ceux qui lui tenaient de près à une assez dure école.

Nous reviendrons sur la signification des *Caprices*. Du point de vue purement technique ils ne ressemblent à rien de ce que d'autres avaient fait. Goya y utilise, en même temps que l'eau-forte, le grain d'aquatinte dont l'emploi était encore dans sa nouveauté et il en tire des effets dramatiques que l'abbé de Saint-Non ni Le Prince, qui passent pour l'avoir employé d'abord, n'ont même pas soupçonnés[1]. Comparée à celle d'une gravure de Rembrandt, l'exécution des *Caprices* est d'une grande simplicité. Elle ne donne pas ces noirs profonds, ces demi-teintes transparentes, ces passages délicats qui font des œuvres du maître d'Amsterdam une jouissance indéfiniment prolongée au fur et à mesure qu'on les examine plus attentivement. Peu de tailles croisées, peu de reprises, peu de morsures sinon celles que nécessitent les différentes valeurs de l'aquatinte. Celle-ci permet d'obtenir à peu de frais des contrastes saisissants d'ombre et de lumière. Un travail plus lent conviendrait mal à Goya : sur le cuivre comme sur la toile, il a besoin d'un langage rapide qui lui permette d'abréger l'expression; il lui faut traduire sans le laisser refroidir un sentiment vif, profond et souvent violent.

Cela ne veut pas dire qu'il improvise. Ses dessins, plume, sanguine ou lavis (procédé qu'il affectionne), prouvent au contraire avec quel soin et quelle précision il fixait son idée avant de toucher à la planche; il existe parfois plusieurs dessins préparatoires à une même gravure. Mais le projet n'en a pas moins été nettement conçu du premier coup; il ne s'agit que de le mettre au point et l'œuvre définitive ne s'en écarte que par le détail. La qualité des dessins ne s'affaiblit pas en passant sur le cuivre, bien au contraire. Ainsi que l'a noté Baudelaire,

1. Rappelons sommairement, que l'aquatinte permet d'obtenir en gravure des teintes plates, en faisant tomber sur certaines parties du cuivre (le reste étant protégé par un vernis) une pluie de grains de résine; mordues à l'acide, ces parties se couvrent d'un réseau assez serré pour donner à l'œil, après le tirage, la sensation d'une teinte de lavis. La teinte est plus ou moins foncée suivant le degré de morsure.

même ceux qui n'ont aucune notion des faits auxquels Goya fait allusion « éprouvent cependant au fond de leur cerveau une commotion vive, à cause de la plénitude et de la certitude des moyens de l'artiste ».

C'est le cas de la plupart d'entre nous. Les *Caprices* sont une virulente satire de la société espagnole de la fin du XVIIIe siècle, de ses vices, de sa superstition, de son hypocrisie, de sa cruauté dissimulée sous des dehors galants; l'ignorance et le cléricalisme ne sont pas épargnés. Comme dans toutes les œuvres de circonstance, le sens précis nous échappe souvent. Goya a-t-il ou n'a-t-il pas songé ici ou là au roi, à la reine, à Godoy, à tel ministre, à la duchesse d'Albe? On dispute là-dessus, mais peu nous importe. L'œuvre de circonstance prend, dans la plupart des planches, une valeur générale et universelle grâce au génie de son auteur.

Curieux génie; curieux homme. Il a mis son portrait en tête du recueil; je ne pense pas qu'on oublie, quand on les a vus, la moue de la bouche, le regard perçant et dédaigneux sous la paupière à demi baissée. Comme il a l'air de mépriser ses modèles! Et pourtant non. Ses portraits, d'une vérité souvent cruelle, ne sont pas méprisants. Goya comprend trop bien pour cela ceux qu'il peint, il s'intéresse trop à eux, parce qu'il n'est pas sans leur ressembler. Il ne garde pas l'égalité d'âme d'un Velasquez en face de n'importe quel spectacle. Son intelligence est lucide; mais l'intelligence n'est pas tout l'homme. Il a des sens. Et, dans ce cerveau clair, comme dans beaucoup de têtes de cette fin de siècle, dort un arrière-fond trouble et confus : c'est le temps de Mesmer, de Cagliostro, de Saint-Germain, de Cazotte.

Nous ne pouvons douter du tempérament voluptueux de Goya; que les aventures nombreuses qu'on lui prête soient vraies ou non, il suffit de regarder ses portraits de femmes et les gravures où paraît une jeune figure féminine pour être fixé. Et ce qu'il y a de mystérieux dans sa conscience lui rend perceptible ce que la seule raison ne découvrirait pas dans l'âme des modèles. Tout homme est complexe, mais, chez Goya, les différentes parties du moi affleurent le même plan. D'où les contradictions en apparence des plus singulières. Cet anticlérical, cet ami des « lumières », qui prend parti pour les

Français en 1808 en haine de superstition, se trouve peu après entraîné par son instinct dans la révolte de ses compatriotes contre l'envahisseur. Cet apôtre de la raison, son esprit est hanté par les rêves les plus affreux : les démons, les sorcières se bousculent dans les *Caprices*; les visions fantastiques envahissent bientôt les murs de la maison qu'il décore pour lui-même de peintures; elles sont encore un peu partout dans les *Disparates*. Il y a chez lui un goût de la souffrance et du sang qui fait frémir. Quoi de plus atroce que *les Désastres de la guerre*? Goya y stigmatise à la fois la cruauté des Français et celle des Espagnols. Il s'apitoie sur les victimes : « Cruel malheur! », « On ne peut regarder cela », disent les légendes, et nous avons toutes raisons de croire qu'il n'a peint que la vérité; mais il se complaît évidemment au spectacle. Il rêve d'une vie heureuse et paisible : la dernière planche destinée au recueil, « Ceci est le vrai », où la Vérité, rayonnante, se tient debout avec un laboureur devant des gerbes amoncelées et des arbres chargés de fruits, le prouve. Et pourtant quelque chose en lui ne peut s'arracher aux images de l'angoisse, de la torture et de la mort. Exemple presque unique chez un artiste du jugement le plus net et le plus humain uni à un mysticisme ancestral refoulé et à une violente sensualité. « Du mysticisme exalté au satanisme, il n'y a qu'un pas », dit un personnage de Huysmans; et c'est le tendre Novalis qui écrit : « Il est étrange que le fond propre de la cruauté soit la volupté »... Les gravures de Goya nous livrent des secrets de sa nature que ses tableaux laisse à peinent deviner.

A mesure qu'il avance en âge, que la guerre, les infirmités le murent davantage en lui-même, son art grandit : son art de peintre, son art aussi de graveur. Les *Désastres*, dont je viens de parler, exécutés entre 1810 et 1816, expriment l'horreur avec la plus subtile délicatesse d'exécution : on peut en juger sur les belles épreuves du Cabinet des Estampes et celles de la collection Pedro Gil. Certaines planches de *la Tauromachie*, parue en 1816, dépassent de beaucoup les *Caprices* pour la variété du travail, la qualité des noirs et des blancs, comme d'ailleurs pour l'expression du mouvement :

qu'on voie, par exemple, le cheval enlevé sur les cornes d'un taureau, ou la *Malheureuse mort de Pepe Illo*, de la collection Lazaro. Quant aux *Disparates*, qui datent de 1819 environ et qui rebutent bien des gens par leur fantastique difficile à comprendre, ce sont, il faut le dire, l'ouvrage de gravure le plus accompli de Goya. La composition y prend une ampleur extraordinaire, l'aquatinte y est utilisée avec un art consommé. Les hallucinations les plus invraisemblables prennent sous les doigts de Goya un tel relief qu'il y fait croire; on ne sait plus, après les avoir contemplées, ce qui est vérité, ce qui est rêve. Voyez, entre autres, *le Vieillard errant parmi les fantômes*; peu à peu nous nous enfonçons dans une ombre mouvante et néanmoins silencieuse; pas un bruit; nous habitons un monde intermédiaire entre celui des vivants et celui où flottent les larves et les âmes perdues, « cauchemar qui s'agite dans l'horreur de l'indéfini et du vague ».

Peut-être Goya s'est-il soulagé l'âme en fixant ces visions inhumaines. Fait assez singulier, il peignit en 1820 deux toiles empreintes d'un profond sentiment de mysticisme religieux, *le Christ au Jardin des Oliviers* et *la Communion de Saint Joseph de Calasanz*, les premières dans son œuvre et les seules. Il semble en tout cas, que le vieux peintre — il avait 74 ans — soit délivré de ses démons et qu'il ait trouvé la paix. Les yeux qu'il ouvre sur l'univers sont curieux, mais tranquilles, un peu tristes. Il ne lutte plus que pour perfectionner son art. Après le retour de Ferdinand VII, bien que le roi ne lui tînt pas rigueur d'avoir été un temps parmi les *afrancesados* et lui rendît la charge et les avantages de peintre de la Cour, Goya s'inquiète d'une réaction qui se préparait contre toute liberté de pensée. Au bout de quelques années il n'y put tenir : en 1824, sous prétexte d'aller prendre les eaux, il obtint de se rendre en France. Il y resta, se fixant à Bordeaux. Il faut croire que Ferdinand avait un faible pour lui, car il lui continua sa pension sans l'obliger à habiter Madrid, où Goya ne fit plus que de courtes apparitions. Isolé dans sa surdité, il vivait avec une gouvernante et la fille de celle-ci, ne fréquentant qu'une petite colonie espagnole. Sa vue baissait. Il peignait cependant avec une force magnifique et faisait de la lithographie. Il s'était, dès 1819, essayé à ce procédé dont la découverte était récente.

De même qu'il avait fait jadis de l'aquatinte un usage tel que nul n'a su l'imiter, de même il tira presque du premier coup de la lithograhie tout ce qu'elle pouvait donner. Les quatre pièces connues sous le nom de « Taureaux de Bordeaux » datent de 1825. A la fin de sa vie — il allait mourir trois ans plus tard — Goya est revenu à un sujet qu'il aimait et connaissait bien : n'avait-il pas toréé lui-même dans sa jeunesse? Il a produit des chefs-d'œuvre de couleur et de mouvement. Jamais il n'a dit plus de choses avec des moyens plus libres, plus elliptiques et plus audacieux. Ni Delacroix, ni Daumier, ni aucun artiste moderne n'a été plus loin dans cette voie. Là aussi, il est un étonnant précurseur.

M. P. A. Lemoisne, dans la préface du catalogue et M. Adhémar, dans l'intéressante notice qui suit cette préface, ont marqué avec raison l'influence exercée par Goya en France au XIXe siècle, influence due surtout à ses gravures, car on ne connaissait guère hors d'Espagne que *les Caprices* et *la Tauromachie*. Peu de ses peintures avaient passé les monts, et les planches des *Désastres* et des *Disparates* n'ont été éditées qu'après 1860; Goya en avait tiré seulement de rares épreuves pour des amis. Cette action de Goya, n'est pas surprenante : son originalité, son dédain de toute convention, sans parler de ce qu'on pouvait trouver de « romantisme », de « couleur locale » et aussi de « réalisme » dans ses planches, étaient faits pour séduire nos artistes. Mais, chose bien remarquable, Goya est en avance sur ceux qu'il influence. S'il tient encore au XVIIIe siècle dans sa jeunesse (deux portraits et ses tapisseries gaies, fraîches et vives sont ici pour nous en faire souvenir), il n'a pas tardé à s'affranchir du passé pour venir jusqu'à nous. François Fosca, dans le pénétrant petit livre qu'il lui a consacré, l'a noté en termes si justes que je ne puis mieux faire que de les reproduire : « En même temps qu'il est le dernier des maîtres anciens, Goya nous paraît presque un de nos contemporains. Lorsqu'après avoir vu au Prado les Titien, les Rubens et les Velasquez, on arrive aux salles où sont les Goya, on se trouve de plain-pied; voilà un homme qui parle le même langage que nous... Il est de son temps et il est du nôtre. » N'est-ce pas une raison de plus après tant d'autres, pour ranger Goya parmi les plus grands?

PAUL ALFASSA

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nous voilà sur un vieux cargo, le *Pèlerin*, qui a une cheminée ridicule. Neuf nœuds à l'heure. Rats et cancrelats. L'équipage est d'une trentaine d'hommes, que nous connaissons tous. Nous voici dans le carré, avec les officiers. Le commandant, Rey, n'est rien qu'un officier parfaitement à son affaire. Originaire de Saint-Tropez, d'une famille où, depuis le temps des voiles, on a toujours commandé des navires, il est uniquement fait pour résoudre avec sagacité les problèmes qui se posent à bord. « Il était très limité. Tout ce qui n'est pas navigation et trafic lui échappait, et comme il naviguait depuis vingt ans sur la côte d'Afrique, il ne connaissait parfaitement que sa navigation et le trafic de la côte. » Il contrôle tout, calcule tout, fait tout par lui-même et se fait rendre compte de tout. Ombrageux, difficile, il vieillit faute de souplesse et de complaisance, sans un emploi secondaire. Il se néglige. Au cours du livre, nous le verrons le plus souvent en pantalon de pyjama et en flanelle. Ossature faible, ventre de quinquagénaire. Cet homme de peu de mine a un regard d'acier, qu'il dérobe le plus souvent. Quand il a pris un parti, rien ne l'en ferait démordre. Pendant la guerre, il a nié les sous-marins. Il les niait encore, après que son bateau, la hanche déchirée, eut coulé en trente minutes.

Le second, Chabot, taillé en Hercule, ne semble d'abord qu'un bellâtre pommadé, qui sent le musc et qui fume de mauvais cigares. Mais c'est un second parfait, et le poste d'où dépend tout l'ordre du bateau, est difficile. Comme Rey, qu'il

a connu enfant, il est né à Saint-Tropez, mais d'une famille de pêcheurs. Cette camaraderie de l'enfant du peuple avec les fils de commandants l'avait pour toujours marqué. « Il avait arrondi ses angles, modifié son langage. En un mot, il s'était refaçonné pour mériter la considération de ces hommes. » L'enfant batailleur s'était dompté. Il ne manquait pas d'une certaine intelligence, il travaillait avec acharnement et il avait obtenu son brevet de capitaine au long cours, et si, faute d'imagination, sa vie ressemblait à une vallée étroite, il était du moins devenu un officier excellent, un officier standard, propre à faire son service correctement sur n'importe quelle ligne du monde.

L'art de M. E. Peisson, dont j'analyse en ce moment *Passage de la ligne*[1], est de donner une vie extraordinaire à ces personnages, dont l'aventure nous est comme présente. Son style précis, à la fois simple et dense, fait de mots de bon poids, rend sensible la vie à bord de ce petit bateau de deux mille cinq cents tonnes. Nous rencontrons les hommes au détour d'une coursive, nous connaissons leur humeur, le temps qu'il fait, toute l'agitation secrète qui est la vie du bord. Nous entendons, jusqu'à l'hallucination, sous une mer plate de l'Équateur, le glouglou de cristal de l'eau contre l'étrave.

Un autre type du bord, c'est le chef mécanicien, le père Jaubert. Il avait été le plus jeune du bord, où maintenant il était le plus vieux. L'officier imberbe et rose qui n'arrivait pas à coiffer ses cheveux blonds est devenu cet homme au teint jaune, dont, s'il ne s'est pas rasé un jour, la barbe blanche craque sous l'ongle. Il ne regrette pas une jeunesse gaiement remplie. Après vingt ans de navigation, il a épousé une jolie fille, qui lui a fait promettre de quitter la navigation et de ne plus boire. Il s'est fait imprimeur. Cinq enfants sont venus; l'imprimerie rapportait peu, et il a fallu embarquer de nouveau. « La mer l'avait repris. Il s'était remis à boire, un petit peu tout d'abord. Puis comme par le temps passé. En mer seulement. Quoi? Ça changeait les idées. Après une bonne journée de travail (il était un rude travailleur), il buvait deux ou trois pernods. Parfois davantage. Après, il était gai. C'était lui qui, au carré, menait la conversation. Et les jours qui le

1. Grasset.

séparaient de Marie, passaient. » Seulement, un jour, du côté droit, une vive douleur lui a traversé le ventre.

Si impartial que soit un roman, l'écrivain ne s'interdit pas de préférer un personnage. Celui que M. Peisson a choisi est Pierre Ledur, le lieutenant du *Pèlerin*. Pour lui il entr'ouvre les portes de l'avenir. Il nous annonce qu'il sera un jour commandant dans une grande compagnie. Et le portrait qu'il fait de lui ne ressemble pas aux autres. « Ledur n'est pas marin de race, ni par tradition, il est marin par goût et il est venu tard à la mer, vers sa vingtième année, lorsqu'il eut perdu son père et sa mère qui s'opposaient à sa vocation. Son éducation a été totalement différente de celle des marins. Il connaît la musique, la peinture, la littérature, toutes choses que la plupart des marins du commerce ignorent ou découvrent trop tard pour pouvoir étudier à fond. Mais, dans le goût de Ledur pour la mer, il n'y a rien de littéraire. Il est l'homme du calme, du silence. A terre il se sentait gêné, il n'avait pas assez de large... Il a un esprit fin, il est sensible et subtil. Ces qualités ou ces défauts le tiennent éloigné de certaines camaraderies de bord. Il ne fraie qu'avec des hommes simples et bons. Tout cela fait que certains le jugent orgueilleux. » — S'il écrit un jour des livres, il ne faudra pas s'en étonner.

Marin des mers du nord, il n'aimait pas le sud. Mais un jour l'*Eros*, sur lequel il naviguait entre Rouen et Londres, a transporté deux mille tonnes de machines agricoles à Dakar. Là le lieutenant, en attirant à lui une galène de filin, a fait tomber une épissoire qui lui a fendu le visage. On l'a mené à l'hôpital. Guéri il a embarqué sur le *Pèlerin*, qui faisait la côte du golfe de Guinée. Mauvais voyage. Le *Pèlerin* a été partout devancé, et il revint à Dakar presque vide. L'agent de la compagnie, plutôt que de le laisser rentrer lège à Marseille, l'envoie au Brésil. Découragement général. Et, tout de suite, ce croquis de la mer chaude, que voile une brume mauve : « L'étrave soulevait une eau grise, dense comme de l'huile, lourde, grouillante de poissons, soulevée par l'échine d'énormes cétacés et découpée nettement par les ailerons de requins en chasse. » Et c'est là, dans une atmosphère étouffante dont nous ne sortirons plus, que le roman commence.

A peine est-on parti vers le sud, que le matelot Monteil

tombe malade. Le lieutenant fait fonction de médecin. En entrant dans le poste surchauffé, il voit un homme couché, aux yeux dilatés, au front brûlant, à la main gluante de sueur. Dans l'échancrure de la chemise, la poitrine apparaît rouge brique. Le lendemain le matelot délire. Dans la nuit il meurt. Nous savons qu'il était malade à Dakar et qu'il n'avait pas voulu aller à l'hôpital. Au coucher du soleil, nous assistons à l'immersion. Tout cela est assez sinistre. Le lendemain un homme de la soute, Latour, abandonne tout à coup le travail. On le trouve tremblant de froid, les yeux un peu fous, assis sur le bord de sa couchette. Son corps devient rouge comme celui de Monteil. Mais à l'étonnement de tous, il explique clairement son mal : « Je ressens une forte douleur au côté droit du front, une douleur qui descend dans la tempe, dans la joue et jusque dans la nuque... C'est drôle. J'ai des frissons de froid et je brûle. Et j'éprouve un violent mal de cœur comme si j'allais vomir. » Il dit encore : « Je ne vais pas mourir, moi, comme Monteil. » La nuit suivante, il se jette à l'eau.

Rey, comme il avait décrété autrefois qu'il n'y avait pas de sous-marins, décide que les deux hommes sont morts d'insolation. L'équipage est un peu rassuré. Mais les officiers? Ledur compare les symptômes, tels qu'ils sont décrits dans son manuel. Est-ce la fièvre jaune? Est-ce la peste? Lui-même se sent tout à coup malade. Les mêmes signes. Il dissimule, il tient bon. Cependant une mauvaise tête de l'équipage persuade les matelots qu'ils sont empoisonnés par les vivres de conserve. A demi révoltés, ils égorgent deux moutons que l'on gardait vivants. Les cas se multiplient. Ledur lutte stoïquement, le commandant nie; l'un a peur, l'autre boit. Nous entrevoyons une de ces atroces histoires, équipage anéanti par la fièvre jaune, navire désert errant comme une épave... Il y a quelques pages qui suent l'angoisse.

Non. M. Peisson a épargné le lecteur. Le lecteur voulait-il être épargné? Il est toujours très périlleux de faire peur pour rien. Au théâtre, les comédiens appellent pittoresquement cette manœuvre poser un lapin au public, et ils sont d'avis que le public n'aime pas cela. L'auteur d'un livre ne fait pas non plus machine arrière sans risque. Sans doute M. Peisson a-t-il très bien fait en sacrifiant un effet mélodramatique. C'est agir

en honnête écrivain et en vrai artiste. Il nous a donc dit la simple vérité. Il ne s'agissait sur le *Pèlerin*, ni de fièvre noire, ni de peste, mais de paludisme. Ledur s'en tire à force d'énergie et les autres parce qu'ils savent maintenant quel est leur mal. Mais il fallait tout de même une victime aux dieux de la terreur. M. Peisson a choisi l'excellent Jaubert. Le paludisme peut être mortel s'il attaque un organisme déjà atteint. Jaubert n'est plus jeune, il est hépatique, il boit trop. Une fois de plus l'auteur nous maintient dans le doute anxieux, laisse paraître un symptôme, frappe enfin le pauvre homme juste au moment où le bateau arrive à Rio, et nous émeut par son agonie. Aucune mort sur le *Pèlerin* ne pouvait nous toucher davantage.

***

En nous donnant une édition de la Correspondance générale de Sainte-Beuve, qui était en partie éparpillée, en partie inédite, M. Jean Bonnerot a rendu un service immense aux Lettres[1]. Le premier volume va jusqu'à 1835. A la fin de cette année, Sainte-Beuve a 31 ans. C'est l'âge où la jeunesse des romantiques est finie. L'année précédente, l'auteur de *Joseph Delorme* s'est brouillé définitivement avec Hugo. Il a publié *Volupté*, qui est le récit des tourments de sa jeunesse. Le plus important de sa vie sentimentale est accompli. Il va entrer dans cette seconde phase de la vie où l'on voit par l'esprit et par les soins de sa carrière.

L'édition est fort belle et de la plus intelligente érudition. Les lettres, groupées selon l'ordre chronologique, se suivent comme les jours eux-mêmes, et reproduisent les mouvements mêmes de la vie. Un abrégé des événements de l'année, un calendrier, des notes à la fois concises et copieuses éclairent le texte autant qu'une correspondance peut être éclairée. L'éditeur a ajouté tous les passages de toutes les correspondances connues où il est fait allusion à un billet de Sainte-Beuve; de sorte que nous avons non seulement tout ce qui reste des lettres qu'il a écrites, mais une liste de ce qui manque.

Ce qui manque serait par malheur le plus précieux pour

1. Stock.

l'histoire intime de l'écrivain. Je ne parle pas ici de l'histoire sentimentale, qui a déjà été étudiée de si près par des mains qui n'étaient pas toujours légères. Il y a dans la vie une histoire bien plus délicate encore, celle de ses pensées. Elle reste à faire. Les romantiques ont été hantés par l'énigme de la destinée humaine. Qu'est-ce que l'homme? Que fait-il sur terre? Ils se sont interrogés avec une angoisse qui est peu intelligible à la plupart de nos contemporains. Rolla théologisait au mauvais lieu. Plus que tout autre, Sainte-Beuve a été tourmenté par les problèmes du ciel et de la terre. Seulement l'image que la postérité de lui s'est fixée après l'ataraxie finale, de sorte qu'il garde pour l'éternité un air de chanoine douillet, gourmand et incrédule. En fait il n'a eu cette assiette qu'après la cinquantaine. Toute la première partie de sa vie s'est passée en crises parfois très douloureuses où sa bonne foi éclate.

Son enfance est très chrétienne. Très chrétiennes les lettres conservées de son adolescence, au moins les lettres à son ami Eustache Barbe, qui sera prêtre, et à qui il ouvre son cœur. « J'observe le plus exactement que je peux tous mes devoirs, et ton exemple est toujours trop présent à mes yeux pour que jamais je m'écarte des bons principes que j'ai reçus. » Voilà ce qu'il écrit à quatorze ans. Et l'année suivante : « Tel tu m'as toujours connu, tel je suis encore aujourd'hui. Je me suis toujours trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour pour vouloir m'en écarter jamais; et si cette idée funeste venait se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me rappeler dans le droit chemin. » Y a-t-il déjà du mimétisme là-dedans? Cependant il lit beaucoup, et certaines idées sur l'histoire de la société ont, sans alarmer sa foi, pénétré son cerveau. Barbe croit bonnement que tout pouvoir vient de Dieu. Sans doute, répond Sainte-Beuve, il vient de Dieu comme de sa source et de son principe. Mais dans la pratique, les hommes se sont arrangés entre eux; et il trace pour son pieux ami une sorte de petit contrat social.

La vocation du médecin semble bien avoir été, chez Sainte-Beuve, le désir de connaître l'homme, beaucoup plus que de soulager ses maux. Il ne paraît pas avoir pensé sérieusement à exercer. De même que la médecine lui apprenait tout ce

qu'on savait alors de la physique humaine, l'idéologie lui apprenait tout ce qu'on croyait savoir de l'origine et de la formation des idées. On sait que le jeune étudiant allait plus loin encore, et qu'il essayait de comprendre l'origine même de la vie. Il suivait les cours de Lamarck. On trouve dans la correspondance un nom assez imprévu, celui d'Elie de Beaumont, l'illustre géologue qui donnera vingt ans plus tard *l'Explication de la carte de France*. Il avait six ans de plus que Sainte-Beuve. Celui-ci écrit à George Emler : « J'ai rencontré l'autre jour Elie de Beaumont qui est, comme tu sais, un homme tapé. » Qu'entend-il par là?

L'idéologie qui avait déjà passionné Stendhal, le lamarckisme, l'École de Médecine, l'influence de Daunou n'étaient pas pour conserver à la foi chrétienne ce garçon de vingt ans enivré du désir de comprendre. Ce jeune Sainte-Beuve est une âme double. En même temps qu'il étudie l'homme, il est poète, mais en secret et comme en se cachant. M. Camille Bloch a communiqué à M. Bonnerot une lettre fort curieuse, sans date ni suscription, qu'on croit de 1824, et où Sainte-Beuve demande conseil à un poète de la nouvelle école, qu'il admire et qui connaît lui-même Dubois, l'ancien professeur de Sainte-Beuve, maintenant directeur du *Globe*. « Je ne me suis occupé de poésie que peu activement, dit cette lettre. J'en ai fait comme tout le monde en fait, sans le savoir et en dedans. Pourtant l'impression a parfois été assez forte pour demander à se produire, et alors je l'ai traînée comme j'ai pu, au dehors. Depuis deux ans surtout, il y a en moi redoublement de rêverie et d'ennui. Quand j'ai le temps, je me console en tâchant de fixer ces vagues tristesses qui me traversent l'âme. C'est quatre ou cinq de ces feuilles légères que je joins ici... Je n'ai montré ces vers à qui que ce soit. Je vous prie donc de les regarder comme confidence d'ami, de n'en parler pas même à M. Dubois au cas où vous le verriez... »

Ce duel, en un même esprit, du romantique et du carabin va durer des années. La rencontre du ménage Hugo en 1827 assure d'abord le triomphe du romantique. En même temps Sainte-Beuve est ramené par ses nouveaux amis vers le catholicisme. Pour combien de temps? En 1833 on le retrouve pareil à un homme qui voudrait croire et qui ne croit pas. « Vous

me demandiez, écrit-il à George Sand, ce que c'est qu'être moral; être moral, vous l'avez dit, c'est espérer, croire, aimer à quelque degré; c'est quand on ne le peut, regretter de ne pas le faire; c'est diviser aussi et y tendre, y aspirer toutes les fois qu'il y a jour, et surtout ne jamais se moquer de ces efforts.» Il vit environné de croyants. Il est en amitié avec Lamennais, qui figurera l'année suivante dans *Volupté*, et Sainte-Beuve participera activement à la publication des *Paroles d'un croyant*. Il est lié avec Cazalès, qui finira prêtre. Il est lié avec Liszt, qui fait des séjours chez Lamennais. Il vit avec les solitaires de Port-Royal, dont Güttinguer le félicite. On ne peut trop regretter que sa correspondance avec Güttinguer soit perdue. Elle continuait sans doute le mot de l'énigme. Sainte-Beuve fait lire à son ami *l'Homme de désir*, car il explore aussi les voies suivies par le philosophe inconnu. Ce qui nous reste de la *Correspondance* ne nous fournit que des bribes. Mais c'est par elles et en reconstituant patiemment la vie spirituelle de Sainte-Beuve avant le desséchement qu'on arriverait à mieux connaître cet homme qui, en punition d'avoir trop bien compris les autres, a été lui-même si mal compris.

Est-il besoin de dire que la correspondance est en outre la chronique la plus amusante de la vie littéraire dans les premières années du règne de Louis-Philippe? Rien n'est plus varié ni plus vif. Querelles, amours, brouilles d'amour-propre, sollicitations, rancunes, rien n'y manque. Les chefs-d'œuvre du déposant, comme les tranquilles stratifications de la pierre, sous les vagues d'une mer agitée.

***

Le lecteur m'excusera, si je sors un peu des attributions ordinaires de cette chronique, pour lui signaler un maître livre. C'est le *Richelieu* de M. Carl Burckhardt[1]. L'auteur de la même famille que l'illustre auteur de *Cicerone*, appartient à cette aristocratie bâloise, qui a été de tout temps un grand foyer de culture européenne. M. Carl Burckhardt est aujourd'hui un des meilleurs écrivains de la langue allemande. Mais, s'il voulait écrire en français, il aurait pareillement une place

1. Callwey, à Münich.

entre nos bons auteurs. Historien excellent, il a composé sur l'impératrice Marie-Thérèse un petit livre qui est une merveille d'intelligence. Peu d'historiens connaissent comme lui, la civilisation de notre XVIIe siècle, et on lui doit un essai sur l' « Honnête homme » que nos étudiants auraient profit à connaître.

Le gros volume qu'il vient de donner sur Richelieu ne comprend que la période des débuts, la montée au pouvoir, jusqu'à cette Journée des Dupes, de novembre 1630, qui assura le pouvoir du cardinal. En fait, l'ouvrage est la peinture des six années qui commencent à cette journée du 29 avril 1624 où, à Compiègne, Louis XIII conduisit le nouveau ministre dans la salle du Conseil. M. Burckhardt nous dit lui-même que son ouvrage n'est pas la recherche de sources nouvelles. Cet ouvrage est d'ailleurs très solidement préparé. Mais il est bien plutôt, me semble-t-il, une tentative pour accorder l'histoire et la vie, pour expliquer celle-là, pour rendre aux personnages le sang et le souffle, pour ranimer les intérêts et les intrigues, pour nous rendre contemporains de ces hommes tourmentés, inquiets, et, comme nous sans doute, au point de passage entre deux mondes.

Cette résurrection est faite sans doute par des portraits, puisque ce sont les hommes qu'il nous faut connaître d'abord, mais aussi par une vue particulière de la société, des idées, des sentiments, des systèmes et des moyens de la politique, et enfin par le récit le plus vif et le plus pittoresque dans sa simplicité. Ainsi tout s'anime et en même temps tout s'explique. Dans cette année 1624, à propos de la Valteline (la vallée de la Haute Adda dont les habitants catholiques s'étaient révoltés contre leurs suzerains des Grisons protestants) à propos de ce passage qui est une liaison naturelle à l'est du lac de Côme, entre les États italiens du Habsbourg de Madrid et ceux du Habsbourg de Vienne, nous voyons passer, s'enchaîner, se développer le dessin entier de la politique européenne, le jeu et l'hésitation des alliances, les assurances prises par des mariages, le pour et le contre du système protestant et du système catholique, du système anglais et du système espagnol, — le tout coupé d'incroyables aventures, de contradictions, de péripéties. Les hommes apparaissent tels qu'ils sont

encore aujourd'hui, préférant communément l'intérêt de parti à l'intérêt national, acharnés dans de courtes vues, et, si on les juge d'un certain biais, ayant raison à leur façon. Rien de plus curieux que le parallèle fait par l'auteur entre le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu, tous deux rivaux auprès de la reine mère, le premier encore imbu de la théorie médiévale de l'unité catholique, le second ayant déjà réalisé la notion toute nouvelle d'États limités, constituant des organismes distincts. C'est par cette vue que Richelieu est en politique un grand innovateur. Il eut contre lui des gens du passé, comme ce garde des sceaux Marillac, ami de Bérulle, et qui voyait l'État aller à sa perte par toutes ces nouveautés. M. Burckhardt prête à Richelieu cette idée générale que le progrès d'un peuple, le progrès de la nation qui est la figure de ce peuple, et le progrès de l'État qui gouverne cette nation sont trois données qui doivent aller de pair. Quel homme d'État moderne pourrait rien faire de mieux?

HENRY BIDOU

LE CONCLAVE DE STRESA

Il y avait à Stresa un premier lot qui comportait trois chefs de gouvernement, trois ministres des affaires étrangères et trois douzaines de diplomates. A côté de ce premier lot, il y en avait un second qui comptait environ trois cents journalistes. A côté de ce second lot, il y en avait un troisième où figuraient à peu près trois mille policiers. Le premier lot passait son temps à fuir le second. Le second lot passait son temps à pourchasser le premier. Le troisième, enfin, s'évertuait à ne perdre de vue ni le premier ni le second. Si bien que la conférence de Stresa a d'abord été une sarabande à triple détente, qui s'est poursuivie pendant quatre jours — d'abord sous un soleil radieux, puis sous la pluie — avec trois théâtres principaux d'exploits : l'hôtel des îles Borromées où logeaient seules les délégations française et britannique; l'hôtel Régina que garnissait depuis les caves jusqu'aux greniers tout ce que l'Europe, les deux Amériques et même l'Asie comptent de journalistes; enfin le quai, ravissamment paré de cinéraires, de jacinthes et de primevères, qui mène d'un hôtel à l'autre, et où la gent internationale, sur laquelle veillaient les trois mille anges gardiens en feutre mou, scrutait d'un œil d'abord avide, puis agacé, enfin languissant, l'île mystérieuse où se tenait, non point une conférence, mais un conclave.

Car M. Mussolini a vraiment eu une idée géniale et démoniaque en choisissant Stresa et le Palais des comtes Borromée pour lieu de la conférence qui, au retour du voyage de sir John Simon et de M. Eden à Berlin, devait réunir les

représentants des gouvernements anglais, français et italien. Géniale, parce qu'il était impossible de choisir un emplacement qui mît les négociateurs plus à l'abri des attentats et des indiscrétions. Démoniaque, parce qu'une conférence vaut surtout par les informations dont on en remplit les journaux, et que jamais, de mémoire de journaliste, on n'a vu des palabres internationales se dérouler dans un tel huis clos... Malheureux journalistes! Il en était venu de tous les pays, de tous les continents, de toutes les tailles, de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les opinions. Des trains qui les déversaient en bataillons serrés dans les rues de Stresa, débarquaient aussi des centaines de machines à écrire, tout un matériel au cliquetis pacifique, destiné à mitrailler l'univers de nouvelles plus ou moins tendancieuses. Pour pouvoir pénétrer dans la ville sacrée, que de démarches il avait fallu faire, que de pièces à remplir! On vous avait photographiés, toisés. Une douane inflexible avait bousculé nos valises, recherchant des bombes jusque dans les pilules laxatives. Et quel mal pour trouver un lit!... Tout cela pour servir à quoi? Se regarder les uns les autres pendant des heures mortelles d'inaction.

Songez plutôt. Les ministres français et britanniques, flanqués de leurs experts, quittaient leur hôtel aux environs de neuf heures du matin. Prestement on les escamotait dans des chaloupes qui les conduisaient à l'Isola Bella où M. Mussolini les attendait. Il arrivait qu'on ne les revoyait plus avant huit heures du soir, car deux fois de suite ils restèrent luncher dans une île ou dans l'autre. Approcher du lieu du conclave? Il n'y fallait point songer. Même en sous-marin. Des avions tournoyaient sans arrêt, comme un vol d'hirondelles, au-dessus de Stresa comme pour rechercher des indiscrets jusque dans les profondeurs du lac. Quand les ministres revenaient à huit heures du soir, fourbus et aphones, n'ayant qu'une idée, bien naturelle, c'était de se reposer quelques instants, ils devaient cependant endosser leur habit, car chaque soir les délégations s'offraient entre elles des dîners aux menus identiques. C'est dire que c'est à peine si l'on pouvait glaner un mot, une expression. Pourtant, la presse internationale qui guettait les hommes d'État depuis midi se ruait sur eux. Le spectacle du hall de l'hôtel avant le retour des négociateurs

de l'Isola Bella était vraiment cocasse. Cela tenait d'une séance de la Bourse un jour de crise ministérielle, de la cour de la caserne une heure avant le départ en permission et de l'arrivée du Grand Prix de Paris. On prenait d'assaut la première automobile qui stoppait. En vain M. MacDonald, qui tenait religieusement son parapluie à la main, sir John Simon qui souriait toujours, M. Flandin qui avait enfin trouvé dans le chef du service de la presse anglaise un homme plus grand que lui, et M. Laval qui maudissait un rhume intempestif, essayaient-ils de se faufiler dans les ascenseurs. Il était bien question de ces dérobades! Les trois cents journalistes tenaient leur proie. Ils n'allaient pas la lâcher comme cela! On poursuivait les ministres dans les escaliers; on les pressait dans les corridors, quitte à casser les vitres des portes battantes; on les poussait dans leur chambre et des grappes humaines grimpaient sur les fauteuils, sur les commodes, sur les lits, sur les tables de toilette pour saisir un geste, happer une phrase. Et aussitôt, toutes les nouvelles de se répandre. « Avez-vous vu Laval? Il a l'air de très mauvaise humeur... » Aussitôt la mauvaise impression de se traduire en vingt langues. D'une oreille tchèque à une oreille polonaise, en passant par une oreille hongroise et une oreille hollandaise, on se répétait, amplifiant chaque fois la ritournelle : « Ça va mal... Ça va très mal... Ça va excessivement mal... C'est un échec!... » Tout d'un coup, dans l'autre bout du corridor, une voix surgissait : « Flandin a le sourire! » Aussitôt le chœur tchéco-polono-hongro-hollandais etc., de reprendre : « Ça va bien... Ça va très bien... Ça va admirablement bien. C'est un succès... » Et la nuée internationale de se précipiter sur les téléphones.

Ah! ces téléphones de Stresa!... On avait eu beau multiplier les lignes, transformer des salons d'hôtel en bureau de poste et installer à des guichets improvisés de charmantes petites Italiennes qui se donnaient tout le mal possible, jamais non plus, de mémoire de journaliste, on n'aura attendu aussi longtemps ses communications! Spectacle ahurissant que ces fils croisés qui reliaient simultanément ce paisible salon d'hôtel à Dublin, à Constantinople, à Lisbonne et à Riga. Et des drames naissaient à chaque instant dans le mystère étouffant de

cabines. Tel journaliste qui croyait téléphoner à sa rédaction s'apercevait — trop tard — qu'il avait dicté son article à un rival. Tel autre ne parvenait pas à faire saisir un traître mot à sa sténographe et, dame, à sept lires la minute, épeler un article de deux cents lignes est un luxe assez dispendieux! Les agences se livraient entre elles des batailles atroces. « Je suis l'agence X, hurlait celui-ci en se tordant les mains de fureur, si vous ne me donnez pas la communication tout de suite, je suis « grillé » et par conséquent déshonoré... » « Et moi je suis l'agence Y, tonitruait celui-là, et je ne peux pas admettre qu'on me fasse passer après les autres ». Tournoi professionnel, où chaque seconde est une victoire ou une défaite, où le moindre retard prend des proportions de catastrophe... Notre-Dame des téléphones, ayez pitié des correspondants d'agence télégraphique! Notre-Dame de l'Information, priez pour nous!...

Et ce qui est remarquable, en définitive, c'est que, bien que ne sachant rien, tous ces journalistes savaient tout. Les ministres n'avaient pas dit un mot, ou ceux qu'ils avaient laissé tomber n'étaient que des lieux communs ou des trompe-l'œil. Pas le moindre écho n'avait pu parvenir jusqu'au rivage de ce qui s'était passé dans l'Isola Bella. Mystère, silence sur toute la ligne. Et pourtant chacun savait très exactement ce qui s'était passé, les frictions qui avaient eu lieu, les accords qui s'étaient conclus. Non seulement on savait ce qui s'était négocié pendant la journée, mais on savait ce qui serait négocié le lendemain. Il arrivait même que des experts qui, eux, se trouvaient cependant dans la pièce contiguë au salon où se tenaient les négociateurs, interrogeaient doucement les journalistes pour recueillir leurs impressions... Expliquez cela comme vous voudrez. C'est le mystère quotidien et inexplicable de la presse — cette sorte d'exosmose qui rend illusoire les secrets d'État... Quand ils savent leur métier, les journalistes sont autant de petits Cuvier. Avec une phalange de pied, une vertèbre et un osselet d'oreille ils reconstituent un squelette. Et le miracle est que ce squelette est en général bien constitué. Si les gouvernants, qui savent toujours tout et qui n'imaginent jamais rien, faisaient comme les journalistes, qui ne savent jamais rien, mais qui imaginent toujours tout, le monde sortirait peut-être de ses ornières?

***

Comme dans *l'Arlésienne*, le principal héros de la conférence de Stresa — celui dont on épiait tous les gestes, dont on pesait toutes les paroles et tous les silences et qui faisait l'unique objet de l'attention universelle — ce héros resta constamment invisible. Il n'est pas tout à fait exact de dire cependant que l'on n'aperçut jamais M. Mussolini. On le vit bien en tout l'espace de deux minutes. Vingt secondes à la gare, à l'arrivée des délégations; autant à leur départ. Vingt secondes encore lorsque le « Duce » traversa le hall de l'hôtel des îles Borromées pour assister au banquet britannique, puis au banquet français. Cela suffit cependant pour faire de lui le centre de toute la conférence. Prestige d'un homme qui s'est acquis dans le monde une renommée indiscutable, tant par son énergie, son rayonnement, que par sa sagesse politique. Certes, M. MacDonald était entouré de beaucoup de déférence et d'attention. On savait dans quelles circonstances il était venu lui-même à Stresa. Ce grand vieillard, presque aveugle, qui préside depuis si longtemps aux destinées de l'Empire Britannique, est infiniment respectable. Sur ses pas bruissait un murmure évident de sympathie. Sir John Simon plaisait par son sourire — encore que ce sourire soit quelque peu mécanique et que ce perpétuel « beau fixe » dans le visage soit aussi inquiétant que les baromètres trop optimistes des « transatlantiques ». MM. Flandin et Laval jouissaient l'un et l'autre d'une très bonne presse internationale. M. Flandin faisait jeune. M. Laval faisait simple. « A typical french man », disaient de lui beaucoup d'Anglais qui ne l'avaient encore jamais vu. D'autre part, ce n'est pas douteux, M. Laval jouit en Italie d'un prestige particulier. On voit en lui l'homme d'État qui est enfin venu à Rome sceller le renouveau de l'amitié franco-italienne. Quant à M. Flandin, ses manières décidées, l'autorité de sa parole, certaines déclarations catégoriques qu'il fit sur de graves sujets, ont fortement impressionné le « Duce » qui cependant voyait arriver le « Premier » français avec une certaine défiance, car il a les grands bourgeois en sainte horreur. Quel que fût le prestige dont les représentants britanniques et français étaient entourés,

ils restaient pourtant des ministres normaux, sujets aux fluctuations parlementaires. Tandis que M. Mussolini appartient, lui, à un type hors série. Il est dictateur, maître absolu de son pays, son règne dure depuis seize ans et au fur et à mesure qu'il dure, il grandit. Le « Duce » est d'ailleurs un metteur en scène admirable. Le mercredi matin, veille de la Conférence, il est arrivé à Stresa dans un bel hydravion blanc qu'il pilotait lui-même. Avant de se poser sur l'eau comme une mouette, il décrivit un lent cercle autour de l'île qu'il allait habiter pendant cinq jours. Impossible de mettre plus de grâce dans plus de force. Pendant toute la durée du conclave, M. Mussolini n'est pour ainsi dire pas sorti du palais Borromée. Il n'a même pas accompagné ses collègues français et anglais à Pallanza, quand ceux-ci sont allés déposer des couronnes sur le mausolée du maréchal Cadorna. Pourtant Pallanza s'était mis en fête. Toute la population attendait son grand homme. Les enfants, les femmes, les hommes étaient massés sur les quais dans un déploiement d'oriflammes et l'on réclamait à grands cris « Duce! Duce! ». « Le Duce » n'a point paru. Il se fait rare. Il reste drapé dans sa légende. Aussi, quand par extraordinaire il se laisse apercevoir, quelle émotion, quel délire! Si peu que nous l'ayons entrevu, il nous a paru en pleine possession de ses moyens physiques. Le visage était clair. Les yeux plus vivants que jamais. L'allure jeune et décidée. Il saluait à la romaine, avec une énergie et une grâce qui sont vraiment d'un admirable artiste humain. Le dernier jour, quand il a traversé le hall de l'hôtel en sortant du déjeuner offert par la délégation française, son visage était illuminé d'un sourire satisfait.

***

Des résultats politiques de la conférence de Stresa, que dire qui ne l'ait déjà été cent fois? Voyons ce que cette conférence n'a pas été. Nous verrons alors ce qu'elle a été.

Elle n'a pas été une innovation. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, aucun plan nouveau n'en est sorti. On avait dit que les Français, les Anglais, les Italiens arrivaient avec un plan. Tout cela s'est trouvé démenti par les faits. Le

seul plan qui fit l'objet des négociations de Stresa, et qui en sortit réaffirmé, fut celui dont les gouvernements français et italien avaient établi certains points le 7 janvier à Rome et que les gouvernements anglais et français, avec l'approbation italienne, élargirent et précisèrent dans le communiqué de Londres du 3 février. Bien que le coup d'État international effectué par le IIIe Reich le 16 mars ait sensiblement bousculé un tel plan et que les entretiens de Berlin n'aient pas réparé cette bousculade — au contraire —, les négociateurs de Stresa restèrent sur ces positions. L'imagination n'est pas ce qui caractérise la politique moderne. Est-ce un mal? Est-ce un bien? Ne chicanons pas. C'est ainsi que M. Ramsay MacDonald a pu dire à son retour à Londres que l'Angleterre n'avait pris aucun engagement nouveau à Stresa. Déclaration à la fois matériellement exacte et psychologiquement inexacte. Car si Stresa n'a pas apporté de transformation radicale dans les projets antérieurement conçus, il serait faux de dire que cette conférence a simplement constitué une prise de contact sans conséquences. Le côté positif du conclave du palais Borromée existe et c'est la reconstitution et l'affirmation solennelle de l'entente franco-anglo-italienne. Peut-être s'agit-il moins là de faits concrets que d'impondérables, moins d'un plan concerté que d'un climat créé. Il reste que dans les circonstances que traverse l'Europe, le fait est d'importance.

Pour bien l'apprécier, reportez-vous à un an en arrière. Imaginez-vous que Stresa ait pu avoir lieu, alors que la France et l'Italie se regardaient comme des chiens de faïence et qu'à chaque instant des frictions se produisaient entre les deux pays? Concevez-vous qu'une déclaration affirmant le « complet accord » des trois puissances occidentales et leur « volonté d'agir en étroite et cordiale collaboration » aurait pu être publiée, sur ce ton solennel, lorsque l'Angleterre ne voulait à aucun prix que sa politique pût paraître solidaire de la nôtre et que l'Italie, même lorsqu'elle négociait le « pacte à quatre » pour se rapprocher de nous, faisait toujours en sorte de tenir la balance égale entre la France et l'Allemagne? Le coup de surprise du 16 mars, la menace qu'il projette sur l'Europe, ont rétabli le front anglo-franco-italien. Depuis le 11 novembre 1918, jamais — je dis jamais — les trois nations ex-alliées ne se sont

senties plus proches, n'ont eu une notion plus grave de leurs obligations, de leurs responsabilités communes. Voilà le fait essentiel de Stresa et l'on peut vraiment dire qu'il est capital. Il l'est d'autant plus que si l'on se reporte aux événements les plus récents, on observe que l'importance de la conférence de Stresa a dépassé — et de loin — ce que l'on attendait d'elle. Au lendemain du 16 mars, et lorsque sir John Simon décida de se rendre, coûte que coûte, à Berlin, il fut entendu que les ministres des affaires étrangères des trois pays se retrouveraient sur les rives du lac Majeur pour recevoir les impressions du Secrétaire d'État au *Foreign Office* et pour confronter leurs vues avec les siennes. Stresa ne devait donc constituer qu'une suite, une étape sur le chemin de l'organisation collective — avec ou sans l'Allemagne — de la paix. Or Stresa a bien été une suite. Stresa a bien constitué une étape. Mais Stresa constitue *surtout* un point de départ, une politique : celle de la Grande Entente. Les répercussions de cet événement peuvent être considérables sur le développement de toute la politique continentale. Sans doute, faut-il se garder de considérer cette Grande Entente comme un système rigide. Au surplus, si l'Allemagne s'assagissait et prenait elle-même sa part dans l'effort constructif que l'on se propose, les trois puissances s'en féliciteraient. Il reste que la rencontre des trois chefs de gouvernement à Stresa, l'accord qui s'est dégagé de ce conclave de quatre jours, souligne que la France, l'Angleterre et l'Italie, selon l'expression de M. Mussolini, ont pris conscience de leurs « dénominateurs communs », et que ces « dénominateurs » inspireront à l'avenir leur politique.

***

La conférence a passé par deux étapes. La première — après un échange de vues général — a consisté à s'entendre sur la requête de la France au Conseil de la Société des Nations. Ne fallait-il pas absolument éviter d'aller à Genève en ordre dispersé? C'est évidemment sur ce point que les négociateurs ont éprouvé le plus de difficultés. La requête de la France à la Société des Nations n'a jamais été fort bien accueillie par le gouvernement britannique. Ce gouvernement n'a en tête

qu'une idée (peut-être bonne, peut-être déraisonnable?), c'est de faire revenir l'Allemagne à la Société des Nations. Il s'ensuit que l'Angleterre se montrait peu favorable à une procédure susceptible tout au moins de retarder cette éventualité. Cependant la protestation française était en soi si logique, elle était si conforme même à l'idéologie chère au peuple anglais, qu'il était impossible à M. MacDonald et à sir John de ne pas en reconnaître le bien-fondé. Le problème consistait donc, pour établir la résolution de Genève, à trouver des formules qui, tout en disant ce qu'il fallait dire, pussent être non seulement acceptées mais défendues par l'Angleterre. Quant à M. Mussolini, notre requête ne l'intéressait que médiocrement. Il n'éprouve pour ces sortes de procédures qu'une considération très relative. Pour lui, d'ailleurs, le coup d'État du 16 mars appartenait au passé. Il ne restait plus, à ses yeux, qu'à prendre des mesures de précaution pour l'avenir. Cependant, devant les hésitations britanniques qui risquaient de faire traîner en longueur les pourparlers, le « Duce » n'hésita pas à appuyer vigoureusement notre thèse. Les Britanniques se déclarèrent alors prêts à nous suivre. Ils nous suivirent même si loyalement qu'il fut décidé que la résolution présentée au Conseil de Genève aurait un caractère anglo-franco-italien. Si platonique qu'elle ait été, la condamnation de Genève a cependant donné des résultats. Par elle, l'accord franco-anglo-italien s'est affirmé aux yeux du monde, et c'est bien cette affirmation qui a emporté le vote unanime du Conseil de la Société des Nations. Du coup, quelque chose s'est trouvé subitement transformé en Europe. On a compris l'importance extraordinaire que signifiait la solidarité anglo-franco-italienne, telle qu'elle s'était nouée à Stresa. On peut être sûr que les dirigeants hitlériens en ont été ahuris. Ce thermomètre leur a donné le degré exact de la température de l'Europe et du monde à leur égard. Si bien que, *a priori*, l'on avait pu craindre que l'affaire de Genève ait fait perdre beaucoup de temps précieux à la conférence de Stresa. *A posteriori*, on a été obligé de constater que cette affaire ne fut pas du temps perdu, bien au contraire.

Cette première étape franchie, la conférence a alors abordé les différentes têtes de chapitres du communiqué du 3 février

de Londres, c'est-à-dire le pacte oriental, l'indépendance de l'Autriche, le pacte danubien, la question des armements, et celle du pacte aérien. Sur tous ces points, on n'a guère enregistré de faits nouveaux. Une fois de plus, l'Angleterre et l'Italie ont donné leur approbation au projet d'un pacte oriental sans cependant s'associer elles-mêmes à cette négociation. Cependant, on peut distinguer dans le communiqué de Stresa deux précisions qui sont l'une et l'autre importantes. La première, c'est qu'il a été entendu qu'une nouvelle conférence se tiendrait à Rome à la fin du mois de mai (ou dans les premiers jours de juin) et que cette conférence grouperait en dehors de l'Italie et de la France, les États limitrophes de l'Autriche ou successeurs de l'ancien Empire Austro-Hongrois — c'est-à-dire l'Autriche, la Hongrie, l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Roumanie, la Pologne. Le pacte danubien dont il est question depuis longtemps y sera mis au point. Sans doute comprendra-t-il des clauses d'assistance mutuelle entre certains États. L'Allemagne acceptera-t-elle de venir à Rome? La question reste incertaine. En tout état de cause la conférence aura lieu et le pacte danubien en sortira. L'une des moindres difficultés que cette conférence aura à trancher ne sera pas celle des armements de l'Autriche et de la Hongrie (et par contre-coup de la Bulgarie). La situation nouvelle des armements de l'Allemagne contre laquelle les signataires du traité de Versailles ont protesté, mais qu'ils admettent en fait, invite, moralement, les contractants des traités de Saint-Germain et de Trianon à reviser d'eux-mêmes les clauses militaires qui concernent unilatéralement l'Autriche et la Hongrie. Cependant la Petite Entente est la principale intéressée à la question. Rien, bien entendu, n'a pu être décidé sans elle à Stresa. C'est à Rome qu'il faudra donc discuter le problème et c'est à Genève qu'on le réglera. En second lieu une nuance importante a été apportée au projet de pacte aérien. On sait que le 3 février dernier, la France et l'Angleterre, auxquelles l'Italie s'était aussitôt associée, avaient conçu le projet de conclure un pacte aérien occidental se superposant au pacte de Locarno et qui aurait par conséquent uni la France, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre et l'Italie dans un système défensif aérien comportant l'assis-

tance mutuelle automatique en cas d'agression caractérisée. Lorsque sir John Simon et M. Eden sont allés à Berlin, le chancelier Hitler semble n'avoir pas opposé d'objection de principe à la réalisation d'un tel pacte. Cependant, comme il est certain qu'en tout état de cause, et même dans l'hypothèse la plus favorable, beaucoup de temps se passera avant qu'un « Locarno aérien » ait pu être réalisé, les négociateurs de Stresa ont déclaré que des accords aériens bilatéraux pourraient être conclus pour « accompagner » le pacte général occidental. En langage clair, cela signifie que la France, l'Angleterre et l'Italie pourront négocier entre elles des pactes aériens bilatéraux (qui seront évidemment différents les uns des autres, les positions géographiques qu'occupent ces trois pays n'étant pas les mêmes). Si l'Allemagne se décidait à adhérer à un pacte occidental aérien, les pactes bilatéraux se fondraient alors dans un instrument collectif. Il est vraisemblable qu'un pacte aérien franco-italien sera mis à l'étude à bref délai. Il n'est pas interdit d'espérer que du côté anglais les choses se préciseront également. Enfin, l'Angleterre et l'Italie ont spontanément offert à la France de renouveler les engagements qu'elles avaient pris dans le traité de Locarno. La délégation française ne pouvait qu'être sensible à ce témoignage de fidélité. Dans les circonstances actuelles, il revêtait, en effet, une importance pychologique considérable. Le communiqué de Stresa enregistre donc une déclaration commune anglo-italienne aux termes de laquelle les deux puissances réaffirment solennellement les garanties qu'elles ont données à Locarno et décident qu'elles feront part de cette réaffirmation à la Belgique — qui en a été ravie — et à l'Allemagne — qui a fort bien compris ce qu'elle voulait dire... Peut-être eût-il été souhaitable que l'on mît expressément les points sur les i et que le communiqué rappelât la clause de démilitarisation de la zone rhénane que couvre précisément le traité de Locarno?... Toujours est-il que c'est bien cela que la déclaration a voulu viser.

***

En résumé, deux faits principaux se dégagent de la conférence des îles Borromées.

D'abord la solidarité anglo-franco-italienne. A moins de folie — il est vrai que la folie est toujours possible — on imagine mal l'Allemagne se lançant demain dans une agression qui déclencherait automatiquement la réaction des trois pays. On peut donc dire que, sur le théâtre occidental de l'Europe tout au moins, Stresa a raffermi pour l'avenir immédiat une sécurité qui se trouvait très ébranlée.

La seconde conséquence de ces négociations est la consécration de l'entente franco-italienne. Le stade du « rapprochement » entre les deux puissances latines est dépassé. On peut parler ouvertement d'entente et même de franche amitié. Il faut vraiment que le malentendu qui pendant trop longtemps a éloigné les deux pays n'ait pas eu de substance bien épaisse pour qu'en l'espace de si peu de temps, il ait fondu comme neige au soleil. Cette entente est excellente en soi. Elle est excellente pour la paix. Que de Londres à Rome en passant par Paris une solide barrière contre les amateurs de folles aventures soit dressée; que cette barrière se prolonge en Europe centrale et orientale à travers les États de la Petite Entente et de l'Entente balkanique; qu'elle trouve un point d'appui limité à Moscou, un terrain normal en Pologne, et alors peut-être arrivera-t-on, non pas à encercler l'Allemagne — ce que personne ne recherche ni ne souhaite — mais à l'intégrer dans une politique de reconstruction et de meilleure entente européenne. Souhaitons-le, car il n'existe pas d'autre solution.

WLADIMIR D'ORMESSON

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Il était à prévoir que la deuxième quinzaine d'avril, coupée par les vacances de Pâques, pratiquement devenues, depuis plusieurs années, plus longues que ne l'est la suspension officielle du marché, laisserait encore la Bourse sans intérêt. C'est bien ce qui s'est produit. Les accidents de la politique internationale, la Conférence de Stresa, la réunion du Conseil de la Société des Nations, le voyage à Moscou et la perspective de nouvelles conversations prochaines y ont contribué. Rarement les capitaux avaient été tenus en un état d'alerte aussi mouvementé que durant ce mois d'avril qui s'achève.

Tout naturellement, ainsi, la petite effervescence boursière qui s'était prudemment manifestée, à l'occasion de la dévaluation monétaire belge, a tendu à se calmer. Qu'eût bien pu faire la spéculation en présence des graves incertitudes que comportait le développement de la politique extérieure? L'expectative s'imposait puisque le moindre accroc pouvait entraîner subitement de lourdes complications.

Par ailleurs les capitaux d'épargne se tiennent toujours à l'écart de la Bourse. On en incrimine généralement l'esprit de thésaurisation qui sévit avec intensité chez nous depuis deux ou trois ans. Il y a aussi d'autres raisons. L'une d'elles vient d'être mise en lumière par les déclarations faites ces jours derniers, à l'assemblée annuelle des actionnaires de l'une de nos grandes banques. On lit, en effet, dans le rapport administratif présenté à cette Assemblée : « Sur le marché des capitaux à long terme, notre activité s'est manifestée presque exclusivement par le placement des titres de l'État; ces émissions ont dépassé 28 milliards, dont 19 milliards pour l'État, 6 milliards pour les chemins de fer et 4 milliards pour les collectivités publiques. »

En regard de ces chiffres, il faut mettre d'après le même document celui de 3 milliards seulement (contre 14 milliards en 1931) qui a représenté l'an dernier, le total des emprunts privés — en y comprenant d'ailleurs les émissions faites pour le compte du Crédit Foncier et du Crédit National qui ne sont pas sans quelques liens avec l'État.

Ainsi on le saisit nettement, l'État pompe actuellement la quasi-totalité des capitaux disponibles. De la sorte se constitue par la force des choses, et comme conséquence de la crise économique et financière mondiale, un capitalisme d'État qui tend à modifier profondément l'évolution traditionnelle des capitaux privés.

Cette orientation suffit déjà à expliquer les larges mouvements de cours par brusques saccades que l'on constate de temps à autre sur le marché des valeurs industrielles. Celui-ci, privé de l'élément pondérateur des capitaux d'épargne, prend de plus en plus un caractère foncièrement spéculatif. Cette situation n'est pas, on le conçoit, sans comporter de sérieux dangers.

Sans considérer les inconvénients pouvant surgir d'une trop grande concentration des capitaux dans un seul sens, les fluctuations parfois déconcertantes des valeurs industrielles, comme nous l'avons vu récemment, tendent plutôt à éloigner les capitaux de cette catégorie de placements.

On comprend, alors, que ces capitaux manifestent de plus en plus leur tendance, soit à s'employer au dehors, soit à s'investir en valeurs de Mines d'or, cherchant en même temps dans ces directions et des avantages matériels et une assurance contre l'éventuelle adversité.

Le marché boursier de Londres, à l'encontre du nôtre, conserve une activité soutenue, aussi bien sur les valeurs industrielles que sur les Rentes, et les Mines d'or occupent une place de choix.

ANDRÉ PLY
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).